

LE PARFAIT
MARÉCHAL EXPERT

MODERNE ;

MANUEL COMPLET

DE L'AMATEUR ET DU MARCHAND DE CHEVAUX,
DE L'ARTISTE VÉTÉRINAIRE ET DU
MARÉCHAL FERRANT. S 619.1 ✓

OUVRAGE EXTRAIT M. 3316

DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES ;

MIS EN ORDRE ET COMPLÉTÉ

PAR M. MARCELICOUR,

Artiste vétérinaire, ancien élève de l'École Normale, auteur
du Parfait Bouvier moderne.

STE-ANNE DE LA POCATIÈRE

IMPRIMÉ PAR FIRMIN H. PROULX, RÉDACTEUR-PRO-
PRIÉTAIRE DE LA " GAZETTE DES CAMPAGNES. "

—
1883

LE PARFAIT MARÉCHAL EXPERT

MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

CONNAISSANCE, CHOIX, SOIN ET CONSERVATION DU
CHEVAL,

DU CHEVAL.

L'HISTOIRE naturelle du cheval est trop connue pour que nous entreprenions de l'écrire ici ; que pourrait-on dire de ce noble animal après les pages éloquentes de l'immortel Buffon ?

Le cheval est en état de domesticité depuis un temps immémorial ; on le croit originaire de la Haute-Asie ; mais depuis long-temps il n'existe plus dans cette partie du monde, non plus qu'en Europe et en Afrique, de chevaux sauvages, et ce n'est que dans les immenses forêts vierges de l'Amérique qu'il s'en trouve encore des troupes considérables.

DES DIFFÉRENTES RACES DE CHEVAUX.

Il existe douze principales races du chevaux ; ce sont les chevaux arabes, les chevaux barbes, les chevaux espagnols, les chevaux anglais, les chevaux français, les chevaux italiens, les chevaux danois, les chevaux allemands, les chevaux hollandais, les chevaux Tarterie et les chevaux d'Islande. La connaissance de ces diverses races est moins utile aux agriculteurs qu'aux acheteurs de chevaux.

Tous les auteurs ont donné la préférence au cheval d'Espagne, et l'ont regardé comme le premier de tous les chevaux pour le manège, à cause de son agilité, de ses ressorts et de sa cadence naturelle ; pour la pompe et la parade, à cause de sa fierté, de sa grâce et de sa noblesse ; pour la guerre, par son courage et sa docilité.

C'est des haras d'Andalousie que sortent les meilleurs chevaux. La race en avait été bien abâtardie dans les derniers temps, par l'avarice de ceux qui les gouvernaient et qui préféraient les mulets aux chevaux, parce qu'ils en tiraient plus de profit ; mais, depuis quelques années, on a remédié à cet abus.

Le cheval barbe est plus froid et plus négligent dans son allure ; mais on lui trouve beaucoup de nerf, de légèreté et d'haleine. Il réussit parfaitement aux airs relevés, et dure longtemps dans une école. En France, on se sert plus volontiers de chevaux barbes que de chevaux d'Espagne pour les haras. Ce sont d'excellents étalons pour tirer des chevaux de chasse.

Les Napolitains sont pour la plupart indociles, et, par conséquent, difficiles à dresser. Leur figure ne prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop grosse et l'encolure trop épaisse ; mais ils ne laissent pas, avec ces défauts, d'être fiers et d'avoir de beaux mouvements. Un attelage de chevaux napolitains bien choisis et bien dressés à cet usage est fort estimé.

Les chevaux tures ne sont pas si bien proportionnés que les barbes et les chevaux d'Espagne. Ils ont pour la plupart l'encolure effilée, le dos trop relevé ; ils sont trop longs de corps, et ils ont la bouche sèche, l'appui mal-aisé, peu de mémoire, sont colères, paresseux ; ils ont les jambes très-menues, mais très-nerveuses, et quoique les paturons soient longs, ils ne sont pas trop flexibles. Ils sont peu sujets aux maladies.

Les chevaux danois sont bien moulés et ont de beaux mouvements ; on en fait de braves sauteurs. Ils sont excellents pour la guerre, et l'on tire de ce pays de superbes attelages.

Il y a deux provinces en France d'où l'on tire de fort beaux et bons chevaux, le Limousin et la Normandie. Les

chevaux limousins tiennent beaucoup du barbe, aussi sont-ils excellents pour la chasse.

Le cheval normand est meilleur pour la guerre que pour la chasse. Il a plus de dessous, c'est-à-dire plus de jambes, et est plutôt en état de rendre service que le limousin, qui n'est dans sa force qu'à huit ans. Depuis qu'on a mis en Normandie des étalons de tailles étoffés, on en tire de très beaux chevaux de carosse, qui ont plus de légèreté, plus de ressource, et une aussi belle figure que les chevaux de Hollande.

Les chevaux anglais sont les plus recherchés pour la course et pour la chasse, par leur haleine, leur force, leur hardiesse et la légèreté avec laquelle ils franchissent les haies et les fossés.

On se sert communément en France des chevaux de Hollande pour le carosse. Ceux de Northollande ou de Frise sont les meilleurs.

Il y a beaucoup de chevaux flamands qu'on veut faire passer pour des chevaux de Hollande; mais presque tous passent pour avoir les pieds plats, ce qui est un des plus grands défauts qu'un cheval de carosse puisse avoir.

DES DIFFÉRENTES ROBES OU COULEURS DE POILS.

Alezan. C'est un cheval dont le poil est roussâtre, et le crin de la même couleur, ou bien blanc ou noir. Il y a différents alezans, selon que la couleur est plus ou moins claire. L'alezan ordinaire n'est ni brun, ni clair, c'est celui qu'on nomme alezan tout court. Les chevaux de ce poil sont très-estimés.

Alezan-bai, tirant sur le roux. Les chevaux de ce poil sont très bons, et ont ordinairement beaucoup de feu.

Alezan-poil-de-vache, avec les crins de la même couleur, est très-bon, quoiqu'il ait moins de feu que le précédent.

Alezan-clair a les crins blancs, et est ordinairement flegmatique et mou.

Alezan-brûlé est fort beau; ses crins sont noirs. C'est le poil le plus estimé d'entre les alezans.

Alezan-obscur est mélancolique et docile.

Auber approche de la fleur de pêcher, c'est un poil blanc semé d'alezan ou de bai. Il est peu estimé et a ordinairement la vue mauvaise.

Bai. Couleur fort ordinaire qui approche de la châtaigne, plus ou moins claire ou obscure ; car il y en a de diverses sortes, qui sont toutes estimées. Les chevaux bai ont ordinairement le crin noir.

Bai-clair est le moins bon, à cause du flegme qui le domine.

Bai-doré ou *Bai-doux* a le fond du poil d'un jaune vif ; il est meilleur que le précédent, à cause de la bile qui anime ce cheval.

Bai-brun, presque noir, dénote que ce cheval est bilieux, et qu'il a du feu ; il marque ordinairement au bout du nez et au flanc.

Bai-miroité ou à *miroir* est un bai-clair qui a quelques marques d'un bai plus obscur.

Blanc, cheval paresseux.

Étourneau approche du gris-brun, ou du noir, à la réserve de certains poils blancs qui sont fréquents, et qui l'empêchent d'être tout-à-fait noir ; il ressemble à l'étourneau : les chevaux de ce poil sont assez bons.

Fleurs-de-pêcher ; voyez *Auber*, c'est le même.

Gris-tisonné ou *charbonné* est un poil marqueté de noir ça et là, à grandes marques : les chevaux de ce poil sont ordinairement fort agiles et dispos.

Gris-pommelé a sur le corps des marques plus ou moins grises : ce poil est très-commun, et il ne vaut pas le tisonné.

Gris-argenté est un gris-vif et beau ; les chevaux sous ce poil ne sont pas trop vifs, à cause du flegme et de la pituite dont ils soit dominés.

Gris-tourdille est un gris pommelé.

Gris-sale est un gris mêlé presque tout noir ; il est meilleur que le gris-pommelé.

Gris-brun, cheval assez bon.

Gris-rouge, meilleur que tous les autres, la bile y étant mêlé de flegme.

Isabelle a le poil d'un jaune clair ; il est bon cheval.

Isabelle-doré a le poil d'un jaune plus vif.

Louvet est de couleur de poil de loup ; il est clair à de certains chevaux et brun à d'autres ; ces derniers sont les meilleurs, ils approchent les isabelles. Il y en a qui ont une raie noire sur le dos.

Mille fleurs, voyez *Auber* : c'est le même.

Noir fort vif, autrement dit *noir-more* ou *noir jais*, est le plus beau.

Noir mal teint, ou *noir sale*, n'est point tant estimé pour la beauté, ni pour la bonté, que le *noir-more*.

Pie : on appelle *pie* tout cheval qui a des marques de poil blanc sur un autre poil : il y en a de différentes sortes.

Pies noires sont les plus ordinaires, et ce sont les vraies pies : bons chevaux.

Pies-baies, meilleurs.

Pies-alezans, encore très-bon. Ces différentes *pies* ont du blanc jusqu'au-dessus du jarret, et sont tous d'excellents chevaux ; remarquez pourtant que ceux qui ont le moins de blanc sont les plus recherchés par les connaisseurs, pour la beauté et la bonté.

Porcelaine a le corps blanc mêlé de taches bizarres : les chevaux sous ce poil sont rares et assez bons, mais fantâsques.

Rouan est un cheval qui a le poil mêlé de rouge et de blanc.

Rouan vineux tire sur la couleur du vin.

Rouan cavessé de more a la tête et les extrémités noires, et le reste du corps rouan : il est excellent.

Rubican est un noir bai, ou alezan, avec du poil blanc semé ça et là, surtout aux flancs : il est fort vif.

Soupe-de-lait, couleur de potage au lait, mêlé de roux et de blanc, est une couleur rare, qui est estimée.

Souris est de la couleur de l'animal qui porte ce nom : les uns ont la raie noire sur le dos ; d'autres aux jambes et sur les jarrets : les chevaux de ce poil, qui ont les extrémités noires, sont très-recherchés.

Tigré : ce sont les chevaux tisonnés, si ce n'est que les taches de chevaux tigrés sont moins larges, et qu'ils sont, sous quelques rapports, inférieurs aux tisonnés.

Truites se dit des chevaux qui ont le corps et la tête mouchetés de roux et d'alezan.

Zains : on appelle ainsi les chevaux qui ont le poil obscur sans blanc ni gris.

Tous les chevaux nés dans les pays orientaux et méridionaux, comme tures, persans, arabes, barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres chevaux.

Quand le bas de la jambe d'un cheval est blanc, cette marque s'appelle *balzane*.

De ceux qui ont des balzanes, les uns s'appellent *travets* et les autres *trastravats*.

Quand un cheval a le bas de la jambe de derrière et de celle de devant du même côté, blanc, on l'appelle *travat*.

Trastravat est celui dont les balzanes sont opposées. Quand, par exemple, la jambe de devant, hors du montoir, et celle de derrière, du côté du montoir, ou bien celle de devant du côté du montoir, et celle de derrière hors du montoir, sont blanches, cela s'appelle *trastravat*.

Il y a des chevaux balzans des quatre pieds, c'est-à-dire qui ont le bas des quatre jambes blanc.

Il y en a qui ont des balzanes mouchetées de noir, qu'on appelle *jambes herminées*.

L'étoile ou pelotte est une marque blanche au front du cheval. Si la marque blanche pend depuis le front jusqu'au bas de la tête, cela s'appelle *chanfrein blanc* ou *belle face*.

Quand un cheval est zain, on peut lui faire une pelotte artificielle.

On appelle *épi* ou *mollette* le tour du poil que les chevaux ont au front, aux flancs et autres endroits, et qui est à contre sens.

L'*épée romaine* est un épi ou retour du poil qui règne, à quelques chevaux, le long de la crinière ; cette marque est rare et fort estimée.

Le *coup-de-lance* est une cavité sans cicatrice, qui se trouve au cou ou à l'épaule de quelques chevaux tures, barbes et espagnols.

CONNAISSANCE DU CHEVAL.

Pour faciliter la connaissance du cheval, on le divise en trois parties principales ; savoir : l'avant-main, le corps et l'arrière-main.

Les parties qui composent l'avant-main sont la tête, l'encolure, le garrot, les épaules, le poitrail ou la poitrine, et les jambes de devant ;

Les parties du corps sont les reins, les rognons, les côtés ou les côtes, le ventre et les flancs ;

Celles de l'arrière-main sont la croupe, les hanches, la queue, les fesses, le grasset, les cuisses, le jarret, les jambes de derrière.

La première partie de l'avant-main est la tête, qui a une division particulière, étant composée des oreilles, du front, des tempes, des salières, des sourcils, des paupières, des yeux, de la ganache et de la bouche.

La GANACHE est une partie composée de deux os de la mâchoire inférieure qui touchent le gosier. Cette partie est mouvante, et sert à mâcher les aliments.

La BOUCHE a ses parties extérieures et ses parties intérieures.

Les parties extérieures sont les lèvres, les naseaux, le bout du nez, le menton et la barbe, qui est l'endroit où porte la gourmette.

Les parties intérieures de la bouche sont la langue, le canal, le palais, les barres et les dents.

Le canal est le creux de la mâchoire intérieure où est située la langue.

Les barres sont l'endroit de la bouche où il n'y a jamais de dents, et où doit se faire l'appui du mors.

Les dents ont aussi une division particulière, par laquelle on connaît l'âge du cheval.

L'ENCOLURE, où est attachée la tête, est la seconde partie principale de l'avant-main. Elle est bordée, dans sa partie supérieure, par le crin ou la crinière, et se termine au garrot.

Le crin, qui tombe sur le front entre les deux oreilles, et qui fait partie de la crinière, s'appelle *toupet*.

Le **GOSIER** est la partie inférieure de l'encolure. Il commence entre les deux os de la ganache, et finit à la partie supérieure et antérieure du poitrail.

Le **GARROT** est placé à l'extrémité de la crinière, et au haut des épaules.

Les **ÉPAULES** commencent au garrot, et finissent au haut du bras.

Le **POITRAIL** est la partie antérieure de la poitrine contenue entre les deux épaules, laquelle commence au bas du gosier, et finit entre les deux bras.

Les **JAMBES DE DEVANT** sont attachées aux épaules, et ont encore une division particulière, étant composées du bras, du coude, de l'ars, du genou, du canon, du cerf, du boulet, du paturon, de la couronne et du pied.

Le *bras* est cette partie supérieure de la jambe qui est depuis l'épaule jusqu'au genou.

Le *coude* est l'os du haut de la jambe qui est situé entre deux côtes.

L'*ars* est une veine apparente, située au-devant et au-dedans du bras.

Tous les chevaux ont, au-dessus du genou, en dedans, une espèce de corne tendre, sans poil, qu'on appelle *châtaine*, plus ou moins grosse, mais toujours apparente. Elle se trouve également aux jambes de derrière, avec cette différence, cependant, qu'à celles-ci elle est placée au-dessous des jarrets aussi en dedans.

Le *genou* est la jointure du milieu de la jambe qui assemble les deux jambes avec le canon.

Le *canon* est la partie de la jambe qui commence au genou, et finit au boulet.

Derrière le canon il y a un tendon, qu'on appelle vulgairement le *nerf de la jambe* qui règne tout du long, et dont la qualité contribue beaucoup à la bonté de la jambe.

Le *boulet* est la jointure du canon avec le paturon.

Derrière chaque boulet, tant aux jambes de devant qu'à celles de derrière, il y a un toupet de poil qu'on appelle *fanon*, au milieu duquel il y a une espèce de corne tendre qu'on nomme *ergot*.

Le *paturon* est la partie située entre le boulet et la couronne.

La *couronne* est le poil qui couvre et entoure le haut du sabot.

Le *PIED*, qui est la dernière partie de la jambe, est divisé en parties supérieures et inférieures.

Les parties supérieures sont le sabot, les quartiers, la pince et le talon.

Le *sabot* est toute la corne qui règne autour du pied.

Les *quartiers* sont les deux côtés du sabot, depuis la pince jusqu'au talon. On dit quartier du dedans et quartier du dehors.

La *pince* est le bout de la corne qui est au-devant du pied.

Le *talon* est la partie de derrière du pied où se terminent les quartiers, à l'opposite de la pince.

Les parties inférieures du pied sont la fourchette, la sole ou le petit pied.

La *fourchette* est une corne tendre et molle, placée dans le creux du pied, qui se partage en deux branches vers le talon, en forme de fourche, d'où lui vient le nom de fourchette.

La *sole* est l'espèce de corne que l'on voit dans le creux du pied, entre les quartiers et la fourchette ; c'est une corne plus dure que celle de la fourchette, et plus tendre que celle du sabot.

Le *petit-pied* est un os spongieux, renfermé dans le milieu du sabot, entouré d'une chair qui lui sert de nourriture. Il n'est point visible, même quand le cheval est dessolé.

Les *REINS* sont la partie supérieure du corps du cheval. Ils prennent depuis le garrot jusqu'à la croupe ; mais ce nom n'appartient proprement qu'à l'extrémité de l'épine la plus voisine de la croupe, qu'on a appelée jusqu'à présent *rognons* ; mais, comme l'usage a donné à cette partie le nom de *reins*, nous en conserverons la dénomination.

Les *ROGNONS* sont proprement les reins, et c'est la partie de l'épine du dos qui est la plus proche de la croupe.

Les *CÔTÉS* sont le tour des côtes, qui renferment les parties internes contenues dans le ventre du cheval.

Le **VENTRE** est la partie inférieure du corps située au bas des côtes.

Les **FLANCS** sont placés depuis la dernière côte jusqu'à l'os des hanches, vis-à-vis du grasset, dont la définition est l'article suivant.

La **CROUPE** est la partie supérieure de l'arrière-main, qui va en rond depuis les rognons jusqu'à la queue.

Les **FESSES** prennent depuis la queue, en descendant, jusqu'au pli qui est à l'opposite du grasset.

Les **HANCHES** sont les deux côtés de la croupe. Elles prennent depuis les deux os qui sont au haut des flancs jusqu'au grasset. On appelle aussi vulgairement les hanches, tout le train de derrière ou l'arrière-main.

Le **GRASSET** est la jointure placée au bas de la hanche, vis-à-vis des flancs, à l'endroit où commence la cuisse. C'est cette partie qui avance près du ventre du cheval, quand il marche.

Les **CUISSES** prennent depuis le grasset, qui en fait partie, et depuis l'endroit où finissent les fesses, jusqu'au pli du jarret.

Le **JARRET** est la jointure qui assemble le bas de la cuisse avec le canon de la jambe de derrière.

Les **JAMBES DE DERRIÈRE** étant semblables aux jambes de devant dans les autres parties, il n'est pas nécessaire de rapporter ici ce qui en a été dit.

Dans les définitions que l'on vient de donner, on a négligé de parler de la situation de quelques parties du cheval, parce qu'elles sont si généralement connues que le détail en eût été inutile.

CHOIX DU CHEVAL.

Lorsque l'on achète un cheval, il faut d'abord s'assurer qu'il ne boîte point, ce que l'on vérifie aisément en le faisant trotter en main sur le pavé. Un cheval qui boîte marque tous les temps du trot avec la tête, et il appuie ferme à terre et promptement le pied de la jambe dont il ne boîte point, pour soulager l'autre.

Il y a des chevaux qui, en marchant, badinent de la tête comme s'ils étaient boiteux, quoiqu'ils ne le soient pas : on les appelle *boiteux de la bride*.

Avant d'examiner les autres parties du cheval il faut lui regarder la bouche, pour voir son âge, et s'il n'est point bégut, contre-marqué et sillé.

Voir si la tête est petite, sèche, courte et bien placée ;

Si le front est uni, s'il n'est point camus, ou, au contraire, s'il n'a point la tête trop busquée ;

S'il a un épi au front avec une étoile ou pelote ;

Si les salières ne sont point enfoncées ou creuses ;

Si l'œil est clair, vif et effronté ;

Si les yeux ne sont point trop gros ou trop petits ; s'il n'a point la vitre obscure et le fond de l'œil noir ou brun, s'il n'y a point quelque tache ou blancheurs ; si la prunelle est grande et large ; s'il n'y a point de dragon, et si l'œil n'est point eul de ver ou véron ;

Si la ganache n'est point trop carrée, et l'entre-deux des os trop serré ; si entre les deux os de la ganache il n'y a point quelque grosseur ou glande ;

Si la bouche n'est point trop fendue ou trop petite ;

Si la langue et les lèvres ne couvrent point les barres, si la langue n'est point occupée par l'embouchure ;

Si les barres sont assez hautes et décharnées, sans pour tant être trop tranchantes, ou si elles ne sont point trop basses, trop rondes ou trop charnues ;

Si les naseaux sont assez fendus et assez ouverts ;

Si la barbe est trop plate ou trop élevée, si elle n'est point blessée, si elle n'a point de duretés ou de calus ;

Si l'encolure est relevée et tranchante près de la crinière, si elle n'est point effilée ou trop épaisse, renversée, fausse ou penchante ;

Si le garrot est long et peu charnu, s'il n'a point le coup de hache ;

Si les épaules sont plates, décharnées, libres et mouvantes ; si le cheval n'est point trop chargé d'épaules, au contraire trop serré ; s'il ne les a point chevillées ;

Si le poitrail n'est point trop large, trop avancé, ou trop étroit ;

S'il n'est point trop élevé sur les jambes, si elles tombent en ligne droite depuis le haut du bras jusqu'au boulet.

Si le bras de la jambe est large, long et nerveux ;

Si le genou est plat, large et décharné, s'il n'est point plié en avant en forme d'arc (ce qu'on appelle *jambe arquée*), s'il n'est point couronné ou enflé ;

Si le canon est gros et court à proportion de la taille ;

S'il n'y a point de suros, d'osselets, de fuyes et de suros chevillés ;

Si le nerf de la jambe est détaché et éloigné de l'os, sans dureté ni enflure ;

Si le boulet est nerveux et gros sans enflure ni couronne : s'il n'y a point de molettes, et s'il n'est point trop flexible ;

Si le paturon n'est point trop court ou trop long, c'est-à-dire court-jointé ;

S'il n'est point droit sur jambes ou bouleté ;

Si un côté du paturon n'est pas plus haut que l'autre, s'il n'a pas de peignes ;

Si la couronne accompagne la rondeur du pied, sans être plus haut que le sabot ;

S'il ne se donne point des atteintes ;

Si le pied n'est point trop grand ni trop petit ;

Si la forme du sabot est ronde, et s'il a la corne unie et brune ;

Si les talons ne sont point serrés, ou un des quartiers plus haut que l'autre ;

Si la fourchette est bien nourrie sans être trop grosse ou trop large ; si, au contraire, elle n'est point trop petite ou desséchée ;

Si le dedans du pied est creux sans que la sole soit affaiblie ;

Si les pieds ne sont point plats, encastelés, combles, cerclés ; s'il n'y a point de sème, d'avalure ; s'il n'a point été fourbu ;

S'il place bien les pieds, et que la pince ne soit ni en dedans ni en dehors.

Il faut ensuite passer aux parties du corps et de l'arrière-main :

Voir si les reins sont assez courts, et si l'épine du dos est large, ferme et unie ;

Si le cheval n'est point ensellé, si le tour des côtes prend bien en rond et s'il ne les a point trop serrées ;

S'il a trop de ventre ou trop de boyau, ou, au contraire, s'il n'est point efflanqué, s'il n'a pas le flanc retroussé, altéré ou poussif ;

S'il n'est point souffleur ou gros d'haleine ;

Si la croupe est ronde et large, si elle n'est point avalée, si le cheval n'est point cornu ;

Si les hanches ne sont point trop longues ou trop courtes ;

S'il a la queue bien placée, s'il la porte en trompe, si le tronçon est gros, ferme et garni de poil ; s'il n'a point une queue de rat ;

Si les cuisses et les fesses sont grosses et charnues ; si elles ne sont point trop serrées l'une contre l'autre ;

Si les jarrets sont grands, larges, nerveux et décharnés ;

Si le cheval n'est point crochu, ou, au contraire, si les jarrets ne sont point tournés en dehors ; s'il n'a point de vessignons, de courbes, etc.

Si les jambes de derrière sont larges, plates, sèches et nerveuses, s'il n'a point trop de poil aux jambes.

Après avoir ainsi détaillé toutes les parties d'un cheval, il faut le faire monter pour voir s'il marche bien, c'est-à-dire s'il lève les jambes avec facilité, sans se croiser ni se billarder. Celui qui se croise porte les deux pieds de devant en dedans, en les passant l'un par-dessus l'autre en marchant ; et celui qui billarde fait le contraire, il les jette en dehors et lève les pieds fort haut. Le premier défaut fait qu'un cheval se coupe en marchant, et celui qui billarde se fatigue et se ruine bientôt. Pour mieux s'apercevoir de ces défauts, il faut faire venir un cheval droit à soi au pas, et non en tournant ni au galop, comme font les maquignons lorsqu'ils veulent vendre ces sortes de chevaux.

Il faut ensuite voir s'il tient les reins droits sans se bercer ; s'il marche la tête haute et bien placée, s'il ne pèse point à la main, s'il ne donne point de coups de tête, s'il a un pas hardi sans broncher, et s'il galope légèrement et sûrement, s'il prend bien l'éperon, s'il rassemble facilement ses forces à l'arrêt après qu'on l'a échappé de la main.

Un cheval qui aurait toutes les qualités que l'on vient de décrire, sans en avoir les défauts, serait sans contredit un animal parfait, ce qui est rare à trouver.

INDICES DE L'ÂGE DES CHEVAUX.

Le poulain, en naissant, a six dents molaires à chaque mâchoire. Après le dixième ou douzième jour, les pincées sortent aux deux mâchoires; un mois après les mitoyennes sont également sorties. Les coins paraissent vers le quatrième mois, de manière que le poulain se trouve avoir six dents incisives à chaque mâchoire: on les appelle *dents de lait*; elles subsistent jusqu'à deux ans et demi ou trois ans, époque où elles commencent à tomber les unes après les autres, et d'où l'on part pour la connaissance de l'âge de l'animal: néanmoins il est très aisé de tirer une induction de l'âge du poulain qui a encore ses dents de lait par l'observation de ses incisives et de ses molaires.

A quatre mois les coins paraissent; à six mois, ils sont de niveau avec les mitoyennes, d'un quart moins qu'elles à la couronne, et celle-ci de moitié moins que les coins.

Les quatre premières dents s'usent peu à peu, de façon qu'à un an le trou supérieur est à moitié rempli; à dix-huit mois les pincées sont pleines, ou peu s'en faut, et moins larges; le cou est plus sensible.

A deux ans, elles sont toutes rases: les mitoyennes sont dans l'état où étaient les pincées à dix-huit mois. Ces dents se maintiennent dans cet état jusqu'à deux ans et demi, et quelquefois jusqu'à trois ans, bien qu'elles montent, qu'elles s'usent toujours, et deviennent moins larges, c'est-à-dire qu'elles ne servent plus d'indice certain, mais, en examinant les molaires, on trouvera qu'à un an le poulain en a trois de chaque côté, deux de lait et une de cheval; qu'à dix-huit mois il en a cinq, trois de lait et deux de cheval; qu'à deux ans, les premières dents molaires de chaque mâchoire tombent, car les chevaux en ont six à chaque mâchoire, qui sont celles avec lesquelles ils naissent; quant aux autres, elles ne tombent pas.

A deux ans et demi ou trois ans, les pincées tombent; à trois ans et demi, les secondes molaires tombent. La chute mitoyenne arrive aussi dans le même temps.

A quatre ans, il y a six dents molaires de chaque côté, cinq de cheval et une de lait. A cette même époque, ou peu près, les coins tombent, et en même temps la dernière dent de lait.

A cinq ans, pour l'ordinaire, les crochets percent, et le cheval parfait a en tout quarante dents.

D'après cela on voit que pour juger de l'âge du cheval, il ne s'agit que d'examiner d'abord sa mâchoire inférieure.

En effet, si les pinces sont peu usées, il a moins de cinq ans; si elles sont usées ou rasées, comme on le dit vulgairement, il a six ans; si les mitoyennes sont rasées, il a dix ans; si les coins sont rasés, il a huit ans. La marche est la même pour les dents de devant de la mâchoire supérieure, et elles suivent la progression de celles dont nous venons de parler; ainsi les pinces rasent à neuf ans; les mitoyennes à dix ans, et les coins à onze ou douze ans; alors on dit que le cheval a rasé ou est hors d'âge.

Passé douze ans, les crochets servent encore d'indice à l'âge de l'animal; mais c'est par la considération de leur figure, qui est plus arrondie, et des sillons de leur surface, qui sont encore plus ou moins effacés. A quinze ans, les pinces sont triangulaires et plongent en avant; à vingt ans on aperçoit les deux canelures qui sont aux deux côtés des dents parce qu'elles sont devenues plus petites; à vingt-un ans, quelquefois à vingt-deux ans, les premières dents molaires tombent, ou sont tellement usées, qu'on voit leurs trois racines; à vingt-trois ans, ce sont les secondes; à vingt quatre, les troisièmes; à vingt-cinq, les quatrièmes; à vingt-six, les cinquièmes; quelquefois cependant cet ordre est interverti. Il y a des chevaux qui perdent toutes leurs dents molaires avant vingt ans, et d'autres qui les conservent au-delà de trente ans.

DES DIFFÉRENTES ALLURES DU CHEVAL.

Les chevaux ont deux sortes d'allures, savoir : les allures naturelles et les allures artificielles.

Dans les allures naturelles, il faut distinguer les allures parfaites qui sont le pas, le trot et le galop, et les allures défectueuses, qui sont l'amble, l'entre-pas ou traquenard, et l'aubin.

Les allures naturelles et parfaites sont celles qui viennent purement de la nature sans avoir été perfectionnées par l'art.

Les allures naturelles et défectueuses sont celles qui proviennent d'une nature faible ou ruinée.

Les allures artificielles sont celles qu'un habile conducteur sait donner aux chevaux qu'il dresse, pour les former dans les différents airs dont ils sont capables, et qui doivent se pratiquer dans les manéges bien réglés. Nous parlerons de ces derniers dans notre chapitre de l'art de l'équitation.

Le pas est l'action la moins élevée, la plus lente et la plus douce de toutes les allures d'un cheval. Dans le mouvement que fait un cheval, lorsqu'il va le pas, il lève les deux jambes qui sont élevées et traversées, l'une devant, l'autre derrière : quand, par exemple, la jambe droite de devant est en l'air et se porte en avant, la gauche de derrière se lève immédiatement après et suit le même mouvement que celle de devant, et ainsi des deux autres jambes ; en sorte que dans le pas il y a quatre mouvements : le premier est celui de la jambe droite de devant, qui est suivie de la jambe gauche de derrière, qui fait le second mouvement ; le troisième est celui de la jambe gauche de devant, qui est suivie de la jambe droite de derrière, et ainsi alternativement.

L'action que fait le cheval qui va au trot est de lever en même temps les deux jambes qui sont opposées et traversées, savoir la jambe droite de devant avec la jambe gauche de derrière, et ensuite la jambe gauche de devant avec la droite de derrière. La différence qu'il y a entre le pas et le trot c'est que, dans le trot, le mouvement est moins violent, plus diligent et plus relevé, ce qui rend cette dernière allure beaucoup plus rude que celle du pas, qui est lente et près de terre : il y a encore cette différence, c'est que, quoique les jambes du cheval qui va le pas soient opposées ou traversées, comme elles le sont au trot, la position des pieds se fait en quatre temps au pas, et qu'au trot il n'y en a que deux, parce qu'il lève en même temps les deux jambes opposées, et les pose aussi à terre en même temps, comme nous venons de l'expliquer.

Le galop est l'action que fait le cheval en courant. C'est une espèce de saut en avant, car les jambes de devant ne sont pas encore à terre lorsque celles de derrière se lèvent ; de façon qu'il y a un instant imperceptible où les quatre jambes sont en l'air. Dans le galop, il y a deux principaux mouvements, l'un par la main droite, qu'on appelle galoper sur le pied droit, l'autre par la main gauche, qui est

galoper sur le pied gauche. Il faut que dans chacune de ces différences la jambe de dedans de devant avance et entame le chemin, et que celle de derrière du même côté suive et avance aussi, ce qui se fait dans l'ordre suivant : si le cheval galope à droite, quand les deux jambes de devant sont levées, la droite est mise à terre plus avant que la gauche, et la droite de derrière chasse et suit le mouvement de celle de devant ; elle est aussi posée à terre plus avant que la gauche de derrière. Dans le galop à main gauche, c'est le pied gauche de devant qui mène et entame le chemin ; celui de derrière du même côté suit, et est aussi plus avancé que le pied droit de derrière. Cette position de pied se fait dans l'ordre suivant :

Lorsque le cheval galope à droite, après avoir rassemblé les forces de ses hanches pour chasser les pieds de devant, le pied droit de derrière fait ensuite la seconde position, et est plus avant que le pied gauche de devant se pose aussi à terre ; en sorte que, dans la position de ces deux pieds, qui sont croisés et opposés comme au trot, il n'y a ordinairement qu'un temps qui soit sensible à la vue et à l'oreille, et enfin le pied droit de devant, qui est avancé plus que le pied gauche de devant, et sur la ligne du pied droit de derrière, marque le troisième et dernier temps. Ces mouvements se répètent à chaque temps de galop, et se continuent alternativement.

A main gauche, la position des pieds se fait différemment ; c'est le pied droit de derrière qui marque le premier temps ; le pied gauche de derrière, et le pied droit de devant se lèvent ensuite et se posent ensemble à terre, croisés comme au trot, et font le second temps, et enfin le pied gauche de devant, qui est plus avancé que le pied de devant, et sur la ligne du pied gauche de derrière, marque la troisième et dernière cadence.

Mais lorsqu'un cheval a les ressorts liants et le mouvement des hanches tride, il marque alors quatre temps, qui se font dans l'ordre suivant : lorsqu'il galope à droite, par exemple, le pied gauche de derrière se repose à terre le premier, le pied droit de derrière fait la seconde position ; le pied gauche de devant, immédiatement après celui-ci marque le troisième temps, et enfin le pied droit de devant, qui est

le plus avancé de tous, fait la quatrième et dernière position ; ce qui fait alors 1, 2, 3 et 4, et forme la vraie cadence du beau galop, qui doit être diligent des hanches, et raccourci du devant, comme nous l'expliquerons dans la suite.

Quand il arrive qu'un cheval n'observe pas en galopant le même ordre aux deux mains dans la position de ses pieds, comme il le doit, et comme nous venons de l'expliquer, il est faux ou désuni.

Un cheval galope faux ou sur le mauvais pied, lorsqu' allant à une main, au lieu d'entamer le chemin avec la jambe de dedans, comme il le doit, c'est la jambe de dehors qui est la plus avancée, c'est-à-dire si le cheval, en galopant à main droite, entame le chemin avec la jambe gauche de devant, suivi de la gauche de derrière, alors il est faux, il galope faux sur le mauvais pied ; et si, en galopant à main gauche, il avance et entame le chemin avec la jambe droite de devant, et celle de derrière, au lieu de la gauche, il est de même faux et sur le mauvais pied. La raison de cette fausseté dans cette allure vient de ce que les deux jambes, celle de devant et celle de derrière, qui sont du centre du terrain autour duquel on galope, doivent nécessairement être avancées, afin de soutenir le poids du cheval et du conducteur ; car autrement le cheval serait en danger de tomber en tournant : ce qui arrive quelquefois et ne laisse pas d'être dangereux. On court aussi le même risque quand un cheval galope désuni.

Un cheval se désunit de deux manières, tantôt du devant et tantôt du derrière, mais plus ordinairement du derrière que du devant. Il se désunit du devant lorsqu'en galopant dans l'ordre qu'il doit avec les jambes de derrière à la main où il va, c'est la jambe de dehors du devant qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans. Par exemple, lorsqu'un cheval galope à main droite, et que la jambe gauche de devant est la plus avancée au lieu de la droite, il est désuni de devant, et de même si, en galopant à main gauche, il avance la jambe droite de devant au lieu de la gauche, il est encore désuni de devant. Il en est de même pour le derrière : si c'est la jambe de dehors de derrière qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans, il est désuni de derrière.

Pour comprendre encore mieux ceci, il faut faire attention que lorsqu'un cheval, en galopant à droite, a les jambes de devant placées comme il devrait les avoir pour galoper à gauche, il est désuni de devant ; et lorsque les jambes de derrière sont dans la même position où il devrait les avoir pour galoper à gauche, il est désuni du devant ; et lorsque les jambes de derrière sont dans la même position où il devrait les avoir à gauche lorsqu'il galope à droite, il est désuni du derrière. Il en est de même pour la main gauche.

Il faut remarquer que, pour les chevaux de chasse et de campagne, on entend toujours, surtout en France, par galoper sur le bon pied galoper sur le pied droit. Il y a pourtant quelques hommes de cheval qui font changer de pieds à leurs chevaux, afin de reposer la jambe gauche, qui est celle qui souffre le plus, parce qu'elle porte tout le poids, au lieu que la droite, entamant le chemin, a plus de liberté et ne se fatigue pas tant.

L'amble est une allure plus basse que celle du pas, mais infiniment plus allongée, dans laquelle le cheval n'a que deux mouvements, un pour chaque côté, de façon que les deux jambes du même côté, celle de devant et celle de derrière, se lèvent en un même temps, et se portent en avant ensemble ; et dans le temps qu'elles se posent à terre, aussi ensemble, elles sont suivies de celles de l'autre côté, qui font le même mouvement : lequel se continue alternativement.

Pour qu'un cheval aille bien l'amble, il doit marcher les hanches basses et pliées, et poser les pieds de derrière un grand pied au-delà de l'endroit où il a posé ceux de devant, et c'est ce qui fait qu'un cheval d'amble fait tant de chemin. Ceux qui vont les hanches hautes et roides n'avancent pas tant et fatiguent beaucoup plus un conducteur. Les chevaux d'amble ne sont bons que dans un terrain doux et uni, car, dans la boue et dans un terrain raboteux, un cheval ne peut pas soutenir longtemps cette allure. L'on voit, à cause de cela, plus de chevaux de cette espèce en Angleterre qu'en France, parce que le terrain y est plus doux et plus uni ; mais, généralement parlant, un cheval d'amble ne peut pas durer longtemps, et c'est un signe de faiblesse dans la plupart de ceux qui amblient ; les jeunes poulains

même prennent cette allure dans la prairie, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour trotter et galoper. Il y a beaucoup de braves chevaux qui, après avoir rendu de longs services, commencent à ambler ; parce que leurs ressorts venant à s'user, ils ne peuvent plus soutenir les autres allures qui leur étaient auparavant ordinaires et naturelles.

L'entre-pas, qu'on appelle aussi *traquenard*, est un train rompu qui a quelque chose de l'amble. Les chevaux qui n'ont point de reins, et qu'on presse sur les épaules, ou qui commencent à avoir les jambes usées et ruinées, prennent ordinairement cette allure. Les chevaux de cette charge, par exemple, qui sont obligés de faire diligence, après avoir trotté pendant quelques années le fardeau sur le corps, lorsqu'ils n'ont plus assez de forces pour soutenir l'action du trot, prennent enfin une espèce de tricotement de jambe vite et suivi qui a l'air d'un amble rompu, et qui est, à proprement parler, ce qu'on appelle entre-pas ou traquenard.

On appelle *aubin* une allure dans laquelle le cheval, en galopant avec les jambes de devant, trotte ou va l'amble avec le train de derrière. Cette allure, qui est très vilaine, est le train des chevaux qui ont les hanches faibles et le derrière ruiné, et qui sont extrêmement fatigués à la fin d'une longue course.

La plupart des chevaux de poste aubinent au lieu de galoper franchement ; les poulains qui n'ont point encore assez de force dans les hanches pour chasser et accompagner le devant, et qu'on veut trop tôt presser au galop, prennent aussi cette allure, de même que les chevaux de chasse, lorsqu'ils ont les jambes de derrière usées.

NOURRITURE DU CHEVAL.

Quoique le cheval soit un animal très-vigoureux et très-robuste, il ne laisse pas d'être un des plus délicats ; et si l'on n'en a un grand soin, soit en le nourrissant bien, en le pensant exactement, et en le gouvernant sagement en voyage, il lui arrive souvent, faute de ces attentions, des accidents qui le rendent incapables de service.

La quantité de nourriture doit être proportionnée à la taille d'un cheval, à son tempérament, et au travail qu'il fait.

Les graminées, telles que le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le blé, le ray-grass, le chiendent et le typha sont celles que préfèrent le cheval; les plantes qui servent de base à sa nourriture ordinaire appartiennent particulièrement au genre pâturin, fétuque : avoine, vulpin, fléau, alopecure et quelques autres.

Après ces plantes, la luzerne, le trèfle, le sainfoin, le lotier, la vesce, la gesse, etc., sont les meilleurs foins.

La carotte, les betteraves, les pommes de terre, peuvent être données pour nourriture au cheval.

Le foin des prairies basses ne vaut pas celui des prairies hautes; celui-ci ne vaut pas celui qui vient à mi-côte, et celui qui croît constamment dans l'eau, ou dans les marais, est très-dangereux. On préférera celui des pays découverts à celui des bois. Il doit être composé de beaucoup de graminées, de légumineuses, de quelques rosacées, de quelques personnées et d'un petit nombre de flosculeuses. Ces plantes doivent être fauchées à l'époque de leur floraison, et récoltées par un beau temps. Le foin d'une qualité inférieure contient, en outre, des plantes dont la tige est dure, grosse et ligneuse, comme certaines ombellifères, des labiés, des souchets, etc.

Le foin doit être vert, d'une odeur agréable, légèrement aromatique, et fin, c'est-à-dire composé de plantes qui n'aient point de grosses tiges dures ou ligneuses. Ces tiges doivent être souples, pourvues encore de leurs feuilles; et, lorsqu'elles sont mâchées, elles doivent laisser dans la bouche une saveur douce et non acerbe. Tout foin blanc, jaune ou noir, gros et ligneux, mou, frais ou humide, d'une mauvaise odeur ou boueux, doit être rejeté comme de mauvaise espèce; pour le conserver de bonne qualité, il doit être placé dans des fenils, à l'abri de l'humidité et élevés de terre, éloignés des murs, percés de grandes fenêtres de l'est à l'ouest. Le foin, sur la fin de l'hiver, se détériore et devient inodore, surtout s'il est herbacé et s'il renferme des plantes mucilagineuses. Pour le conserver dans un état parfait, il doit être remué souvent dans les temps secs, et si par hasard, il a acquis une sorte de moisi, qui est toujours un commencement de décomposition, et qu'on ne puisse pas

en donner d'autre au cheval, on l'éparpillera, on le secouera, et on l'aspergera d'eau saturée de sel marin. Rien n'est si dangereux pour la santé d'un cheval qu'un foin qui commence à se décomposer. Le foin peut être sec ou cassant, ce qui arrive lorsqu'il est resté trop longtemps exposé au soleil, ou lorsqu'il est trop vieux. Il peut être échauffé, ce qui provient de ce qu'il a été récolté par un temps humide, ou serré dans des granges après avoir été mouillé ou séché incomplètement; il devient très-friable, et par suite poussiéreux. On reconnaît facilement cette altération à une odeur forte, désagréable, à une saveur de moisi, et une couleur brunâtre tirant sur le noir. Le foin peut encore être vascé, c'est-à-dire couvert de boue à la suite des débordements: cette altération est d'autant plus préjudiciable que la plante a été lavée et privée de ses sucs nutritifs. Enfin le foin est dit rouillé quand les tiges sont couvertes d'une poussière jaune brunâtre, poussière qui n'est autre chose qu'une plante parasite desséchée. On observe surtout cette altération lorsque les foins versent pendant les temps humides, et surtout les grandes pluies. La paille doit être d'un jaune doré, ses tuyaux minces, flexibles et encore pourvus de leurs feuilles, et nullement couvertes de petites taches noires; celle qu'on emploie le plus communément est celle de froment: elle est dite fourragère quand, à la base de ses tuyaux, il se trouve quelques plantes graminées légumineuses; c'est un des aliments les plus sains et les plus nourrissants qu'on connaisse, surtout si les épis contiennent encore quelques grains. L'expérience démontre que les chevaux qui ont été nourris avec de la paille et de l'avoine sont beaucoup plus gras, ont le poil plus lisse, et sont moins sujets aux maladies écurées que ceux qui n'ont mangé que du foin. La paille peut éprouver les mêmes altérations que le foin; ainsi elle peut être cassante, échauffée, moisie, vascée, rouillée, etc.

La paille se donne en nature ou hachée, mêlée avec de l'avoine et un sixième de foin pareillement haché; mais cette manière de l'administrer ne convient que depuis la fin de l'automne jusqu'au commencement d'avril, qui est le temps où la paille devient sèche, ligneuse et ne conserve aucune substance nutritive: l'animal, qui ne la mange que

parce qu'il est engagé par l'odeur de l'avoine, la triture mal. Il convient donc, passé ce temps, de la donner en nature ; le cheval ne mange alors que les sommités ou les épis, et le reste lui sert de litière.

L'avoine est le plus nourrissant de tous les aliments ; plus elle sera pesante, plus elle sera farineuse, et plus elle sera nourrissante ; sa couleur est indifférente, quoique bien des gens préfèrent la noire. L'avoine de première qualité doit, en outre, couler facilement entre les doigts lorsqu'on la prend à poignée : son écorce doit être plus brillante, son albumen dense, d'une couleur très-blanche et d'un goût agréable. L'avoine inférieure, non altérée, est légère, les grains sont peu farineux, leur pellicule est terne et non lisse, plusieurs sont encore couverts de leurs balles ; elle est salie par d'autres graines, par de la terre, des graviers, etc. Enfin la mauvaise avoine, celle que l'on doit, autant que possible, éviter de donner aux animaux, ou contient une très grande quantité de corps étrangers, des graines nuisibles, de la terre, des pierres, etc., ou elle est altérée de diverses manières : la plupart de ces altérations proviennent de ce que l'avoine a été exposée à la pluie et à l'humidité de quelque manière que ce soit, comme cela arrive quand on l'arrose dans les greniers afin de la gonfler ; l'avoine ainsi altérée est boursoufflée ; les grains en sont gros, mais très-légers ; son écorce est terne et ridée : l'albumen est spongieux et brunâtre ; elle a une odeur marquée, désagréable. Dans cet état, le grain est susceptible de troubler les fonctions ; il ne contribue que d'une faible manière à la nutrition.

On nourrit encore les chevaux avec d'autres graines, que l'on mélange avec de l'avoine en diverses proportions. On unit avec avantage l'orge à l'avoine dans les proportions d'une partie d'avoine sur deux d'orge ; ou parties égales. On remplace l'orge et l'avoine, selon les diverses circonstances, par les fèves, les fèves, le blé-d'inde, le pois, le haricot, la vesce, la gesse, etc., et même, dans certaines localités, on donne aux chevaux des grains de sarrasin, du seigle, du blé, etc. : mais il faut toujours agir avec précaution dans la distribution de ces aliments ; ainsi il est préférable de donner moulues les légumineuses et les

diverses graminées autres que l'avoine, telles que le blé, le seigle, le blé-d'inde, etc.

Le son est généralement une mauvaise nourriture, que l'on doit rejeter toutes les fois que l'on veut nourrir des chevaux de fatigue. On le donne sec ou humecté (son fri-sé) ; il est sujet à deux principales altérations, ou il devient aigre, ou il se putréfie ; il est très nuisible de s'en servir dans ces deux états.

DE LA BOISSON.

L'eau est la boisson ordinaire du cheval, mais toutes les eaux ne sont pas également bonnes. L'eau battue est préférable à l'eau dormante ; celle des grandes rivières aux eaux de sources ; celles des étangs, aux eaux de marres, et celle-ci, souvent, à l'eau de puits ; mais la meilleure est la plus claire, la plus limpide, la plus légère, la plus inodore et la plus nette. Toute eau qui dissout parfaitement le savon est la meilleure ; il est très-rare d'en trouver qui aient cette qualité dans les eaux de fontaine, et principalement dans celles de puits ; et ce sont les eaux que boivent la plus grande partie des chevaux de cavalerie. Celle des fontaines est cependant bonne quand les crues sont grandes : il en est de même des eaux de pluie quand la récolte s'en fait après qu'il en est tombé une certaine quantité : on peut même dire que c'est la plus pure. Mais quand les sources fournissent peu, cette petite quantité d'eau, en passant, s'imprègne des sels ou autres substances qu'elle a pu dissoudre, et devient par là malsaine au cheval : d'un autre côté, quand elle ne contiendrait aucune substance étrangère, son long séjour dans les corps des bois par lesquels elle passe lui donnent un goût putride qui dégoûte l'animal. Celle de puits est dure, pesante, saumâtre, pour l'ordinaire séléniteuse, et ne facilite pas la digestion : souvent ces puits se trouvent près des latrines, ou bien ils sont entourés de masses énormes de fumier, dont les pluies qui les ont arrosés, filtrant à travers la terre, vont se perdre dans le puits, ce qui donne à l'eau la couleur jaune et putride qu'elle a, ce qui est la source des maladies. C'est une erreur de croire que les chevaux préfèrent l'eau trouble à l'eau claire. Toute eau croupissante est plus ou moins dangereuse.

Les chevaux ne boivent ni chaud ni tiède, mais toujours à la température de l'air. Dans l'été, on a soin de tirer l'eau qu'on a à leur présenter une heure avant, ou de tremper les bras dans l'eau pour en corriger le grand froid, c'est par cette raison aussi que la plupart des palfreniers, sans avoir intention de faire boire à l'eau blanche, pétrissent longtemps une poignée de son dans l'eau, avant de la présenter à l'animal.

On ne doit point du tout présenter à boire à un cheval qui est en sueur ; mais on doit attendre qu'il soit ressuyé. Il est des chevaux qui boivent des eaux composées, dans lesquelles on aura jeté du son de blé, de la farine d'orge, etc., mais toujours des substances alimentaires propres à leur espèce ; autrement ils la refusent.

L'eau acidulée est celle dans laquelle on a jeté une petite quantité de vinaigre ; l'eau nitrée est celle dans laquelle on a jeté du nitre ; l'eau mielée, celle dans laquelle on a fait dissoudre du miel ; l'eau blanche, celle qui devient telle par l'addition d'une ou deux poignées de son d'orge, de blé, dans laquelle on a jeté l'une de ces farines, etc.

DE LA DISTRIBUTION DU FOURRAGE.

Les exercices violents après le repas occasionnent des indigestions qui font périr l'animal, ou au moins lui donnent de violentes tranchées : soit que le cheval mange avant ou après, voici l'ordre dans lequel on doit distribuer le fourrage :

A déjeuner, on doit lui donner la moitié du foin, ensuite le faire boire ; après, l'avoine ; et on finit par lui jeter de la paille.

A dîner, on le fait boire et on lui jette de la paille, et il convient mieux de ne lui donner que de l'avoine.

A souper, on lui donne le restant du foin et de la paille. Le principal et l'essentiel de cette distribution est de faire boire avant l'avoine, et quelque temps après les autres aliments. L'eau qu'on donne au cheval immédiatement après avoir mangé lave les aliments, elle entraîne les sucs digestifs, et empêche la digestion. La quantité de fourrages qu'on doit donner à un cheval de selle est huit livres de foin, quinze de paille, si celle ci est bonne ; ou dix livres de foin et six

livres de paille, si cette dernière est vieille ou un peu altérée, trois quarts d'avoine, hiver comme été. La quantité des aliments nécessaires est extrêmement variable selon la constitution.

DE LA NOURRITURE EN VERT.

Le vert peut se prendre à l'écurie ou dans la prairie ; mais le vert d'orge pris dans l'écurie est le meilleur ; la prairie convient mieux à ceux qui sont atteints de la galle, du farcin, ou bien qui sont boiteux depuis longtemps. En général, le vert est indiqué toutes les fois qu'un exercice outré aura déterminé dans l'économie l'irritation de divers organes, ou lorsqu'après une maladie inflammatoire, le malade entrera en convalescence. Il convient encore aux animaux qui, étant maigres, dégoûtés, n'offrent aucun signe bien déterminé de l'affection d'un organe particulier. En général, les signes principaux qui annoncent l'urgence des aliments d'herbe fraîche sont la chaleur et la sécheresse de la bouche, le peu d'ampleur du ventre, la dureté des crottins, la rareté des urines, et l'envie remarquable des animaux pour le vert, etc.

L'herbe fraîche est, au contraire, contre-indiquée toutes les fois qu'il y a des signes de débilité réelle à la suite de la plupart des maladies chroniques, des inflammations du système lymphatiques.

Lorsque le vert produit un bon effet, toutes les fonctions, qui étaient d'abord troublées, redeviennent dans leur état naturel ; la peau devient souple, le poil lisse, les urines plus abondantes et sédimentenses ; la gaîté renaît avec l'appétit ; le ventre, au lieu d'être levrette, descend et s'arrondit, etc. Quand, au contraire, le vert est nuisible, les symptômes morbides deviennent de plus en plus graves ; la buccale est pâle et flasque, le poil reste terne et hérissé ; l'appétit diminue de plus en plus ; il survient des engorgements divers aux jambes, au fourreau ; les excréments sont liquides, d'une odeur aigre et fétide, et composés d'aliments qui n'ont éprouvé aucune élaboration. Il faut alors revenir au régime sec et nutritif.

Le régime vert doit être rejeté quand on veut employer l'animal à un fort travail, ou au moins on doit modifier l'action relâchante de l'herbe en mitigeant cette nourriture

avec des aliments secs et très-substantiels. En général, on ne doit jamais faire passer subitement un animal du sec au vert, et *vice versa* ; il convient de l'y amener graduellement.

On fait prendre le vert au printemps et à l'automne. On doit, dans toutes les circonstances, attendre que l'herbe soit parvenue à un certain degré de végétation.

Les mauvais fourrages, les eaux de mauvaise qualité, occasionnent aux chevaux :

Les tranchées,	La péripneumonie,
Les dévoiemens,	Le farcin,
Le gras-fondu, qui est	La pleurésie,
la dyssenterie,	L'hydropisie de poitrine,
Les ébullitions	Le vertigo,
Le mal de feu,	La galle,
Les dartres,	

et généralement toutes les maladies inflammatoires.

PANSEMENT DES CHEVAUX.

La première chose que l'on doit faire le matin, c'est de bien nettoyer la mangeoire, ensuite donner l'avoine, lever la litière avec une fourche de bois, en séparant la paille nette d'avec la sale, et ensuite balayer l'écurie.

Il faut étriller légèrement un cheval et continuer jusqu'à ce que l'étrille n'amène plus de crasse.

Quand le cheval a le cuir délicat, et qu'il est chatouilleux à l'étrille, il faut se servir de la brosse plus que de l'étrille.

Avant que de broser un cheval, après l'avoir étrillé, il faut lui épousseter le corps avec un morceau de toile ou de serge, qu'on appelle *époussette*, pour ôter la poudre de dessous le poil.

A chaque coup de brosse que l'on donne, il faut en tirer la crasse avec l'étrille.

On brosse la crinière et le toupet dessus et dessous, et l'on fait entrer la brosse dans les crins, afin d'en ôter la poudre et l'ordure.

Il y en a qui ne brossent point les jambes, et qui les frottent avec un bouchon de paille : cette méthode ne vaut rien ; la brosse est meilleure et pénètre davantage.

Quand le cheval est bien brossé, il faut, avec l'époussette, lui frotter la tête, les oreilles, le dedans des jambes de devant et les cuisses.

Le cheval étant ainsi étrillé, brossé et épousseté, on lui démêle les crins et la queue, en commençant, toujours par le bas de la queue, et en allant très-doucement, de peur de lui arracher les crins. Il faut prendre garde que les dents du peignoir ne soient cassées ou fendues, cela déchire la queue ; et afin que le peignoir soit plus coulant, il faut mettre un peu d'huile entre les dents.

Quand la queue est démêlée, on mouille la racine des crins et de la queue avec une éponge, en continuant de les peigner. Si la queue est sale, il faut la tremper dans un seau d'eau, en levant le seau d'eau jusqu'au tronçon, et frotter ensuite la queue avec les mains. On se sert aussi de savon noir pour la décrasser. Il faut ensuite, avec une époussette sèche, essuyer le haut de la queue, la croupe, les fesses, les cris, l'encolure et la tête, afin d'unir le poil

Pour entretenir le poil uni et conserver la chaleur naturelle, il faut toujours tenir un cheval couvert à l'écurie, et prendre garde de trop serrer le surfaix, ce qui empêcherait la respiration. Les Anglais font doubler la couverture de leurs chevaux avec de la toile fine : cela contribue beaucoup à leur tenir le poil uni.

Pour maintenir un cheval sain en voyage, il faut quelques jours avant de partir, le faire promener deux ou trois heures par jour, pour le préparer et le mettre en haleine. Il faut aussi voir s'il ne manque rien à la selle, à la bride, et s'il est bien ferré à son aise.

Les premiers jours, on ne doit pas lui faire faire beaucoup de chemin, ni lui donner trop d'avoine, afin de ne point le dégoûter ; mais quand il est en haleine, on peut faire de plus grandes journées, et augmenter aussi la nourriture.

Quand on approche à l'endroit où l'on doit loger, il faut marcher plus doucement, afin que le cheval ne soit pas échauffé en arrivant.

Sitôt qu'un cavalier est descendu de cheval, il doit lui défaire la gourmette, la passer dans la bouche par dessus le

mors, et l'attacher au crochet ; cela fait l'effet du mastigadour, empêche le cheval de se débrider et lui donne de l'appétit. Il faut aussi lâcher les sangles, défaire la croupière et le poitrail. Ensuite on lui lave les pieds et les jambes jusqu'au dessus du genou et des jarrets, et ne point lui laver le ventre : car, outre les tranchées auxquelles cela l'exposerait, il pourrait devenir encordé, si c'est un cheval entier, c'est-à-dire qu'un des testicules entrerait entièrement dans le corps, maladie mortelle.

La méthode de laver les jambes avec de l'eau froide est excellente ; car si on frotte au lieu de les laver, les humeurs, émues par le travail, tombent et se fixent sur les jambes, et les rendent raides, et empêchent le cours des esprits qui sont la cause du mouvement ; l'eau froide, au contraire, empêche la chute de ces humeurs, et conserve les jambes saines.

Quand un cheval a bien chaud, soit pour avoir couru ou à cause de la saison, la meilleure de toutes les méthodes est de le débrider, et le desseler d'abord, de lui mettre le mastigadour, de lui abattre l'eau avec un couteau de chaleur, de lui essuyer ensuite la tête autour des oreilles avec une époussette, et de lui en faire autant entre les jambes de devant et les cuisses ; de lui laver et nettoyer les yeux, le nez, le dedans des naseaux, les lèvres, la barbe et le fondement avec une éponge trempée dans de l'eau nette : cette propriété fait un grand bien à un cheval, parce qu'ordinairement ces parties se trouvent chargées de poussière mêlée avec de la sueur. Ensuite il faut étendre de la paille fraîche sur le corps et mettre la couverture par-dessus pour le faire sécher plus vite, lui laver les jambes comme nous l'avons expliqué devant, et lui jeter de la paille fraîche sous le ventre pour l'obliger à uriner, ce qui délasse un cheval. Il faut ensuite ôter, avec un cure-pied, la terre qui est dans les pieds, et voir s'il ne manque rien aux fers.

Quand un cheval se couche sitôt qu'il est arrivé, c'est le signe qu'il ressent de la douleur aux pieds, soit pour les avoir naturellement faibles et douloureux, ou que le fer blesse. Si le pied est chaud, il faut le déferer, voir si le fer ne porte pas sur la sole, ce que l'on connaît lorsqu'il est

plus poli en cet endroit : en ce cas, on lui pare le pied, afin qu'il puisse marcher plus à son aise.

Pour nourrir le pied d'un cheval, soit en voyage, soit en séjour, il faut de trois jours l'un lui graisser les pieds de devant avec de l'onguent de pied.

Il est essentiel, après avoir débridé un cheval, de laver la bride et de l'essuyer ensuite : cela la conserve propre et empêche la crasse de s'attacher au mors, ce qui dégoûterait le cheval. On regarde aussi si les panneaux de la selle ne sont pas pleins de sueur, et alors on les fait sécher au soleil ou au feu ; et, avant que de seller le cheval, il faut les battre avec une gaule ; cela empêche la selle de fouler le cheval.

Jusqu'à ce qu'un cheval soit tout-à-fait sec, on ne doit pas s'aviser de lui donner à boire : rien n'est si dangereux ; il faut, avant que de leur faire boire, lui donner du foin.

Comme les pieds ont coutume d'enfler après une grande fatigue, quand on est de retour, on desserre les talons, en ôtant deux clous à chaque pied de devant ; on les fait tremper dans la fiente mouillée pendant un ou deux jours, ensuite on leur pare les pieds.

Si c'est en été, et qu'on ait la commodité d'une rivière, il faut mener le cheval à l'eau matin et soir, et l'y laisser une demi-heure chaque fois jusqu'aux genoux et aux jarrets : rien ne raccommode mieux les jambes des chevaux.

EXERCICE DU CHEVAL.

Tous les animaux, sans excepter l'homme, sont nés pour l'exercice ; sans lui, ils ne peuvent subsister longtemps, les aliments ne peuvent facilement se digérer, leurs membres se roidissent, etc. ; de même que son excès lui est nuisible, l'un et l'autre lui occasionnent des maladies sans nombre.

On doit exercer le cheval à jeun, ou au moins deux ou trois heures après ses repas ; l'exercice du matin est préférable à celui du soir. Un cheval qui fait route, et qui n'est pas tracassé, peut travailler cinq heures de suite ; un cheval de manège, une heure ; un cheval de cavalerie, dans les manœuvres, deux heures ; un cheval de voiture, dont le pas est lent, six heures ; mais il faut, pour cela, que le cheval de selle ne soit pas trop surchargé, et que la pesanteur du cheval de trait soit relative à ses forces : toutes ces proportions

sont fort difficiles à établir ; le tout dépend de la vitesse. Nous dirons, en général, qu'un cheval de selle bien construit et musclé, qui va le pas, peut porter les deux tiers de sa pesanteur ; que le cheval de trait, de même construit, peut tirer deux fois et demie sa pesanteur. Il est aisé de voir, d'après cela, que la charge du cheval de selle doit diminuer si on le met au trot, qu'elle doit être moindre si on le fait galloper.

Le cheval de trait, au contraire, allège son poids par la vitesse ; mais il ne saurait la continuer longtemps sans se fatiguer et se mettre hors d'haleine. De même qu'il est imprudent de se servir d'un cheval qui vient de prendre son repas, on doit éviter également de lui donner à manger immédiatement après l'exercice, qui, dans tous les cas, doit toujours être en rapport avec la force du cheval.

Les principales maladies qui proviennent d'un exercice outré sont :

La courbature, la fourbure et les tranchées, et généralement toutes les maladies inflammatoires.

On en peut ajouter un grand nombre d'autres.

DES ÉCURIES.

La position et la construction d'une écurie ne dépendent pas toujours du propriétaire, surtout dans les villes ; mais, lorsqu'il y a possibilité de choisir, il est bon de faire attention aux considérations propres à assurer la santé des chevaux. Il n'est personne qui ne sente qu'un air humide, froid et jamais renouvelé, le voisinage d'eaux croupissantes ou de matières en décomposition, une disposition intérieure non calculée sur le nombre et les besoins journaliers des chevaux, ne soient des circonstances défavorables. On doit donc chercher à bâtir son écurie sur un sol élevé et sec, l'orienter à l'est ; la percer d'un assez grand nombre de fenêtres aux têtes des chevaux, pour que l'air y circule librement. Sa largeur dépendra du nombre de chevaux qu'elle doit contenir, et sa hauteur lui sera proportionnée, mais ni trop grande ni trop petite. Les voûtes sont préférables aux planchers, parce qu'elles entretiennent une température plus égale, et que d'ailleurs elles craignent moins le feu. Le sol peut être pavé, planchéié, ou simplement battu.

CHAPITRE II.

RUSES DES MAQUIGNONS.

L'art des maquignons n'est autre chose que d'acheter de mauvais chevaux à vil prix, et de les réparer et refaire de telle façon que les acheteurs puissent y être trompés, et achètent des rosses pour d'excellents chevaux.

Il faut, pour n'être point trompé par ces Messieurs en achetant un cheval, en examinant méthodiquement toutes les parties l'une après l'autre, et ne point faire comme font la plupart de ceux qui achètent des chevaux qui ne tiennent aucune règle dans leur examen, et sautent de la tête à la croupe, et de la croupe reviennent au train de devant, sans avoir regardé avec attention toutes les parties de l'arrière-main ; en agissant ainsi, on ne peut pas manquer d'oublier bien des choses, et c'est alors qu'un fin maquignon fait bien son affaire ; car, s'apercevant de votre peu de méthode, il ne vous laissera voir, s'il sait bien son métier, que les parties les mieux constituées et les plus saines. Par exemple, quand vous vous avancerez pour visiter les yeux d'un cheval, qui ne seront pas trop bons, pour vous en distraire, il vous fera remarquer, en faisant en même temps tourner le cheval, qu'il a une queue superbe, et qu'il la porte on ne peut mieux ; et si ce sont les jarrets que vous voulez visiter, et qu'il n'ait pas envie que vous vous y arrêtiez, il vous dira qu'aucun cheval au monde n'a mieux manié ses épaules, et, pour preuve, il vous le fait marcher, et vous fait ainsi admirer le mouvement libre de ses épaules, quand vous étiez au moment de visiter ses jarrets.

Nous allons essayer de dévoiler toutes ces ruses.

LA NUQUE.

Les maquignons coupent dans cet endroit la peau de la largeur d'un pouce, ensuite la cousent ensemble, graissent la partie, et l'opération est faite. Ils font cela pour relever les oreilles aux chevaux qui les ont pendantes, mais cela ne dure que quelques mois, ensuite la peau se relâche, et les oreilles retombent comme auparavant. C'est la première partie du cheval qu'on examine ; il faut passer le doigt sur la nuque, si l'on ne veut point être trompé ; si le cheval se

laisse manier les autres parties de la tête, et qu'il fasse difficulté de se laisser toucher en cet endroit, défiez-vous-en, et ne l'achetez point.

LES OREILLES.

On les coupe quand elles sont trop longues, et il n'y a pas grand mal, si l'opération est bien faite. Mais certains maquignons mettent des cornets de papier dedans pour les faire tenir droites : il n'y a qu'à y regarder, et l'on s'en aperçoit aussitôt.

LE TOUPET.

C'est cette partie de la crinière qui se trouve au-dessous de la tête, qui passe entre les deux oreilles, et vient couvrir le front : les maquignons s'en servent quelquefois pour couvrir la marque du bouton de feu, qu'un Maréchal ignorant aura très-mal à propos appliqué sur cet endroit à un cheval qui aura eu le vertigo. Il ne faut donc pas oublier de relever le toupet, pour voir s'il n'y a point de marques, car il ne serait pas agréable d'acheter un cheval qui aurait eu le vertigo, et de le payer tout aussi cher que s'il n'avait jamais rien eu.

LE FRONT.

Les maquignons font souvent de fausses pelotes ou étoiles artificielles sur cette partie :

1o. Parce que cette marque donne un air plus gai, plus brillant au cheval ;

2o. Pour bien appareiller les têtes de deux chevaux de course dont l'une a une pelote et l'autre point, ils s'y prennent de différentes façons ; la plus aisée est celle-ci :

Ils prennent une rave grosse ou petite, selon la grandeur de la marque qu'ils veulent imprimer, la font cuire sous les cendres, et, lorsqu'elle est assez cuite, ils la retirent du feu et la coupent en deux, et, la tenant avec une paire de pincettes, l'appliquent, aussi chaude qu'il est possible, sur le front du cheval, auquel ils ont préférablement arraché les poils, et ils réitèrent cette opération, s'il le faut, deux ou trois fois ; ensuite ils frottent la plaie avec la graisse de blaireau ou de taison ; ils se servent aussi quelquefois

de la pierre ponce, qu'ils passent à l'endroit où ils veulent faire venir des poils blancs ; ils frottent avec cette pierre jusqu'à ce qu'ils en aient emporté les poils et la peau : ensuite ils graissent la plaie comme ci-dessus, ou avec quelque autre onguent, et cela ne manque jamais de réussir.

Ce ne serait pas un grand mal, quand même, si sans s'en apercevoir, on achetait un cheval avec une fausse pelote ; cependant il est très-aisé de la connaître, si on y regarde bien : 1o. en ce que les poils des fausses pelotes sont toujours plus longs que ceux des pelotes naturelles ; 2o. parce que les plaies se refermant, il y reste toujours, au milieu, un petit endroit où le poil manque.

LES SALIÈRES.

Les salières creuses dénotent un cheval vieux, ou bien un cheval qui a été engendré par un vieux étalon ; mais outre cela, elles défigurent aussi un cheval. Les maquignons n'ont pas manqué de chercher un moyen pour faire disparaître ces creux. Voici comme ils s'y prennent : avec une épingle ils piquent au centre la peau de la salière, qu'ils percent de six lignes de profondeur, ensuite, appuyant les lèvres dessus, ils y soufflent de toutes leurs forces ; bientôt la peau s'élève si fort en cet endroit que son creux surpasse même de quelques lignes l'os du bassin de la salière. La chose est d'autant plus aisée à faire que le cheval n'est point du tout sensible en cet endroit, car il ne remue pas seulement quand on lui enfonce l'épingle, cela ne dure cependant que quelques jours, ensuite les creux reparaissent insensiblement ; mais c'en est bien assez pour les maquignons, qui ne s'étudient à autre chose qu'à épier les moments d'attraper leurs dupes.

Voici maintenant comment on s'aperçoit si une salière a été soufflée : en ce que l'air agit toujours où il trouve la moindre résistance, pousse davantage le cuir au centre de la salière, qui résiste moins que les bords qui tiennent à l'os du bassin, ou temporale, et cela fait qu'une salière soufflée forme toujours un convexe ou demi globe au centre, et laisse tout à l'entour, en dedans du bassin de la salière, un petit cercle creux qui décèle la ruse des maquignons.

LES YEUX.

Les maquignons n'ont ici que des tours bien grossiers à vous jouer. Comme ils ne peuvent point changer les mauvais yeux de leurs chevaux, que font-ils ? D'abord ils tâchent de vous distraire au point de vous faire oublier de les visiter ; et cela leur réussit quelquefois : ensuite ils vous placent le cheval si désavantageusement qu'il est impossible d'y rien voir. De plus, à ceux qui n'ont pas de meilleurs moyens pour connaître si les yeux d'un cheval sont bons ou non, que de passer la main devant ou de tenir une paille entre leurs dents, qu'ils approchent insensiblement de l'œil du cheval pour voir s'il remue, et juger, par ce mouvement, de l'état de sa vue, à ceux-là les maquignons, sans faire semblant de rien, au moment où ces bonnes gens approchent ou la main ou la paille des yeux du cheval, le piquent avec la pointe d'un clou qu'ils tiennent caché dans leur gant, et qu'ils appuient, comme par distraction, sur le dos du cheval, qui, se sentant piquer, donne un coup de tête qui fait croire à l'acheteur que c'est l'effet de l'objet qu'il approchait de l'œil du cheval : ayez donc soin, pour un cheval que vous voulez acheter, que le grand jour le frappe dans les yeux et l'obscurité derrière ; alors vous observez si les yeux sont bons : la prunelle qui, au grand jour, se resserre en un point assez petit, à mesure que vous tournez la tête du cheval vers l'obscurité, se dilatera jusqu'à paraître trois ou quatre fois plus grandes qu'elle n'était ; ramenant encore insensiblement la tête du cheval vers la lumière, la prunelle se resserrera de nouveau, et si ces mouvements de dilatation et de resserrement ne s'en suivent pas, c'est une marque que l'œil ne vaut rien ; et quand même il en verrait encore, il ne faut pas l'acheter, car il ne tarderait pas à perdre entièrement la vue.

L'ANGLE DE LA MACHOIRE INFÉRIEURE.

Quand l'angle formé par les deux os de la mâchoire inférieure est trop petit, il empêche le cheval d'y loger son gosier entre deux, et cela fait qu'il porte le nez au vent. Il est très-essentiel de manier cette partie du cheval pour voir s'il n'a point de glandes, car alors ce pourrait être un indice de morve, surtout si le cheval n'est plus d'un âge à jeter la gourme ; et il ne faut pas croire que, parce qu'il ne

jette pas des matières par le nez, ces glandes ne soient d'aucune conséquence ; car les maquignons encore ne sont pas embarrassés de trouver les moyens d'empêcher un cheval morveux de jeter pour quelque temps, en leur seringuant dans les naseaux des injections fortes et astringentes, tels que l'eau de chaux ou bien de vitriol, ou de l'alun dissout dans l'eau, dans le vinaigre ou de l'esprit-de-vin.

LE CHANFREIN.

Les marchands de chevaux peignant quelquefois le chanfrein d'un cheval de carosse, afin qu'il soit mieux appareillé avec un autre auquel ils l'accouplent, mais il faut être bien dupe pour s'y laisser prendre. D'autres fripons ayant volé un cheval blanc ou bai-brun, iront jusqu'à le peindre en noir jaie, afin de déguiser complètement leur larcin ; ils emploient à cet effet les acides et les caustiques les plus mordants. La fausse couleur résiste à l'eau pendant plus d'un mois. Ce trait de friponnerie a souvent lieu en Angleterre.

LES NASEAUX.

Comme les chevaux qui se mouchent bien passent pour être sains et vigoureux, les maquignons, au moment qu'ils les sortent de l'écurie pour les faire voir, leur poussent du poivre, du tabac ou du sel dans le nez, afin de les provoquer à se moucher ; ainsi, pour peu que ce mouchement soit réitéré, il faut passer un de vos doigts dans les naseaux, et vous connaîtrez s'ils y ont mis quelque chose ; surtout, si c'est du tabac, du poivre, il s'attachera à votre doigt ; et, s'ils y ont mis du sel, il en découlera quelques gouttes, comme d'une eau très-claire.

LA BOUCHE.

Pour qu'un cheval ait une bonne bouche, il faut qu'elle ne soit ni trop ni trop peu fendue. Il paraît d'abord presque impossible que les maquignons puissent parvenir à cacher en partie ces défauts aux yeux de l'acheteur ; cependant, comme ils ne restent jamais court en rien, voici comment ils s'y prennent pour cela : ordinairement, à un cheval qui a une bouche trop fendue, on donne un mors dont l'œil du banquet est fort bas, afin que la gourmette ne porte pas trop

haut ; mais les marchands de chevaux, parfois, font le contraire. ils mettent aux chevaux qui ont la bouche trop fendue un mors avec l'œil du banquet fort haut, et allongent la gourmette tant qu'ils peuvent ; cela fait croire à ceux qui ne regardent pas bien attentivement que le cheval n'a pas la bouche trop fendue, et, *vice versa*, aux chevaux qui ont la bouche trop fendue, à qui ils devraient donner des mors avec l'œil du banquet haut, ils leur en mettent qui l'ont très-bas, avec une gourmette fort courte ; ensuite ils tirent les porte-mors tant qu'ils peuvent ; cela fait paraître la bouche du cheval un peu plus fendue qu'elle l'est en effet : ainsi, si c'est un cheval fin et de grand prix que vous voulez acheter, il faut lui faire ôter la bride pour bien voir s'il a la bouche belle, c'est-à-dire ni trop ni trop peu fendue.

LA LANGUE.

Il arrive tous les jours que des gens sans attention achètent des chevaux à qui il leur manque la langue. Les maquignons, pour cacher ce défaut, se servent d'un mors auquel ils attachent, au haut de la *liberté de la langue*, un petit morceau de fer, lequel, quand on veut regarder dans la bouche, en poussant un peu les branches en haut, pique le cheval au palais, et fait qu'il s'agite et ne s'y laisse point regarder : alors ils vous disent que le cheval est difficile, mais, comme il ne faut jamais les écouter, et que se serait dépenser très-mal son argent que d'acheter un cheval sans langue, il faut lui ôter la bride pour tâcher de s'assurer de la supercherie.

LES BARRES.

Les bonnes barres sont celles qui ne sont ni trop hautes, ni trop basses, ni trop rondes, ni trop tranchantes : les barres trop rondes ou trop charnues sont très-peu sensibles au mors, et font que le cheval pèse à la main ; et si, outre cela, c'est un cheval qui ait de l'ardeur, il emportera son cavalier, qui ne pourra le retenir ; si, au contraire, elles sont trop tranchantes ou trop sensibles, le cheval n'aura aucun appui, battra continuellement à la main, et malheureusement, si celui qui le monte n'est pas un habile cavalier, et qu'il lui donne la moindre saccade, le moindre coup de bride, il le fera dangereusement cabrer.

Les marchands de chevaux font ordinairement monter un cheval qui a des barres ou trop fortes ou trop sensibles, avec un simple bridon ; ils font monter le cheval qui a des barres trop fortes avec le bridon, afin que, s'il s'emporte, d'avoir une excuse, et dire qu'il est impossible de se rendre maître d'un cheval avec un simple bridon, et celui qui les a trop sensibles, afin qu'il soit plus tranquille, qu'il ne se dresse point, et qu'il ne batte pas tant à la main ; mais quand on est un peu connaisseur, on sait distinguer les bonnes barres tout simplement et les tâtant avec le doigt.

LES DENTS.

C'est sur les dents que les maquignons exercent le plus amplement leur adresse ; ils les arrachent, ils les scient, ils les liment, et ils les contre-marquent.

Ils arrachent les dents de lait aux jeunes chevaux, afin que les autres poussent plus vite, pour faire croire le cheval plus vieux d'un an de ce qu'il est en effet.

Ils scient ou liment les longues dents des vieux chevaux, pour les faire paraître plus jeunes. Ils contre-marquent ces mêmes dents qu'ils ont raccourcies, ou bien celles de ces chevaux, qui, quoiqu'ils les aient rasées, ne les ont jamais longues ; mais, pour peu qu'on soit sur ses gardes, il est bien aisé de ne point s'y laisser tromper.

1o. On connaît aux crochets si l'on a arraché des dents à un jeune poulain ; car peu après avoir poussé les mitoyennes, les crochets d'en-bas percent, et alors le cheval a quatre ans ; ainsi, si l'on voit les mitoyennes de dessous et de dessus entièrement dehors, et que les crochets n'aient point encore poussé, il est sûr que les dents du poulain ont été arrachées ; il en est de même si les coins de dessous et de dessus ont poussé, et que les crochets ne paraissent pas encore.

2o. On connaît les dents qui ont été limées ou sciées en ce qu'en un cheval à qui on a fait cette opération, quand il a bouche fermée, les dents de devant ne joignent plus, parce que les mâchoières, que l'on ne peut ni limer ni scier, les en empêchent.

3o. On connaît les contre-marquées, en les examinant attentivement, car on ne les trouve pas aussi blanches qu'elles

devraient être, et les crochets seront arrondis et jaunes. Aux dents on connaît encore les chevaux qui tiquent sur la mangeoire, en ce qu'ils ont les dents de dessus usées et en bec de flûte.

Comme ces chevaux sont incommodes, et attendu qu'ils sont quelquefois sujets aux tranchées, et qu'ils ont encore l'incommodité de ne pouvoir manger l'avoine sans qu'il leur en tombe beaucoup de la bouche, ce qui les fait souvent dépérir, si on n'y prend garde, les maquignons, pour cacher aux yeux des acheteurs, mettent aux chevaux qui tiquent, quand ils sont à l'écurie, une longe qui prend à la muserole du licou, et s'attache au râtelier, ou à un clou qui est dans la muraille, et vous disent qu'ils font cela pour empêcher le cheval de manger sa litière; et quand ils les sortent, ils ajustent quelque chose au mors qui les tourmente, afin qu'ils ne se laissent point regarder dans la bouche.

DE L'ENCOLURE.

Une belle encolure doit être longue et relevée.

Les maquignons, pour donner de l'encolure à leurs chevaux, les assujettissent avec un petit cordon qui vient passer au coussinet du surfaix, et un garçon tient en même temps les deux longues du bridon fort courtes à la main, et soutient ainsi avec le pouce droit, qu'il appuie à l'endroit de la barbe la tête du cheval, tandis que le maître, avec un long fouet l'anime par derrière; souvent les maquignons se contentent, pour relever l'encolure des chevaux, de leur mettre un mors avec de longues branches qu'un piqueur tient ferme dans la main, en haussant la tête du cheval tant qu'il peut, tandis que son maître lui applique de bons coups de fouet aux flancs.

LES COUDES.

Il y a des chevaux à qui il croît une loupe à la pointe du coude: cela provient de ce qu'ils se couchent mal, c'est-à-dire qu'étant couchés, leur coude appuie sur le fer; on perce ces loupes avec un bouton de feu, on les coupe avec le bistouri, on les consume après les avoir ouvert avec des caustiques, et c'est ainsi que les marchands de chevaux en usent, quand ils ont quelque cheval qui a des loupes, avant

de l'exposer en vente : mais, en y touchant, on connaît d'abord si un cheval a une loupe, et si on la lui a coupée.

LES GENOUX.

Vous trouverez des chevaux auxquels il manque du poil sur la pointe du genou ; il ne faut point les acheter, quoi que puisse vous dire le maquignon, car vous n'achèteriez qu'une rosse. Aux chevaux noirs il faut y regarder plus attentivement qu'aux autres, parce qu'il est si facile de les noircir qu'il n'y paraîtra rien.

LE CANON DE LA JAMBE.

Les jambes, en général, sont sujettes à une infinité de maux ; dans les plis du genou viennent les malandres ; au long du canon il se forme des suros, des fusées et des osselets ; derrière, le long du tendon, viennent les crevasses et les queues de rat à côté des boulets, entre le tendon et l'os du canon, viennent les mollettes. Tout cela se voit en y regardant seulement avec un peu d'attention ; mais à quoi il faut la plus grande garde, c'est aux jambes roides, car les maquignons ne manqueront pas, avant de vous présenter ces chevaux, de les faire trotter quelque temps pour les chauffer et les dégourdir ; si vous vous doutez de cela, faites entrer le cheval un peu avant dans l'eau ; en sortant arrêtez-le un moment, et vous verrez bientôt qu'il ne pourra plus remuer ses jambes.

Ils ont encore l'art de resserrer les mollets, quand elles ne sont pas bien invétérées, et se servent pour cela de l'esprit-de-vin avec du sel : en les frottant bien, elles disparaissent pour quelque temps ; mais, si l'on fatigue tant soit peu le cheval, elles disparaissent tout de suite.

LES BOULETS.

Les boulets doivent être menus ; c'est dans cet endroit que le cheval se coupe, lorsqu'il marche mal, qu'il est faible, mal bâti ou panard.

C'est un grand défaut à un cheval que de se couper ; car il serait bientôt estropié et de nulle ressource.

Les maquignons ont grand soin, quand ils ont la moindre route à faire, de bien envelopper les boulets des chevaux

qui se coupent, pour qu'ils ne s'emportent point les poils, afin que ceux qui doivent les acheter ne s'aperçoivent pas de ce défaut. Mais les chevaux qui se coupent fort, quoiqu'on les garantisse de s'emporter les poils, ne laissent pas que d'avoir souvent les boulets douloureux, après une longue route, qu'ils auront faites, et on s'en aperçoit en les serrant avec les deux doigts de la main ; ainsi, quand vous verrez un cheval qui marche serré ou qui se coupe, quoiqu'il n'ait point de poils emportés, défiez-vous-en.

LES FANONS.

Les chevaux qui ont les fanons longs et touffus, n'ont été engendrés que par de mauvais étalons.

Aussi les marchands de chevaux ne manquent-ils jamais d'arracher avec des pincettes les poils aux jambes des chevaux, pour les faire passer pour plus fins qu'ils ne sont.

LE SABOT.

Cette partie du cheval est sujette aux seimes, qui changent de nom suivant leur situation. Les maquignons, surtout en Angleterre, se servent, pour boucher les fentes des seimes, d'un mastic qui s'adapte si bien à la corne du cheval qu'il est presque impossible de s'en apercevoir, si l'on y regarde attentivement ; l'eau n'y fait rien, et la pointe du couteau y entre difficilement.

LA SOLE.

Il se trouve quelquefois des chevaux à qui il vient des poireaux ou fies sous les soles ; les maquignons les cachent autant qu'ils peuvent sous un fer bien couvert.

LE DOS.

Comment c'est l'endroit où l'on place la selle, souvent les maquignons s'en servent pour couvrir un dos blessé ; ainsi, s'il en a une, il faut la lui faire ôter.

LES REINS.

Quelquefois on passe le feu sur cette partie qui aura souffert quelque petit effort ; alors, quoique le cheval soit bien remis, cela ne laisse cependant pas que d'en diminuer

le prix. Les maquignons, pour obvier à ce petit inconvénient, tâchent de cacher sous une couverture, ou bien avec les basques de la veste du piqueur qui le monte, cette marque de feu aux yeux de l'acheteur ; mais ce n'est que les dupes qui s'y laissent prendre, et qui achètent des chevaux sans examiner bien toutes les parties.

LES FLANCS.

Les maquignons, pour donner de beaux flancs à leurs chevaux, ont coutume de leur faire manger de l'avoine avec du sel avant de les faire boire, ensuite ils leur donnent encore du son après avoir bu : cela fait que les flancs s'emplissent et paraissent plus courts.

LA QUEUE.

Les maquignons, pour faire paraître une belle queue à leurs chevaux, en frottent les crins avec de l'huile d'olive ; cela leur donne du luisant et les séparent bien les uns d'avec les autres ; et, pour la leur faire porter, ils leur mettent du poivre dans l'anus.

LES BOURSES ET LE FOURREAU.

Les bourses sont cette peau qui enveloppe les testicules du cheval, et le fourreau, celui qui couvre son membre.

Il faut examiner attentivement l'un et l'autre, parce que souvent on y trouve de fistules, surtout aux chevaux entiers que l'on n'envoie pas quelquefois à l'éau.

Les maquignons, avec une teinture astringente, arrêtent et cachent ces fistules, si bien qu'il n'y paraît rien, surtout si le cheval est d'un poil obscur.

LES JARRETS.

Il faut qu'ils soient larges et bien évidés. Les jarrets gras et pleins sont sujets aux soulardres, aux vessigons, aux varices, aux capelets, aux jardons, aux courbes et aux éparvins.

A la vérité, toutes ces tumeurs ne font pas toujours boiter le cheval : les plus dangereuses sont les deux dernières, et il est essentiel de les connaître.

Mais un cheval qui a un éparvin qui le fait boiter, souvent après lui avoir échauffé le jarret, ne ressent plus aucune douleur et ne boite plus ; comme les maquignons n'ignorent pas cela, ils ne négligent pas de faire trotter un cheval qui a un éparvin, avant de vous le présenter ; ainsi tenez-vous sur vos gardes, soit en bien examinant le jarret, soit en pansant le cheval dans l'eau, ou en lui laissant refroidir la jambe.

CHAPITRE III.

MALADIE DU CHEVAL.—TRAITEMENTS.

Les chevaux sont exposés à un grand nombre de maladies, et il arrive trop souvent que l'ignorance des gens appelés pour les guérir augmente le mal au lieu de le détruire. Les anciens livres publiés sur cette matière sont pleins de recettes toutes plus ridicules ou plus dangereuses les unes que les autres. Afin que l'on ne puisse faire à notre ouvrage un reproche de ce genre, nous avons eu soin de ne puiser qu'aux meilleures sources, et nous n'avons admis que les pratiques usitées par les artistes vétérinaires les plus distingués.

La maladie du cheval est dangereuse dans un ou plusieurs des cas suivants :

1o. Il se tient faiblement sur ses jambes, hésite à se coucher, tombe comme une masse, et se relève de temps en temps. 2o. La mousse sort de la bouche et des narines. 3o. L'œil est tourné de façon que l'on voit beaucoup de blancs. 4o. L'urine s'écoule goutte à goutte, sans que le cheval se présente pour uriner. 5o. Le cheval jette par le nez une matière sanguinolante, et quelquefois brune comme une es-pèce de pus. 6o. Un dévoiement, qui ne fait rendre que des matières glaireuses et sanguinolentes. 7o. Le cheval se lève et se relève en regardant ses reins. 8o. Il regarde fixément son flanc et sa poitrine, et a une grande difficulté pour respirer.

Les maladies incurables sont :

1o. La pierre dans les reins : le cheval regarde son dos, plie les reins par la douleur qu'il y ressent, se couche et se lève chaque instant, et pisse peu à la fois.—2o. Hydropisie

de poitrine : le cheval se couche et se lève à chaque instant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et a une grande difficulté de respirer.—3o. Hydropisie de ventre postérieur : les côtes sont en mouvement, comme si le cheval était poussif ; le cheval a de la peine à respirer, parce que les eaux contenues dans la cavité du ventre font remonter le diaphragme, diminue la capacité de la poitrine, et gêne les poumons ; le ventre est gonflé et tendu ; le cheval ne sait de quel côté se tenir couché.—4o. Hernie, ou étranglement des boyaux dans les bourses : le cheval se tourmente, se tient sur le dos étant couché ; on sent un relâchement dans les bourses, en y portant la main.—5o. Bézoard dans les intestins : le cheval se tourne par intervalles, et regarde son ventre de temps en temps.—6o. Estomac crevé : le cheval allonge le gosier, et jette par le nez des aliments.—7o. Diaphragme crevé : le ventre et la poitrine montent et se lèvent en même temps, de façon que l'on croirait que ces deux cavités n'en font qu'une.—8o. Mauvaise haleine.—9o. Bouche mousseuse : il y a de grands battements de flancs, les yeux sont pour l'ordinaire hagards.—10o. Pulmonie invétérée : le cheval jette par le nez une matière sanguinolente, quelquefois rousse et fluide.—11o. Mâchoire inférieure resserrée, de manière qu'on ne peut l'ouvrir.

Il y a des remèdes généraux qui conviennent ordinairement dans toutes les maladies curables. Nous allons les indiquer ici, pour n'être pas obligé de les répéter à chaque article.

Retrancher le foin et la paille, mettre le cheval à l'eau blanche, c'est-à-dire à l'eau tiède où l'on a fait bouillir du son, saignez et donnez des lavements adoucissants, des breuvages faits avec des plantes émolientes telles que la mauve, la guimauve, la pariétaire, la mercuriale, la blanche ursine, l'aigremoine, la laitue, etc. ; tenir chaudement et bien couvert.

MALADIES INFLAMMATOIRES.

Ce sont les plus ordinaires, et aussi les plus connues. L'inflammation est un engorgement des vaisseaux sanguins, avec douleur, chaleur, tension, et quelquefois fièvre.

L'amas du sang dans les vaisseaux sanguins demande qu'on en diminue la quantité par des saignées et la diète.

1o. La raréfaction demande qu'on apaise la chaleur et le mouvement du sang par les tempérants et les rafraîchissants.

2o. La tension des parties demande qu'on la diminue par les relâchements.

3o. L'arrêt du sang demande qu'on rétablisse la circulation par des discutifs et des atténuants. Il faut donc d'abord saigner et réitérer les saignées, suivant la violence du mal et la force du cheval. Les saignées sont inutiles dans les commencements : elles le sont peu dans l'état, et suivant nuisibles dans le déclin de la maladie, parce que la tension que les fibres ont soufferte et les saignées précédentes leur ont fait perdre leur ressort.

4o. Il faut mettre le cheval à la diète blanche, ne lui donner presque point de foin, le tenir au son et à l'eau blanche, lui faire avaler les décoctions faites avec des plantes adoucissantes, relâchantes et rafraîchissantes, comme les racines de mauve, guimauve, chicorée sauvage, les feuilles de bouillon blanc, de blanc-ursine, de pariétaire, de laitue, de mercuriale, d'oseille, etc.

Il ne faut pas oublier les lavements faits avec les mêmes herbes, qui, en nettoyant les gros boyaux, font un bain intérieur, et servent admirablement à diminuer l'inflammation.

Sur le déclin, on peut donner l'infusion des fleurs de melilot, de camomilles et de sureau, qui sont adoucissantes et un peu résolutives en même temps.

Si l'inflammation attaque les parties externes, il faut s'appliquer d'abord à détendre et à relâcher la partie enflammée, afin de rendre la souplesse aux vaisseaux, et de favoriser par là la résolution. Pour cela, il faut fomentier la partie avec des décoctions émolientes et relâchantes dont nous venons de parler, ou bien y appliquer les cataplasmes avec le lait et la mie de pain, et les changer souvent, parce que la chaleur de leur partie enflammée dessèche l'emplâtre et fait aigrir le lait, qui perd alors sa vertu adoucissante et devient irritant.

Il faut toujours éviter les emplâtres avec les huiles et les graisses, parce qu'ils bouchent les pores de la peau, arrêtent

la transpiration, augmentent la chaleur, favorisent la suppuration et s'opposent à la résolution.

Lorsque la résolution commence à se faire, ce qu'on connaît par la diminution des accidents, il faut la favoriser par quelques légers résolutifs, comme l'emplâtre des quatre farines résolutives, bouillies dans du vin, ou avec la pulpe de racine de guimauve, arrosée d'un peu d'eau vulnéraire ; on fomenté la partie avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou avec de l'eau-de-vie et le savon.

Si, malgré tous ces remèdes, les accidents subsistent, et qu'on ne puisse pas procurer la résolution, il faut provoquer la suppuration, si l'inflammation est externe, par les emplâtres, les onguents, et les remèdes convenables.

Si l'inflammation se termine par gangrène ou par obstructions, il faudra employer le traitement dont nous parlerons lorsque nous traiterons des maladies externes.

FIÈVRE.

La fièvre consiste dans la fréquence des contractions du cœur et dans le dérangement des fonctions.

En général, la fièvre demande la diète, parce que la fièvre affaiblit l'estomac, altère les sucs digestifs, et affaiblit les forces digestives.

Il faut 1o. tenir le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin, la paille et l'avoine, lui faire boire l'eau de son, et l'inviter, par une bonne litière, à se coucher.

2o. Il faut diminuer la quantité du sang, détendre et désemplir les vaisseaux par des saignées.

3o. Modérer la chaleur et le mouvement du sang par des rafraîchissants et des adoucissants ; pour cet effet, on donne des décoctions faites avec les feuilles de mauve, guimauve, chicorée sauvage, laitue, pariétaire, graine de lin, etc.

4o. Tenir les gros boyaux nets, les humecter, les rafraîchir par des lavements émollients, mais il faut surtout s'occuper de la maladie qui est la cause de la fièvre.

DU VERTIGO.

C'est une maladie dans laquelle le cheval est comme étourdi, porte la tête de côté en avant, il la tient quelquefois dans l'auge, et l'appuie contre la muraille, de manière

qu'il semble faire effort pour aller en avant ; il a les yeux étincelants ; il est chancelant de tous ses membres, se laisse tomber comme une masse, tourne les yeux de tous côtés, ne boit ni ne mange. Il y a lieu de croire qu'il a la vue double, puisqu'il se donne la tête de côté et d'autre, et toujours ne danger de se la casser.

Il faut faire d'abord les remèdes généraux : mettre le cheval à la boisson blanche, lui retrancher tout aliment solide, et l'attacher de façon qu'il ne puisse pas se blesser en tête.

Ensuite il faut tâcher de remédier à l'engorgement du cerveau, qui est la cause de la maladie, d'abord par les saignées qui doivent être promptes et copieuses, et faites surtout à l'arrière-main, c'est-à-dire au plat de la cuisse, ou à la queue, pour déterminer le sang à se porter vers les parties de derrière, et dégager ainsi la tête.

On peut envelopper la tête de linges imbibés de décoctions émollientes. Il faut faire avaler abondamment de la décoction des plantes rafraîchissantes, pour délayer et détremper le sang, le rendre plus propre à circuler dans les vaisseaux, et en même temps pour diminuer la raréfaction du sang, si elle est la cause de la maladie. Pour cet effet, on fait bouillir légèrement la racine de nénuphar, les feuilles d'endives, de pourpier, de laitue, de chicorée sauvage, de bourrache, de buglose, de bouillon blanc, de pariétaire, de mercuriale, de mauve, etc. On met cette décoction avec un peu de son ou un peu de farine d'orge pour engager le cheval à boire, ou bien on la lui fait avaler.

Il faut donner par jour un ou deux lavements faits avec la même décoction : on peut les rendre purgatifs en y faisant dissoudre quatre onces de moëlle de casse, afin de tenir le ventre libre, et d'évacuer les matières des gros boyaux, qui compriment les vaisseaux sanguins, obligent le sang à se porter en plus grande quantité vers le cerveau, et contribuent à l'engorgement.

Il est bon de faire deux setons au cou, afin de détourner une partie de l'humeur qui cause la maladie. Pour faire ces setons, on passe un ruban de fil dans une grande aiguille plate et tranchante par l'autre extrémité ; on soulève la peau de peur de piquer les parties qui sont dessous, ce

qui causerait une inflammation. On fait passer l'aiguille entre la peau et le tissu cellulaire, observant de ne pas blesser les membranes ou les muscles qui sont dessous ; ensuite on fait une contre-ouverture, on tire un peu chaque jour le ruban, afin de le changer de place, et on a le soin de le graisser avec un peu de basilicon. On le laisse jusqu'à la fin de la maladie ; lorsqu'on le retire, on ne fait que baigner l'ouverture avec un peu de vin mêlé avec de l'eau tiède.

MAL DE CERF.

On donne ce nom à une maladie dans laquelle le cheval est raide de tous ou d'une partie de ses membres, comme le cerf lorsqu'il tombe raide de lassitude ou de fatigue, après avoir été vivement poursuivi à la chasse.

Il faut d'abord mettre le cheval à une diète exacte, et recourir aux remèdes généraux, ensuite venir à la saignée qui doit être répétée suivant le besoin.

Il faut faire à peu près les mêmes remèdes que dans le vertigo ; mais comme l'engorgement du cerveau est plus considérable que dans le vertigo, il faut plus insister sur les saignées.

Il faut faire avaler abondamment de la décoction délayante, humectante et rafraîchissante dont j'ai parlé dans la curation du vertigo, afin de détremper le sang, et de lui rendre la fluidité nécessaire pour le faire circuler librement dans les vaisseaux du cerveau, et pour apaiser en même temps la raréfaction du sang, si elle est la cause de l'engorgement. Les lavements émollients sont très utiles : ils apaisent l'ardeur et le mouvement du sang, et diminuent la tension des fibres.

Après avoir fait précéder ces remèdes, il faut faire quelques setons pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui se porte à la tête.

Lorsque le cheval est en voie de guérison, il serait bon de donner un purgatif, pour nettoyer les premières voies qui sont toujours chargées, dans ces maladies, d'un mauvais levain qui passe dans le sang, et entretient la maladie ; comme les chevaux sont difficiles à purger, qu'on ne peut guère connaître la dose juste de ce purgatif, je ne suis guère partisan des purgatifs, et je ne suis guère plus ar-

dent à les conseiller : ils sont cependant indiqués dans ces maladies.

On peut donner en toute sûreté quelques lavements purgatifs faits avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on ajoutera quatre onces de pulpes de casse, avec trois grains de tartre stibié, afin de nettoyer les gros boyaux qui sont paresseux, et qui contiennent des matières pourries et fermentées qui favorisent la maladie.

MAL DE FEU OU MAL D'ESPAGNE.

On appelle ainsi une maladie dans laquelle le cheval a la tête basse, est toujours triste, ne se couche que rarement, et s'éloigne toujours de la mangeoire, avec une fièvre considérable, qu'on reconnaît par le battement fréquent et la palpitation du cœur, qu'on sent en portant la main sur la poitrine, du côté de l'épaule ; on sent même quelquefois battre l'artère forte, en portant la main sur les reins. On donne presque toujours le nom de mal de feu à la fièvre.

L'engorgement des vaisseaux du cerveau demande qu'on le diminue par des saignées, les breuvages rafraîchissants, les lavements émollients ; mais il faut surtout s'attacher à guérir les maladies dont le mal de feu n'est qu'un symptôme ; ainsi, s'il y a fièvre, pleurésie, etc., il faut s'appliquer à guérir la fièvre et la pleurésie.

Il y a probablement plusieurs autres maladies dont la tête du cheval peut être attaquée ; je n'en parle pas, parce qu'elles sont peu connues.

GOURME.

C'est l'écoulement d'une humeur qui se fait ordinairement par le nez dans les jeunes chevaux. Elle est à ces animaux ce que la petite-vérole est aux hommes. On distingue la gourme bénigne, la gourme maligne, et la fausse gourme. Lorsque la gourme est bénigne, elle est salutaire et sans danger.

Dès qu'on s'aperçoit que la ganache est pleine, ce qu'on appelle ganache chargée, il faut mettre le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin et l'avoine, ensuite le but qu'on doit se proposer, c'est de favoriser l'écoulement de l'humeur de la gourme. Pour cela, il faut d'abord soigner

une ou deux fois, pour prévenir les accidents de l'inflammation ; il faut tenir le cheval chaudement, le couvrir, envelopper la ganache avec une peau d'agneau, et la fomentier avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, guinauve, blanc-ursine, bouillon blanc, pariétaire ou graine de lin, etc.

Il faut faire bouillir du son ou de l'orge dans de l'eau, et lui en faire respirer la vapeur, en le mettant dans un sac qu'on attache à la tête.

On peut appliquer sous la ganache un cataplasme émollient. Ces remèdes détendent et relâchent les vaisseaux des glandes, favorisent parfaitement l'écoulement de l'humeur qui engorge les glandes, et diminuent l'inflammation.

Si l'engorgement subsiste, qu'il s'y forme au milieu de la grosseur une pelote dure et que la douleur soit vive, ce qu'on connaît par les mouvements que le cheval fait quand on le touche, c'est une preuve que la suppuration se fait, il faut la favoriser en frottant la tumeur avec quelques suppuratifs, comme le basilicon ou avec quelque graisse ou du beurre.

Lorsque la matière est devenue en suppuration, ce qu'on reconnaît lorsqu'en appuyant le doigt sur la grosseur, le pus fait une espèce de fluctuation, ou lorsqu'on sent une petite pointe blanchâtre saillante, il faut ouvrir l'abcès, et ne pas toujours attendre qu'il perce lui-même : parce que le pus enfermé entretient l'engorgement et l'inflammation des parties voisines, et fait souvent du ravage. Il faut toujours l'ouvrir dans l'endroit où l'abcès fait une pointe, et dans la partie la plus décisive, afin de donner issue à la matière.

Il faut presser un peu les bords de la plaie pour exprimer le pus qui est enfermé ; mettre pour premier appareil des éponges sèches, sans les tamponner. Le lendemain on y introduit deux ou trois plumaceaux chargés de digestifs faits avec la térébenthine et le jaune d'œuf. Il faut entretenir l'ouverture de la plaie jusqu'à ce que la matière en soit entièrement écoulée, ensuite la faire cicatriser en la baignant avec du vin tiède, et y appliquant des étoupes sèches. De cette manière, on parvient facilement à la guérison parfaite de la gourme bénigne, et on délivre le cheval d'un

germe nuisible à sa santé, lorsqu'il ne sort pas entièrement de son corps.

Mais si on néglige de remédier à l'inflammation par ces remèdes, ou si, malgré ces remèdes, l'inflammation augmente et gagne l'arrière bouche et le larynx, les accidents augmentent, les muscles de l'épiglotte et de la glotte s'enflamment, font resserrer l'entrée de l'air ; de là difficulté de respirer, et quelquefois la suffocation. Quelquefois l'inflammation gagne la trachée artère, les bronches, et même la substance du poulmon : c'est ce qu'on appelle *gourme maligne*.

Comme il y a inflammation dans la gourme maligne, on sent bien qu'il faut mettre en usage tous les remèdes de l'inflammation dont je viens de parler dans la curation de la gourme bénigne ; mais comme l'inflammation est plus considérable, et qu'elle attaque des parties essentielles à la vie, il faut employer ces remèdes le plus promptement et avec plus d'attention ; il faut saigner tout de suite, réitérer la saignée suivant le besoin : il n'y a point de remède plus efficace pour résoudre ou diminuer l'inflammation. Faites des fomentations émollientes sous le cou et la ganache, faites respirer au cheval, pendant longtemps, la vapeur des décoctions des plantes mucilagineuses et adoucissantes ; enveloppez le gosier avec le cataplasme de lait et de mie de pain, un jaune d'œuf et un peu de safran ; faites boire tiède, retranchez tout aliment solide, donnez des lavements émollients ; enfin employez tout ce qui peut défendre, relâcher et diminuer l'inflammation.

Lorsque le dépôt a percé, et que le pus s'écoule par le nez, il faut faire dans le nez des injections détersives, pour empêcher que les particules aères du pus ne s'attachent à la membrane pituitaire, ne la corrodent, n'y forment des ulcères et ne produisent la morve.

Pour cela, il faut avoir une seringue d'une grandeur médiocre, dont la canule soit de bois, arrondie par le bout, la placer le long de la cloison du nez, et boucher l'autre narine de peur que l'injection ne revienne ; de cette façon, l'injection est obligée de se porter sur le voile palatin ; elle lave et déterge les parties sur lesquelles le pus passe.

Cette injection se fait avec de la décoction d'orge, de feuilles d'aigremoine, où l'on ajoute un peu de miel.

Mais si l'écoulement de la gourme n'est pas assez abondant pour chasser hors du corps tout le virus de la gourme, ce virus fomentera dans le sang, viciera les humeurs qu'il contient, et formera un dépôt sur quelques parties, comme sur des glandes parotides, sur le poulmon, ou sur quelque autre viscère, c'est ce qu'on appelle fausse gourme.

Si ce dépôt, formé par un reste de virus de la gourme, n'attaque que des parties externes, il faut le traiter comme un abcès simple ; s'il attaque quelque viscère, il faut mettre en usage les remèdes généraux, et abandonner le reste à la nature.

MORFONDURE.

C'est un écoulement de mucosité qui se fait par le nez, comme la gourme.

Il faut saigner un cheval, le mettre à l'eau blanche, le tenir chaudement, lui donner du son détrempé dans une grande quantité d'eau, lui en faire respirer la vapeur, afin de détacher les matières, et de diminuer l'engorgement des glandes.

Si le cheval jette depuis quinze jours, s'il est glandé, et surtout s'il n'est glandé que d'un côté, il y a tout lieu de croire que c'est la morve. Il faut faire pour lors des objections pour le nez, premièrement adoucissantes, avec les feuilles de mauve, guimauve, pariétaire, mercuriale, etc. : ensuite les rendre détersives avec l'orge, les feuilles d'aigremoine et le miel, continuant toujours de faire respirer au cheval la vapeur de l'eau du son, des herbes qui auront servi à la décoction adoucissante : on les mettra pour cela dans un sac, qu'on attachera à la tête du cheval.

MORVE.

C'est un écoulement de mucosité par le nez, avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

La morve, proprement dite, se guérit assez souvent dans les commencements, lorsqu'on emploie les remèdes convenables.

La cause de la morve commençante étant l'inflammation des glandes et de la membrane pituitaire, il faut mettre en,

usage les remèdes de l'inflammation. Ainsi, dès qu'on trouve que le cheval est glandé, il faut le saigner, et répéter la saignée selon le besoin : c'est le remède le plus efficace.

Il faut ensuite tâcher de détendre et de relâcher les vaisseaux, afin de lui rendre la souplesse nécessaire pour la circulation. Pour cet effet, il faut faire des injections dans le nez avec la décoction des plantes adoucissantes et relâchantes de mauve, guimauve, bouillon blanc, blanc-ursine, pariétaire, mercuriale, de fleurs de mélilot, de camomilles et de sureau.

Il faut faire respirer la vapeur de cette décoction, et surtout la vapeur de l'eau tiède, où l'on aura fait bouillir du son, ou de la farine de seigle ou d'orge : pour cela, on attache à la tête du cheval un sac où l'on met le son tiède. Il est bon de donner quelques lavements rafraîchissants, pour tempérer le mouvement du sang, et l'empêcher de se porter avec trop d'impétuosité à la membrane pituitaire.

Il faut retrancher le foin au cheval, et ne lui faire manger que du son chaud, mis dans un sac de la manière que je viens de dire : la vapeur qui s'en exhale adoucit, relâche et diminue admirablement l'inflammation.

Dans la morve confirmée, l'indication que l'on a est de déterger les ulcères, de fondre les calosités, de faire suppurer ces ulcères, afin de les conduire ensuite à cicatrice.

La première indication demande les détersifs, afin de nettoyer les ulcères, de faire venir les bonnes chairs, et de procurer la cicatrice. Pour cela, on injecte par le nez une décoction faite avec les feuilles d'aristoloche, de gentiane, de centaurée.

Lorsque l'écoulement change de couleur et devient blanc, épais et d'une louable consistance, il faut injecter de l'eau d'orge, dans laquelle on fait dissoudre un peu de miel rosat.

Enfin, pour dessécher, il faut injecter l'eau seconde de chaud, afin de finir la guérison ; mais, comme cette injection a de la peine à pénétrer dans tous les sinus, en la poussant par le nez, on a imaginé un moyen de les porter sur toutes les parties, c'est le trépan : c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La seconde indication est de fondre les callosités des ulcères. Cette indication demanderait les caustiques : les injections fortes et corrosives rempliraient cette intention,

si on pouvait les faire sur les parties malades seulement ; mais comme elles arrosent les parties saines, de même que les parties malades, elles traitent les parties qui ne sont pas ulcérées, et augmente le mal ; de là l'impossibilité de guérir la morve par les caustiques. Les fumigations sont un très-bon remède ; j'en ai vu de bons effets.

Dans la morve invétérée, où les ulcères sont en grand nombre, profonds et sanieux, où les vaisseaux sont rongés, les os cariés, et la membrane pituitaire épaisse, je ne crois pas qu'il y ait de remède.

TOUX.

C'est un mouvement de la poitrine, exercé par la nature pour chasser l'air, ce qui gêne la respiration.

La toux, venant de la tension des fibres ou de leur irritation, demande des relâchants et des adoucissants : les relâchants sont la saignée et les boissons copieuses ; les adoucissants sont les décoctions de mauve, guimauve et bouillon blanc ; on peut donner à manger au cheval des feuilles de bouillon blanc.

Les farineux sont de bons remèdes pour la toux simple, tels que l'eau blanche, l'eau de son, où l'on aurait délayé un peu de farine d'orge ou de seigle ; mais comme souvent la toux n'est qu'un symptôme d'une autre maladie, il faut plutôt s'attacher à guérir la maladie que la toux, en ôtant la cause de la toux, elle cessera bientôt.

PLEURÉSIE.

C'est une inflammation de la plèvre, avec fièvre, difficulté de respirer, et souvent toux.

Souvent l'inflammation de la plèvre gagne la substance du poulmon, et c'est alors la pleurésie composée de la péricapnemonie.

La pleurésie, étant une maladie inflammatoire qui attaque toujours les parties essentielles à la vie, est toujours dangereuse.

La simple est moins dangereuse que la composée.

La pleurésie se termine comme les maladies inflammatoires, par résolution, par suppuration et par gangrène.

La résolution est la voie la plus salutaire.

La suppuration est fâcheuse et souvent incurable.

La gangrène est mortelle.

La pleurésie étant une maladie inflammatoire, il faut mettre en usage les remèdes de l'inflammation. Comme c'est une maladie dangereuse, il faut les faire promptement et avec beaucoup d'attention.

Comme la résolution est la voie la plus salutaire, et que c'est le seul moyen de guérir d'une manière complète, il ne faut rien oublier pour la procurer.

Pour parvenir, il faut saigner promptement le cheval, répéter la saignée de trois en trois, ou de quatre en quatre heures suivant le besoin, la violence de la maladie et les forces du cheval. On peut saigner jusqu'à six fois dans deux jours.

Remarquez que deux saignés au commencement font plus d'effet que six dans l'état de la maladie ; les saignées sont tout au moins inutiles après le sixième jour.

Il faut faire avaler copieusement de l'eau blanche, ou la décoction des plantes rafraîchissantes, ou de graine de lin ; on peut aussi lui faire avaler une livre de miel délayé dans l'eau de son, ou bien on met le miel sur la langue avec la spatule, pour le faire avaler.

Il faut donner cinq ou six lavements émollients par jour.

Après le quatrième ou le cinquième jour, si la fièvre, la douleur et la difficulté de respirer diminuent, c'est-à-dire si la résolution commence à se faire, il sera bon de la favoriser par quelque léger cordial, comme l'eau de son, dans laquelle on aura fait bouillir légèrement un peu de canelle, ou deux poignées de baies de genièvre concassées : ces remèdes raniment un peu les forces, rétablissent la circulation, et favorisent admirablement la résolution.

Lorsque les accidents subsistent encore le septième et le huitième jour, c'est une preuve que la résolution ne se fait pas. Le pleurésie se termine alors pour l'ordinaire par suppuration, c'est-à-dire qu'il se forme un abcès, qui se rompt ensuite et tombe dans les bronches ; et le pus sort, par le moyen de l'air et de la toux, par la trachée-artère ; c'est ce qui constitue la pulmonie à la suite de la pleurésie, dont je parlerai ci-après.

COURBATURE.

C'est à peu près la même maladie que la pleurésie ; c'est une inflammation du poumon, qui provient d'une fatigue outrée ou d'un travail forcé. La curation est la même.

PULMONIE.

C'est une ulcération du poumon avec écoulement de pus par le nez.

On ne doit tenter la guérison que de celle qui vient à la suite de la pleurésie ou de la courbature.

1o. Il faut, dans ce cas, favoriser l'expectoration ou l'injection du pus par la décoction des feuilles d'hysope, de lierre terrestre, ou de marrubu blanc ; on fait infuser une poignée de ces feuilles dans deux pintes d'eau qu'on fait avaler au cheval, le matin, une fois par jour.

2o. Il faut en même temps corriger l'âcreté du pus par les boissons adoucissantes dont j'ai parlé si souvent.

3o. Enfin déterger l'ulcère, le dessécher en même temps par de légers détersifs, dessicatifs et astringents, tels que le baume de copahu, qu'on fait avaler une fois par jour, à la dose de trente gouttes pendant dix ou douze jours, ou bien de trente grains de baume de soufre térébenthiné dans un peu de décoction détersive. De cette façon, on réussit à guérir radicalement la pulmonie qui succède à la pleurésie ou à la courbature.

Pour celle qui vient de tubercules suppurés, de fausse gourme ou de farcin, elle est incurable.

POUSSE.

C'est une difficulté de respirer, sans fièvre, ce qui ressemble assez à l'asthme de l'homme, c'est un mal très-difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. On peut cependant l'adoucir par le régime, en retranchant le foin du cheval, et en lui faisant faire un exercice modéré. Lorsque le cheval râle ou siffle, parce qu'il est gêné et rêné trop court, il faut le mettre à son aise.

DES TRANCHÉES EN GÉNÉRAL.

On donne ordinairement le nom de tranchées à des maladies qui ne méritent pas ce nom, telles que la rupture de

l'estomac, la suppression et la rétention d'urine, l'hydropisie de poitrine et du bas ventre. Ces maladies ne sont pas des tranchées, elles demandent (du moins quelques-unes) un traitement bien différent.

Les tranchées sont une maladie inflammatoire des intestins. Les causes, en général, des tranchées, sont en grand nombre : 1o. la boisson d'eau froide, vive ou crue, après le chaud ; 2o. l'indigestion ; 3o. les crudités des premières voies ; 4o. les aliments, ou plutôt le séjour des excréments dans les boyaux ; 5o. les vents contenus dans les intestins ; 6o. les vers contenus dans l'estomac ou dans les intestins ; 7o. le bézoard arrêté dans les intestins. Toutes ces causes produisent l'inflammation des intestins, les unes en faisant crispier et resserrer les extrémités capillaires des vaisseaux qui vont se distribuer aux intestins ; les autres, en comprimant les vaisseaux des intestins ; les autres enfin, en irritant les fibres nerveuses des intestins. L'inflammation engage les vaisseaux, distend les fibres nerveuses, produit la douleur : de là les tranchées.

Il faut 1o. retrancher tout aliment solide, le foin, l'avoine et la paille ; 2o. mettre en usage les remèdes de l'inflammation, saigner suivant la violence du mal et les forces du cheval, donner plusieurs lavements rafraîchissants et émollients, faits avec la décoction du son, ou de plantes émollientes, ou de farine d'orge, ou avec l'huile d'olive récente, ou le beurre frais ; faire boire tiède l'eau blanche, ou la décoction des plantes émollientes, ou graine de lin.

Dans la *tranchée d'eau froide*, il faut couvrir le cheval, le tenir bien chaudement ; si la douleur continue au bout d'une demi-heure, il faut le saigner et lui donner des lavements.

Dans la *tranchée d'indigestion*, il faut bien se garder de saigner, parce qu'on diminuerait les forces digestives, et on exposerait le cheval à périr de suffocation ; il faut lui donner un peu de thériaque délayé dans un demi-setier de vin, ou lui faire avaler cinq ou six pintes d'eau tiède dans l'espace de deux heures ; on lui donne plusieurs lavements simples, ou légèrement purgatifs, en y faisant dissoudre quatre onces de pulpe de casse.

Dans les *tranchées venteuses*, on prend un oignon, on le hache bien menu avec un morceau de savon gros comme un œuf, on y mêle deux pincées de poivre, on l'introduit avec la main dans l'anus, le plus avant qu'il est possible, on fait promener le cheval tout de suite, quelque temps après, on lui donne un lavement composé avec une once de savon noir dissout dans de l'eau. Si les *tranchées* ne s'appaisent pas, il est à propos de saigner. On peut se servir de carminatifs propres à chasser les vents, comme de la semence d'anis, de cumin, la racine d'angélique, d'impératoire, etc.

Dans les *tranchées de vers*, tous les amers sont bons ; ainsi on peut donner la décoction de gentiane, petite centauree, d'absinthe et de fougère. Je donne ordinairement trois onces de suie de cheminée, dans un demi setier de lait : ce remède me réussit fort bien.

Les *tranchées de bésard*, espèce de boule plâtreuse qui se forme dans les intestins, sont incurables.

Dans les *tranchées rouges*, qui ne sont autre chose que l'inflammation de l'estomac et des intestins, dont il a été parlé, avec la seule différence que cette inflammation est considérable, il faut faire tous ses efforts pour remédier promptement à l'inflammation ; pour cela il faut mettre en usage les relâchants, les émollients et les anodins.

On saigne le cheval, et on répète la saignée suivant le besoin, pourvu qu'on soit sûr que la digestion est faite ; on fait avaler des breuvages faits avec la décoction des plantes émollientes, dont j'ai parlé à l'article de l'inflammation, la décoction de graine de lin, etc., ou bien on fait avaler une livre d'huile d'olive, pour adoucir et lubrifier le passage des matières, et favoriser leur sortie. Il ne faut pas pas omettre les lavements ; ils diminuent admirablement l'inflammation, tant en relâchant et en rafraîchissant qu'en évacuant les matières contenues dans les gros boyaux, qui (si elles ne sont pas la cause de l'inflammation) concourent presque toujours à l'entretenir.

SUPPRESSION D'URINE.

Il y a suppression d'urine lorsqu'elle ne se sépare pas dans les reins, ou lorsqu'elle ne s'y sépare qu'en petite quantité, ou lorsque l'urine ne trouve pas assez de passage libre pour aller à la vessie.

Dans cette maladie, le cheval souffre de grandes douleurs, dont il donne des preuves par une grande agitation ; il est dans une fièvre considérable, il plie les reins.

La suppression d'urine vient de l'inflammation des reins, ou des uretères, ou de l'obstruction des reins ou des uretères.

Dans l'inflammation des reins, les tuyaux sécrétoires de l'urine sont resserrés, ne filtrent plus l'urine : l'urine reflue dans la masse du sang : de là la suppression d'urine.

Dans l'inflammation des uretères, ces canaux sont resserrés, et ne donnent plus de passage à l'urine : de là la suppression.

Dans l'obstruction des reins et des uretères, l'urine, ne trouvant plus de passage libre, ne peut plus couler dans la vessie.

La suppression d'urine qui vient de l'inflammation demande les remèdes de l'inflammation, dont j'ai parlé si souvent : 1o. les saignées, qui doivent être répétées suivant le besoin : c'est le remède le plus efficace ; 2o. il faut éviter tout aliment solide et tout remède échauffant ; 3o. il faut donner plusieurs lavements émollients et rafraîchissants, pour tempérer la chaleur, l'inflammation et l'irritation des reins ; donner des breuvages adoucissants faits avec les décoctions de feuilles de mauve, de gimateuve et de graine de lin.

On peut faire avaler quelques onces d'huile d'amandes douces, pour adoucir, relâcher et tempérer la douleur.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction est incurable.

RÉTENTION D'URINE.

C'est la difficulté ou l'impossibilité d'uriner. Il faut éviter la méthode de ceux qui, portant la main par le rectum de la vessie, la compriment fortement pour faire sortir l'urine, parce que l'on augmenterait la violence du mal ; si on le faisait, il faudrait le faire doucement.

Il faut saigner une ou deux fois, donner des breuvages et des lavements émollients, et employer les remèdes de l'inflammation. Il y a certains moyens qui réussissent quelquefois, comme de remuer souvent la litière sous le ventre du cheval, le mener à une bergerie ; cela le fait uriner quelquefois. Il faut toujours mettre en usage ces moyens, quoique :

souvent inutiles, parce qu'il ne faut rien oublier pour guérir.

DU COURS DE VENTRE OU DÉVOIEMENT.

C'est une maladie dans laquelle le cheval rend liquides les matières fécales. Il faut lui retrancher le foin pour quelques temps, et le nourrir de son.

L'indication que l'on a est de fortifier l'estomac, de diminuer la quantité du sac intestinal, ou de le pousser par les sueurs et la transpiration. Les stomachiques remplissent ces indications. Ainsi l'on peut faire avaler la décoction des plantes stomachiques et un peu astringentes, comme les racines de gentiane, d'énula campana et de patience sauvage ; cette dernière est un peu purgative, et resserre après avoir purgé ; elle convient lorsqu'on croit que le dévoiement vient des matières des premières voies.

On peut donner une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, afin de fortifier l'estomac, et de pousser, par la transpiration, une partie de l'humeur intestinale.

On peut enfin mêler aux stomachiques et aux cordiaux quelque astringent, comme le cachou, à la dose de quatre gros ; il est en même temps stomachique et astringent.

GRAS-FONDU.

C'est une excretion de mucosité ou de glaires tamponnées. Une partie des maréchaux sont dans l'habitude de donner des cordiaux, mais rien n'est plus contraire ; ils ne font qu'augmenter l'inflammation et la douleur en augmentant le mouvement du sang, et l'obligeant de se porter avec plus de rapidité vers la partie enflammée.

1o. Il faut tâcher d'apaiser le mouvement et la chaleur du sang, d'humecter, de détendre et d'adoucir par des breuvages et les lavements émollients et rafraîchissants.

Si l'inflammation est considérable, si les matières sont mêlées de sang, si le cheval se tourmente et souffre beaucoup, il est à propos d'ajouter à la décoction des plantes adoucissantes, dont on se sert pour les breuvages et les lavements, quelques têtes de pavot blanc, comme trois ou quatre ; rien n'est plus efficace pour calmer la douleur, et remédier à la cause de la maladie.

Lorsque l'inflammation est sensiblement diminuée, il est à propos de mettre dans les lavements une trentaine de grains d'ipécacuanha : c'est un remède certain pour fondre les glaires qui engorgent les glandes.

RAGE.

C'est une espèce de folie ou de fureur sans fièvre, dans laquelle le cheval mord, ronge la mangeoire et ce qu'il rencontre : il avance la tête pour mordre indistinctement toutes les personnes qui s'approchent de lui ; il ne connaît personne : il est toujours en mouvement lorsqu'il est seul, et frappe du pied : ses yeux sont rouges et étincelants ; il mange peu et ne boit pas ; il tire la langue et rend beaucoup d'écume. On distingue deux degrés dans cette maladie, la rage commençante et la rage confirmée.

Il est inutile de tenter de remèdes pour la rage confirmée ; tous les soins doivent se borner à la prévenir ; pour cela, il faut couper en rond la partie mordue : si elle est charnue, il faut, outre cela, y appliquer les caustiques et le feu, faire des scarifications et exciter une suppuration abondante, afin de pousser tout le virus dehors.

Si la morsure est une partie tendineuse ou membraneuse, il faut faire des scarifications à la peau, et appliquer dessus les ventouses, afin d'attirer tout le virus.

Si ces remèdes ne réussissent pas, il faut abandonner le cheval et le faire tuer. Mais il faut toujours tenir le cheval à l'écart, et ne jamais en approcher, de façon qu'on ne puisse être mordu.

SUPPURATION.

Lorsque l'inflammation ne se termine pas par la résolution, c'est-à-dire lorsque le sang, amassé dans les extrémités capillaires, ne reprend pas sa fluidité, et ne rentre pas dans les routes de la circulation, la nature prend une autre voie pour s'en débarrasser comme d'un corps inutile, et même nuisible.

L'oscillation des fibres augmente, le battement des artères devient plus grand et plus fréquent ; par ces deux causes, le sang se trouve buttu, atténué et brisé, il change de nature, et se convertit en pus : c'est ce qui constitue la suppuration.

Lorsque la suppuration commence à se faire et qu'on le croit salutaire, il faut favoriser, par les suppuratifs, comme l'onguent fait avec de la graisse, de la poix de Bourgogne, et de la farine de seigle ou d'orge dans la décoction de mauve ; avec le basilicon, l'huile de lis, les graisses, le vieux levain, etc.

Lorsqu'on est sûr que le pus est formé, il faut ouvrir l'abcès avec le bistouri ou avec la pierre à cautère ; la première méthode est préférable. Il faut toujours faire l'ouverture à la partie la plus déclive, afin de donner écoulement au pus, à moins que quelque chose n'en empêche.

On commence par faire avec le bistouri une petite ouverture à l'abcès dans l'endroit où la tumeur s'élève en pointe ; on introduit le doigt dans les plaies pour examiner le fond.

Si l'abcès est simple, c'est-à-dire s'il n'y a qu'une poche sans clapier, et s'il est dans une partie charnue, on peut continuer l'ouverture avec le bistouri seul, pour donner jour et écoulement au pus ; car les plaies ne guérissent jamais mieux que lorsqu'on les a mises tout-à-fait à découvert.

Si l'abcès est composé, c'est-à-dire s'il y a plusieurs clapiers ou poches, il faut les ouvrir tous, afin d'empêcher le pus de croupir dans les sinus et afin de déterger chaque clapier.

Si l'abcès se trouve sur le périoste, c'est-à-dire proche d'un os, ou sur un tendon, ou sur un aponévrose ou proche d'une artère ou d'une veine considérable, ou proche d'une articulation, il faut introduire dans l'abcès une seconde cannelée, afin de conduire le bistouri, de peur d'offenser les parties voisines de l'abcès.

Si on aperçoit, en introduisant la sonde dans l'abcès, que le pus a fusé, c'est-à-dire qu'il a creusé, et qu'il s'est étendu fort loin, on peut se dispenser d'ouvrir l'abcès suivant sa longueur, mais se contenter de faire une ouverture à l'autre extrémité, ce qu'on appelle contre-ouverture..

GANGRÈNE.

C'est la mortification des solides, avec perte de sentiment et de mouvement.

On distingue deux degrés dans la gangrène : dans le premier, la chaleur, le mouvement et le sentiment sont extrêmement diminués, mais ils ne sont pas entièrement détruits ;

la mortification n'est qu'imparfaite : ce degré retient le nom de *gangrène*.

Dans le second, il n'y a plus de mouvement, ni de sentiment, ni de chaleur dans la partie ; les fibres n'ont plus de ressort, elles tombent en lambeaux, rendent une mauvaise odeur ; la mortification est parfaite : ce degré se nomme *sphacèle*.

Lorsque la gangrène est commençante, c'est-à-dire lorsque le mouvement et le sentiment ne sont qu'affaiblis sans être détruits, il faut mettre tout en usage pour rétablir les parties dans leur état, et pour couper le chemin à la gangrène et en arrêter les progrès.

Pour cet effet, il faut d'abord saigner si la gangrène vient de l'inflammation, ensuite employer les antiseptiques, qui sont les remèdes contre la pourriture, en commençant par les plus doux, tels que la décoction des feuilles d'absinthe, de centaurée, d'aristoloche avec laquelle on foment la partie malade, l'infusion des plantes aromatiques, telles que le roi marin, le thim, la lavande, etc.

Si la gangrène fait des progrès, il faut mettre en usage les anticeptiques plus forts, tels que la teinture de myrrhe et d'aloës, les baumes naturels de copahu de Canada ; la térébenthine, son essence, l'eau-de-vie camphrée, la dissolution de sel marin, etc.

Pendant l'usage des remèdes extérieurs, il ne faut pas négliger les remèdes intérieurs.

S'il y a la fièvre, il faut saigner une ou deux fois. Comme la fièvre fait toujours dans les premières voies un mauvais levain qui passe dans le sang, et favorise la gangrène, il est à propos de purger, surtout avec quelque purgatif anti-scorbutique, comme l'aloës.

S'il y a faiblesse, frisson, et un pouls fort, il faut ranimer la circulation par quelque portion cordiale composée, par exemple, d'une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, ou une infusion de canelle, de noix muscade, ou de clou de girofle dans du vin.

Si la gangrène vient du relâchement des fibres abreuvées de sérosités, il faut plus insister sur les remèdes toniques pris intérieurement, c'est-à-dire sur l'usage des cordiaux, pour ranimer le mouvement du sang ; il faut aussi mettre

en usage les diaphorétiques, afin de dépouiller par les sueurs le sang de la sérosité surabondante. Les diurétiques et les purgatifs sont encore fort à propos, afin d'évacuer une partie de la sérosité qui abreuve et relâche le tissu des parties.

Si malgré ces remèdes, la gangrène gagne, il faut faire faire des scarifications jusqu'au vif, afin de donner écoulement à la matière qui engorge les vaisseaux, et qui cause la gangrène, ensuite appliquer sur les scarifications des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautère ou d'alun brûlé, ou imbibés de dissolution de vitriol de Chypre, observant de mettre sur le reste de la plaie, et même aux environs, des compresses trempées dans l'infusion de quelqu'une des plantes aromatiques dont j'ai parlé ci-dessus, afin d'arrêter les progrès de la gangrène. Par ce moyen, il se forme au-dessus de la partie gangrénée une escarre qui cause une inflammation dans la partie vive; cette inflammation se termine ordinairement par une suppuration qui détache la partie gâtée de la partie saine, et il en reste un ulcère simple qu'il faut panser.

Lorsque la gangrène est faite, c'est-à-dire lorsqu'il y a dissolution des parties, ou pourriture, ce que l'on connaît par la perte totale du mouvement et du sentiment, par la saignée de mauvaise odeur qui découle dans la partie, la seule chose qui reste à faire est d'extirper tout ce qui est gâté, afin de défendre les parties voisines de la contagion, et de leur conserver la vie. Pour cet effet, on enlève avec le bistouri, ou les ciseaux, toute la partie sphacelée, et on applique dessus les remèdes que je viens d'indiquer pour la gangrène avancée, afin de produire une escarre, dont il faut procurer la chute par la suppuration; après quoi on n'aura à panser qu'un simple ulcère.

On peut encore mettre en usage un autre moyen : c'est de couper dans la partie morte, de laisser une portion de la partie sphacelée, et d'appliquer dessus le cautère actuel, tel que le feu, la pierre à cautère, la pierre infernale, etc. Ces remèdes mordent sur la partie vive, et forment une escarre, qui, étant tombée par la suppuration, laisse un ulcère simple.

Si la gangrène attaque le tendon, il faut qu'il se fasse une espèce d'exfoliation, c'est-à-dire que la partie gâtée se

détache de la partie vive, après quoi il reste un ulcère simple.

Observez qu'il faut employer, dans tout le temps du pansement, les antiseptiques, pour empêcher les progrès de la pourriture.

CARIE.

C'est la gangrène de l'os. Les indications de la carie se réduisent à empêcher les progrès, et à faire séparer la partie cariée de la partie saine.

Pour remplir la première de ces vues, il faut employer, pendant tout le temps de la maladie, les conservatifs des os, c'est-à-dire des antiseptiques, pour corriger la mauvaise qualité des sucs, et arrêter les progrès de la pourriture. Les antiseptiques les plus usités sont les plumaceaux trempés dans l'essence de térébenthine, ou dans l'eau-de-vie camphrée, ou les baumes naturels, ou les huiles essentielles des plantes aromatiques, de romarin, d'œillet, de lavande, etc.

On peut aussi se servir de plumaceaux chargés de térébenthine seule, ou mêlée avec la poudre d'aloës et de myrrhe. Ces antiseptiques produisent souvent l'exfoliation et la guérison.

Mais lorsqu'ils sont insuffisants, il faut avoir recours aux remèdes plus forts et plus actifs, afin de faire séparer la partie gâtée de la partie saine ; c'est la seconde indication qu'on a à remplir.

Les remèdes qui répondent à cette indication sont les escarotiques, tels que la pierre à cautère, la pierre infernale et le fer rouge.

Ces remèdes forment une escarre qui n'est pas contagieuse ; il existe, au-dessus de la carie, une légère inflammation qui se termine par la suppuration. Cette suppuration est une espèce de couteau dont la nature se sert pour séparer la partie gâtée de la partie saine. Il ne reste qu'un ulcère simple, qui se cicatrise bientôt en suivant les préceptes que je vais donner.

On peut encore remédier à la carie en ratissant l'os avec une rugine, jusqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée ; ce qu'on connaît lorsqu'on voit quelques gouttes de sang. Lorsque l'exfoliation est faite, il reste un ulcère

simple, qu'il faut traiter à peu près comme l'ulcère des parties molles. Pour cela, il faut mettre en usage les suppuratifs, les incarnatifs et les cicatrisants; mais il faut éviter l'usage des remèdes émollients, et de ceux qui excitent une suppuration trop abondante.

Les remèdes les plus convenables dans ce cas sont les baumes naturels, tels que celui du Pérou, de la Meeque, de la térébenthine, son essence, le baume de Fioraventi, etc.. le digestif ordinaire, animé avec la myrrhe et l'aloès. Je me sers ordinairement de la térébenthine seule; j'en ai toujours vu de bons effets.

Lorsque la carie attaque le cartilage, il ne se fait point d'exfoliation; il n'y a point de guérison à attendre: il faut absolument l'emporter entièrement, et la partie même qui n'est pas affectée, autrement il faudrait toujours revenir à l'extirpation de ce qu'on aurait laissé, parce que le cartilage, une fois affecté, se gâte totalement.

C'est pour cette raison que l'os de la noix, une fois attaqué, est incurable, parce qu'il est endroit d'un cartilage dans toute sa surface.

Lorsque la carie a gagné la substance spongieuse de l'os, elle se guérit bien plus difficilement; il faut avoir grand soin de mettre l'os à découvert, d'appliquer sur les bords de la plaie les antiseptiques dont j'ai parlé ci-dessus, pour empêcher les progrès de la carie, qui s'étend plus vite que celle de la substance compacte, et pour appliquer sur la carie des exfoliatifs, afin de procurer l'exfoliation.

MAL DE GAROT.

Il survient souvent sur le garot des meurtrissures occasionnées par la construction de la selle ou de quelqu'autre harnais.

Il faut saigner le cheval, et frotter la tumeur avec l'eau salée.

Si au bout de dix ou douze jours, cette grosseur ne diminue pas, et qu'on s'aperçoive qu'il y a fluctuation, il faut l'ouvrir dans la partie la plus déclive, pour donner issue à la matière qui y est contenue, et panser la plaie avec des baumes naturels, tels que la térébenthine et son essence. Si, au bout de quinze à vingt jours, la plaie fournit beaucoup de matière, il y a lieu de croire que le ligament est gâté;

il faut pour lors débrider la plaie, aller jusqu'au foyer du mal, et ôter ce qu'il y a de gâté. Il arrive souvent que la partie supérieure des apophyses épineuses des vertèbres du dos, qui sont pour l'ordinaire cartilagineuses, est endommagée; alors il faut couper ce qui est gâté, c'est-à-dire tout le cartilage, et aller jusqu'à l'os parce qu'il ne se fait d'exfoliation que dans la partie osseuse.

Il faut panser la plaie tant qu'elle suppurera, avec la térébenthine de Venise et son essence, deux fois par jour, et éviter les caustiques, qui ont toujours un mauvais effet dans ces cas.

On peut mettre pour bandage une toile carrée à chaque coin de laquelle il y aura un cordon; on en passera deux au-dessous de la poitrine, et les deux autres au-devant de la poitrine: mais si l'incision que l'on a faite est grande, il faut passer de petits cordons dans les bords de la peau, deux ou trois de chaque côté, selon que la plaie l'exige. Cela se fait par le moyen d'une aiguille à peu près de la grosseur d'une alène; il faut les passer de dehors en dedans, c'est-à-dire percer du côté du poil; ensuite on met son appareil, et, par-dessus, sept ou huit brins de paille, afin que les cordons ne se mêlent pas avec l'étaupe.

FARCIN.

On donne en général le nom de farcin à certains boutons, à certaines gales, à certains ulcères et tumeurs répandus plus ou moins sur la surface du corps. Le virus farcineux, dans certains chevaux, circule dans les vaisseaux de la peau; d'autres ont les vaisseaux sanguins attaqués, quelques-uns enfin, ceux de la transpiration. Dans d'autres, cette maladie s'établit dans le tissu cellulaire; il s'en trouve chez lesquels le siège est dans le corps des muscles. Quelquefois ce vice n'attaque que les glandes et jamais les parties tendineuses et ligamenteuses.

Après la morve, il n'existe pas de maladie plus dangereuse que le farcin, car celui-ci engendre souvent la première. Il n'en existe pas de plus difficile à guérir, parce que sa malignité se reproduit sous plusieurs caractères. Il est donc impossible de prescrire un remède uniforme, qui puisse s'administrer avec un égal succès.

Les causes qui engendrent le farcin sont le mauvais fourrages, tels que le foin nouveau, qui n'a pas entièrement sué; l'avoine nouvelle donnée en trop grande quantité: le long repos; la négligence à étriller les chevaux; une transpiration arrêtée ou une trop grande sueur, des exercices trop violents dans les chaleurs de l'été; une seule course trop violente; la trop grande abondance du sang. Il vient encore pour vouloir trop promptement engraisser les chevaux extrêmement fatigués, maigres et échauffés.

Comme c'est une maladie contagieuse, il se communique facilement aux chevaux sains par le seul contact d'un cheval farcineux.

L'arrangement des boutons farcineux, leur multiplicité, leur situation, ne peuvent servir à caractériser cette maladie; mais on la reconnaît aisément par le contact des boutons, par leur dureté, leur figure ronde, leur profondeur et la douleur qu'ils occasionnent; par les ulcères qui surviennent à la suite de tous ces petits dépôts, dont les bords inégaux se renversent en arrière comme un cul de poule, et dont la suppuration est toujours arrêtée dans les uns et sérieuse dans les autres; par des ulcères qui surviennent sans avoir donné aucun signe de tumeur et d'inflammation, et dont les bords paraissent après avoir été coupés de près avec des ciseaux; par une gale sanguinolente accompagnée de beaucoup de douleur; par la perte entière des poils sur les tumeurs qui se sont absédés, et par l'induration qui reste après la guérison de ces mêmes boutons. Tels sont les indices du farcin; leur multiplicité a divisé cette partie en sept ou huit espèces; les plus difficiles à guérir sont: le farcin cordé, le farcin à cul de poule, le farcin charnu, qui occupe les cuisses, et celui qui se jette sur les poulmons ou sur la membrane pituitaire.

Il faut mettre le cheval au son mouillé et à la paille pour toute nourriture, et après quelques jours de traitement, le faire travailler ou lui faire prendre de l'exercice modérément.

Remède.—Vous saignerez d'abord le cheval, puis vous le purgerez, pendant la pleine lune, avec de la fleur de souffre que vous lui ferez prendre à jeun, dans du son, tous les matins. Au déclin de la lune, vous lui ferez avaler, pendant

trois jours de suite, et toujours à jeun, une bouteille d'urine de vache, dans laquelle vous ferez fondre une poignée de sel. La vertu de ce remède est de purifier la masse du sang, et de faire sortir le bouton du farcin. Le bouton sorti, vous le laverez avec de l'eau d'arsenic et de sel fondus ensemble, trois jours de suite, au bout desquels le bouton doit être guéri. Ce pansement se fait matin et soir sur les boutons, et se continue jusqu'à parfaite guérison.

FOURBURE.

La fourbure est une maladie où le cheval a de la peine à marcher : rarement il peut reculer ; ses extrémités paraissent d'une seule pièce ; il semble n'être appuyé sur aucune jambe ; on dirait que toutes ses articulations sont soudées ensemble quand on le fait tourner. Cette maladie peut se diviser en deux classes, la première en fourbure simple, la seconde en fourbure compliquée.

La fourbure simple peut se guérir par les moyens indiqués à la suite de cet article.

La fourbure compliquée est souvent incurable et exige toutes les connaissances de l'homme de l'art. Nous allons enseigner à bien distinguer le genre de cette maladie, afin qu'on ne se trompe pas sur l'application du remède qui guérit promptement la fourbure simple, et qui soulage infiniment le cheval dans la fourbure compliquée, mais qui est insuffisant pour la guérison de cette dernière.

La fourbure simple provient ou d'un refroidissement subit après un exercice forcé, ou de ce que l'animal a mangé du blé en herbe.

Le cheval gagne souvent un refroidissement subit, lorsqu'après un violent exercice, une course forcée et une grande sueur, on le rentre dans une écurie froide, avant de l'avoir promené en main au petit pas, ou quand on le fait traverser en sueur une rivière jusqu'au ventre, ou quand on le mène à l'abreuvoir, après une course, avant de l'avoir laissé ressuyer.

On reconnaît que la fourbure est *simple* quand on sait la cause qui l'a produite ; lorsque le cheval ne peut se mouvoir que difficilement, et que cet engourdissement n'est point accompagné de fièvre.

La fourbure compliquée est occasionnée par le trop long séjour du cheval dans l'écurie, et pour avoir trop mangé d'avoine, ou parce qu'il était déjà boiteux. Dans cette espèce, les humeurs sont plus abondantes, parce que le cheval a moins perdu par la transpiration excitée par le travail ; ces humeurs, subtilisées en plus grande partie, pénètrent toute l'habitude du corps, puis se convertissent en eau âcre, piquante, qui se jette sur les pieds. De l'acrimonie de cette eau dépend la plus ou moins grande malignité de cette maladie, qui tantôt dessoud les sabots autour de la couronne, tantôt cause des croissants dans le pied sous la sole, et tantôt épaissit tellement la muraille du pied qu'au bout d'un an on pourrait y brocher des clous à bande, sans risquer de blesser l'animal. La fièvre accompagne presque toujours la fourbure compliquée : très-souvent aussi le gras-fondu se joint à elle ; il est rare, dans ce dernier cas, que le cheval en échappe.

On peut donc juger par le simple exposé des effets de la *fourbure compliquée* que cette maladie exige des soins et des connaissances qu'on ne doit chercher que parmi les praticiens les plus expérimentés. Aussi le remède que nous donnons ne peut guérir que la fourbure simple. Cependant on ne doit pas hésiter d'en faire usage pour la fourbure compliquée, attendu qu'il peut être administré avec succès dans le principe de la maladie, pour le soulagement du cheval, sauf à recourir ensuite à l'artiste vétérinaire lorsque la fourbure tombe sous les pieds, ce dont on s'aperçoit facilement, lorsque la couronne enfle.

Aussitôt que vous apercevez la fourbure, saignez votre cheval au cou à plusieurs reprises, et à peu d'intervalle d'une saignée à une autre, tirez-lui chaque fois la valeur d'une livre de sang ; recevez le sang dans une terrine, mêlez le sang avec une chopine d'eau-de-vie, et frottez-en bien les jambes jusqu'au-dessus du genou et du jarret.

Trois ou quatre heures après la dernière saignée, faites-lui avaler une bouteille de vin blanc tiède, dans laquelle vous aurez fait fondre une poignée de sel calciné ; ensuite, après six heures d'intervalle, faites prendre le breuvage suivant :

Mélez dans une demi-bouteille de vinaigre de vin une once de sel de nitre en poudre, deux ou trois gousses d'ail bien pilées, et deux ou trois cuillerées à bouche de jus d'oignons blanc ou de radis.

Indépendamment de cette médecine, il faut encore prendre la grosseur d'une noix de présure avec autant de cire, que vous faites fondre dedans ; appliquez cet emplâtre sur le front du cheval fourbu, qui, si le mal n'est pas compliqué, sera, bientôt parfaitement guéri.

GALE.

La gale résulte de la suite d'une humeur âcre, brûlée et salée qui s'attache à la peau du cheval.

Elle se distingue en deux espèces, savoir : en gale vive, et en gale ulcérée.

La gale vive ne pousse au-dessus de la peau qu'une crasse ou farine qui fait tomber le poil. Cette espèce est la plus difficile à guérir. La gale ulcérée se manifeste au dehors par des croûtes, qui, étant emportées, laissent à découvert de petites plaies. La gale, de l'une ou de l'autre espèce, embrasse de grandes parties du corps, et quelquefois la totalité. Ces deux espèces de gale proviennent d'une mauvaise nourriture, ou d'avoir fait souffrir le cheval de fatigue ou de faim, ou enfin de l'avoir placé près d'autres chevaux galeux.

Commencez par purger l'animal, en lui faisant manger à jeun, pendant quatre ou cinq jours de suite, de la fleur de souffre dans du son de blé, afin de faire bien sortir l'humeur ; ensuite saignez-le au cou, en choisissant pour cette opération un temps doux.

Deux ou trois jours après la saignée, graissez l'animal avec la composition suivante :

Prenez une livre de fleur de souffre, une livre de sel bien réduit en poudre, une livre de briques rouges, pilées en poudre, provenant de démolition, une bouteille d'huile de chanvre, une livre de saindoux de porc mâle ; un quarteron de poudre à tirer, une bouteille d'urine d'enfant mâle de douze à treize ans, une demi-livre de beurre frais ; mettez le tout dans un pot de terre, et faites le infuser sur la cendre rouge, au moins pendant deux heures, en prenant la

précaution de le remuer de temps en temps avec une spatule de bois, et de l'empêcher de bouillir.

Appliquez cette graisse un peu chaude sur toutes les parties du cheval qui sont infectées de gale, de manière à ce qu'elle pénètre bien. Une fois graissées, vous les laisserez en cet état pendant huit jours pour laisser au remède le temps de faire son effet. Après ce délai, faites une forte lessive de cendres, jetez-y une livre de sel sur deux pots d'eau, et lavez-en la partie graissée, en observant d'employer la lessive un peu chaude. Quand la guérison sera achevée, vous baignerez et purgerez l'animal, par un temps doux.

DARTRES.

La dartre est produite par une cérosité âcre et mordicante qui sort des orifices des petits vaisseaux, et se répand sur la peau. On en distingue plusieurs espèces.

1o. *La dartre farineuse* est celle où l'humeur se répand entre la pellicule et la vraie peau, dissout la première et la fait tomber en farine.

2o. *La dartre coulante ou vive*, un peu plus corrosive use la première peau, et met la vraie peau à découvert.

3o. *La dartre à grosses croûtes* ronge le tissu de la peau et y produit de petits ulcères, dont la matière, très-épaisse, se forme en croûte.

Les causes externes des dartres sont tous les dérèglements dans la nourriture prise sans choix, et dans l'exercice fait sans mesure et sans discernement.

La démangeaison n'est autre chose qu'une humeur dartreuse, qui se fait sentir à différentes fibres nerveuses distribuées dans le tissu de la peau.

Pour arriver à la guérison de ces dartres, commencez par une saignée au col du cheval, et faites-lui prendre ensuite le remède suivant :

3 onces, racine de guimauve,

1 once, sel de tartre,

$\frac{1}{2}$ once, safran de mars apéritif,

6 dragmes, tartre vitriolé,

2 dragmes, antimoine diaphorétique,

que vous réduirez en poudre fine. Mêlez-y du miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez au

cheval de cet électuaire, matin et soir, une once et demie, et continuez pendant quelque temps.

Pour guérir la dartre extérieurement, faites l'onguent suivant :

Prenez 4 onces, vif argent,
6 onces, souffre vif.

Broyez et mêlez le tout dans un mortier de pierre, ajoutez y une once de cantharides, et broyez encore avec le vif-argent et le souffre ; mêlez le tout avec autant de saindoux qu'il en faut pour faire un onguent.

Graissez le cheval avec cet onguent sur toutes les parties du corps où la dartre s'est manifestée ; réitérez cette friction deux ou trois fois de suite, et ne doutez pas que votre cheval, quant à l'extérieur, ne soit guéri.

DU GRAS-COU.

Le gras-cou est une espèce de gale qui s'attache au cou du cheval, lui fait tomber le crin et le poil, durcit la peau, et occasionne des rides ou bourrelets. Ce mal provient ou ou d'une mauvaise nourriture, ou d'avoir fait souffrir le cheval de fatigue ou de faim, ou l'avoir placé près d'autres chevaux galeux.

Faites infuser dans un pot de terre neuf une pinte d'huile de chanvre, une livre de saindoux de porc mâle, une livre de beurre frais, une demi-livre de vitriol blanc en poudre, une bouteille d'urine de garçon de douze à treize ans. Couvrez bien le pot, et ne le découvrez que pour remuer les drogues avec une spatule de bois. Quand elles sont suffisamment mélangées et converties en onguent, graissez en l'animal une seule fois, en prenant toutefois la précaution de ne le graisser que par un temps doux. Huit jours après que vous l'aurez graissé, vous le laverez avec une forte lessive de cendre, dans laquelle vous aurez mis une livre de sel sur deux pots d'eau, observant d'employer cette lessive un peu chaude.

DES BLESSURES AUX PIEDS.

Si un clou ou autre corps étrangers s'est enfoncé dans le pied du cheval, empressez-vous de l'arracher, faites ensuite couler dans le trou deux ou trois gouttes d'un baume

ainsi composé : quatre onces, térébenthine de Venise ; six onces, poix résine ; une once aristoloche longue en poudre ; une once, olibon en poudre ; quatre dragmes sang de dragon en larmes, pulvérisé. Infusez le tout dans une pinte de bon esprit-de-vin, que vous exposez au soleil, ou que vous mettez dans une chambre chaude, pendant quinze jours. Ces deux ou trois gouttes coulées dans le trou, bouchez-le avec de la cire de jardinier, pour garantir la plaie de l'ordure ou de l'humidité.

Il arrive quelquefois qu'une partie du corps étranger qui s'est enfoncé dans le pied reste dans la plaie et y produit de la matière, ce qui se reconnaît par la douleur que le cheval ressent, et par la matière qui s'écoule : dans ce cas, il faut agrandir le trou ou plutôt desoler le cheval pour arriver à la plaie, et arracher avec des pinces le fragment qui est resté dans le pied. Pour arrêter le sang, après que la sole est enlevée, il faut se servir d'un cataplasme composé de jaune d'œufs, de térébenthine et d'esprit-de-vin.

JOVART.

Le javart est une tumeur qui se forme dessus ou dessous le terlon du paturon sur le gros tendon de la jambe, ou sur celui du paturon, à l'endroit de la couronne, au-dessus du cartier du sabot, et pénètre jusqu'à la sole.

Il faut appliquer des ramolitifs sur la tumeur, pour provoquer la suppuration, et faire sortir les bourbillons. Ce mal est quelquefois si douloureux qu'il donne la fièvre au cheval. Alors il faut le faire saigner, le mettre au régime du son et de l'eau blanche, et lui administrer le remède suivant : deux onces, racine d'angélique ; demi-once, safran de mars ; une once cinabre commune ; demi-once, dragma antimoine diaphorétique, que l'on réduit en poudre fine, infusé dans six onces d'eau commune ; deux onces d'eau distillée de fleurs de renoncules ; une once esprit de nitre doux. On mêle le tout ensemble, et on donne de cette mixtion deux fois par jour à l'animal, chaque fois deux onces.

Lorsque la tumeur est ouverte, et que le bourbillon en est sorti, on met dans la plaie de la chaux vive en poudre jusqu'à parfaite guérison.

Si la matière formée dans la tumeur pénètre la couronne du sabot, on applique alors un bouton de feu à cette partie,

en fendant d'abord un tampon d'étoupe, à force, dans le fond de la plaie, puis on brûle jusqu'à l'étoupe. L'opération faite avec le bouton de feu, on met dessus un peu de vitriol et de sucre, et on pause avec de l'huile de gabian.

On pourrait prévenir ce mal, en nettoyant exactement le poil à l'entour des pieds, pour ôter la boue qui s'attache, et qui devient corrosive par son séjour dans le paturon ; ce qui provoque ensuite des tumeurs.

Le cheval reçoit quelquefois un coup de pied, où il marche lui-même d'un pied sur la couronne de l'autre, et se blesse avec le fer. Si la blessure est récente, mettez dessus de la poudre à canon, et allumez la poudre : cette brûlure empêche qu'il ne se forme de la matière dans la plaie. Si, au contraire, on ne s'aperçoit de la blessure au pied que lorsqu'elle commence à suppurer, alors on lave la plaie avec de l'esprit-de vin préparé avec de l'aloës et la myrrhe ; on met dessus de la chaux vive en poudre, ou vitriol, avec du sucre aussi en poudre.

EAUX AUX JAMBES.

On appelle eaux aux jambes l'écoulement d'une sérosité âcre qui suinte continuellement des jambes. Les causes les plus ordinaires de cet accident sont les boues âcres ; par ces boues, les issues de la transpiration étant irritées et obstruées, l'humeur séjourne, corrode la peau, y cause des gercures et des crevasses, d'où il suit une sérosité. Le froid, la gelée et les neiges sont une seconde cause de ces eaux ; le froid resserre également les pores de la peau, et l'humeur arrêtée produit les crevasses, et les eaux quelquefois aussi ; les eaux proviennent de l'épaisseur ou de l'âcreté qui existe dans la masse du sang.

Cet accident vient plus souvent aux paturons que partout ailleurs ; parce qu'il y a dans cette partie beaucoup de rides et de plis à la peau, dans lesquels la crasse est conservée. Pour éviter cet inconvénient, il faut entretenir avec soin les jambes des chevaux, et surtout ceux qui les ont couvertes de beaucoup de poil. On ne peut aussi trop veiller à la propreté des écuries.

Jetez, dans un pot de terre neuf, une bouteille d'huile de chanvre et une livre de sel ; faites infuser le tout pendant quarante-huit heures dans le fumier le plus chaud que vous

aurez, dans lequel vous enfouirez le pot de terre bien fermé. Faites chauffer la drogue sur les cendres rouges avant de vous en servir. Nettoyez bien les parties affligées en les frottant avec une brosse dure, et graissez-les ensuite bien amplement. Veillez à ce que le cheval n'aille ni dans l'eau ni dans la boue pendant neuf jours : au bout de ce temps-là, les eaux seront épuisées.

JAMBES ENFLÉES OU ENGORGÉES.

Si l'enflure aux jambes provient d'un coup de pied, prenez six onces d'esprit-de-vin, dans lequel vous faites infuser un dragme de camphre, un dragme de sel ammoniac. Lavez la partie enflée pendant deux ou trois jours de suite avec cette composition, qui ne tardera pas à dissiper l'enflure et l'inflammation.

Si l'on sent une chaleur excessive à la partie enflée, qui cause de vives douleurs au cheval, il faut s'empresse d'appliquer sur la partie douloureuse, pour accélérer la suppuration, de l'onguent d'althæa mêlé avec du miel ; il faut laver ensuite la plaie avec de l'esprit-de-vin préparé avec de la myrrhe et de l'aloës, et achever la guérison avec l'onguent dont j'ai donné la recette à l'article GARROT.

Si l'enflure aux jambes provient d'un engorgement causé par la fatigue, ou parce que le cheval est longtemps resté debout sans se coucher, alors versez une chopine de vinaigre dans de l'eau fraîche, mêlez-y une poignée de sel commun, et lavez en les jambes de l'animal deux ou trois fois par jour ; promenez-le pendant une demi-heure, et donnez lui du repos sur une bonne litière.

ENTORSE, DISLOCATION DU BOULET.

Pour bien connaître l'entorse, il suffit d'observer le mouvement du boulet ; le cheval, posant le pied à terre, semble craindre de plier la jointure du boulet. Dans ce cas, faites bouillir du romarin et de la sauge dans du vinaigre, trempez-y une compresse, que vous appliquez autour du boulet, saignez ensuite l'animal au cou, et répétez l'application chaude de la compresse toutes les fois qu'elle se refroidit. Continuez ce traitement deux jours de suite, et employez, le troisième jour, la liqueur suivante : Prenez demi-dragme, savon blanc ; un dragme, sel esprit de sel ammoniac ; cinq

gros, ambre en poudre ; une once, esprit-de-vin camphré. Infusez l'ambre et le savon dans les esprits, et mettez-les en dissolution pendant vingt quatre heures ; lavez ensuite le boulet avec cette composition, deux fois par jour, continuez jusqu'à parfaite guérison.

Quant à la dislocation du boulet, il faut s'adresser à un **maréchal** pour le remettre, qui, après l'opération, fera le nécessaire pour achever le traitement.

BOULETS ENFLÉS OU ENGORGÉS.

Le seul remède à y porter est de laver deux fois par jour avec de l'esprit-de-vin camphré, mêlé de sel ammoniac.

MOLETTES.

Les molettes sont diverses petites tumeurs placées immédiatement au-dessus des jointures du boulet des quatre jambes. Elles sont occasionnées par un travail excessif de l'animal, ou de ce que le cheval, étant jeune, a été surmené. Si ces molettes se forment entre cuir et chair par une enflure qui contient une eau glaireuse, un bouton de feu appliqué sur l'enflure fera sortir l'eau, et guérira le mal.

Quant à la molette nerveuse, placée sur le tendon même, dont on veut obtenir la guérison, il faut prendre quatre onces d'esprit-de-vin rectifié, dans lequel on fait dissoudre une demi-once d'ambre en poudre. On humecte avec cette liqueur, pendant quelques jours, matin et soir, la partie malade.

VARICE.

La varice, qui se manifeste par une tumeur à la veine qui presse à la partie latérale interne du jarret, provient d'un effort et d'un gonflement excessif de muscles qui compriment les vaisseaux sanguins ; ce qui occasionne une distension dans la tunique de ces vaisseaux, et forme la tumeur connue sous le nom de *varice*.

Ouvrez la veine précisément à l'endroit où vous observez la tumeur, faites sortir le sang caillé qui s'y est amassé, et frottez la partie avec du vinaigre et du sel. Il n'est pas nécessaire de barrer la veine, comme plusieurs artistes vété-

rinaires le conseillent, pour guérir la varice avec la courbe, ignorant peut-être la cause de l'une et de l'autre.

PISSEMENT DE SANG.

Cette incommodité n'a d'ordinaire d'autre principe qu'une trop grande abondance dans les vaisseaux. Cette abondance de sang est produite par un excès de chaleur, ou une course de longue durée. Une seule saignée au cou, et deux dragmes d'esprit de nitre doux, dans un pot d'eau, qu'on fera avaler au cheval, remédieront promptement à cette incommodité.

Il peut arriver au cheval, qu'un de ces gros vaisseaux se rompe dans un effort, ou par un coup de pied qu'il aura reçu d'un autre cheval, et que le sang qui en sort en abondance passe dans la vessie ; alors le mal est dangereux, et souvent mortel. Il faut saigner, qu'il y ait fièvre ou non, faire observer un régime exact, et donner le médicament qui suit : Prenez eau de pourpier, une livre ; poudre de pyrole, de pentaphyllum, de plantin, de petite centaurée, de chacune une demi-once ; mêlez et faites en avaler au cheval, de six heures en six heures, six onces ; uséz souvent du lavement composé de cornelle et de langue de chien, de chaque une poignée, faites bouillir dans un pot d'eau, coulez et ajoutez du beurre frais, quatre onces ; baume opiatique, quarante gouttes ; donnez en deux potions égales. Vous pourrez vous servir aussi de l'électuaire dont voici la composition : prenez fleurs de sureau, de cyprès, de chaque deux onces ; semence d'anis, de l'agnus castus, de chaque une once et demie ; antimoine diaphorétique, deux drachmes ; réduisez le tout en poudre fine, mêlez avec l'huile d'hypéricum, quatre onces, et avec du miel autant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez-en trois fois par jour, de la grosseur d'une grosse noix, à la racine de la langue.

FLUX D'URINE OU PISSEMENT FROID.

Il a des chevaux qui pissent l'eau toute pure telle qu'ils l'ont bue ; ils boivent continuellement, et plus ils boivent plus ils pissent de cette eau toute crue ; ils maigrissent, ils deviennent faibles ; ils perdent l'appétit ; quelquefois la fièvre survient et leur donne beaucoup de chaleur.

Ce mal est l'effet d'une indigestion, pour avoir mangé de l'avoine nouvelle, qui n'est pas encore bien sèche.

L'avoine cueillie dans les terrains marécageux peut produire le même effet : les parties sulfureuses dont elle est remplie donnent du relâchement aux vaisseaux.

Dans cette maladie, le mouvement des poumons est contraint, ce qui rend la respiration plus difficile. Les reins, par un écoulement d'eau trop fréquent, deviennent douloureux ; ils s'échauffent, et leur inflammation est à craindre. Il est nécessaire de prévenir la fièvre par la saignée ; préparez ensuite : gingembre, une demi-once ; canelle, un dragme ; rhubarbe, trois onces. Réduisez le tout en poudre, et mêlez avec du miel, autant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez deux fois par jour de cet électuaire la grosseur d'une noix, à la racine de la langue ; préparez encore : feuilles de chêne et d'aulne, de chaque une poignée. Faites-les cuire dans un pot d'eau jusqu'à la diminution d'un tiers : coulez et ajoutez deux onces esprit de nitre doux, demi-once de safran de mars astringent. Mettez la moitié de cette décoction dans un seau d'eau avec la farine d'orge, et donnez-la à boire au cheval. Au bout de deux jours, le cheval aura repris son état naturel de santé.

AVANT-CŒUR.

Ce mal est une tumeur qui se forme au poitrail, vis-à-vis du cœur ; tumeur presque toujours accompagnée d'une fièvre violente. Elle paraît ordinairement au-dehors, et, si elle ne paraît pas, le cheval devient triste, il tient la tête basse, et on lui sent un grand battement de cœur ; il tombe par terre de temps en temps, comme si le cœur lui manquait, et enfin il perd totalement l'appétit.

Il faut saigner l'animal, en même temps aider la suppuration par des onguents émollients. Si cette suppuration aboutit au-dehors, le mal n'aura rien de dangereux pour l'animal ; mais si l'on craint qu'elle n'aboutisse au-dedans, ce qui serait mortel, il faut tâcher de s'y opposer par des saignées répétées, et des médicaments cordiaux. La saignée se fera au cou, on graissera la tumeur avec des suppuratifs ; on composera ensuite l'électuaire suivant : Prenez une once de safran de mars apéritif ; trois onces cimabre de montagne, une once et demie de sel de tartre, cinq onces coquilles

d'œufs, trois onces quinquina. Réduisez le tout en poudre très-fine ; mêlez avec deux onces de nitre doux, et du miel autant qu'il en faut pour faire votre électuaire. Donnez à l'animal, le matin, à midi et le soir, la grosseur d'un œuf de poule de cet électuaire à la racine de la langue. De l'eau blanche et du son, avec un peu de farine, doivent être le régime du cheval.

EFFORTS DES MUSCLES ET DE L'AINE.

Il résulte pour le cheval, de cet accident, une grosseur douloureuse à la cuisse, à l'endroit où elle est jointe au bas-ventre. Ce mal est aussi dangereux que le précédent, lorsque la suppuration est interne. Il faut saigner le cheval au cou, lui donner beaucoup de lavements, et suivre à peu près les mêmes procédés que pour le mal d'avant-cœur, sans oublier en même temps de faire prendre au cheval la dose de l'électuaire dont nous avons donné la recette à l'article précédent.

PALPITATION DU CŒUR.

La palpitation du cœur est un mouvement plus précipité que le mouvement ordinaire, causé ordinairement par la contraction alternative des deux ventricules de ce viscère. Dans cette sorte de maladie, il faut recourir promptement à la saignée, n'importe de quelle veine. Après avoir tiré beaucoup de sang à l'animal, préparez le médicament suivant : quatre onces d'esquine, trois onces de gayac, six poignées d'herbes endives. Coupez le tout, et faites le bouillir avec quatre pots d'eau de rivière ; coulez et ajoutez : demi-pinte de miel épuré, une once et demie de nitre doux ; mêlez un pot de cette composition avec l'eau fraîche dans un seau plein, et donnez-le à boire au cheval ; continuez ce remède jusqu'à son rétablissement ; prenez encore quatre onces rhubarbe, trois onces adiante, trois onces lierre terrestre, une once sel volatil de corne de cerf, deux onces de nitre dépuré, demi-once antimoine diaphorétique. Réduisez le tout en poudre, que vous partagerez en dix portions égales, faites avaler au cheval tous les jours, le matin à jeun, une dose de cette poudre dans un demi-setier de vin blanc, faites faire à l'animal un exercice modéré, en le mettant à un régime convenable.

FORTRAITURE.

Ce mal qui provient d'un sang épais et d'une bile échauffée qui séjourne dans les vaisseaux, est causé par un épuisement de forces et par les mauvaises nourritures. Le cheval fatigué a ce qu'on appelle la corde ou le canal creux le long des côtes ; son poil est hérissé et mal teint ; sa fiente est sèche et noire. On remédie à ce mal par des apéritifs.

AVIVES.

Le mal des avives est situé à la partie supérieure et postérieure de la ganache, dans cet intervalle qui règne entre la tête et le cou au-dessous de l'oreille ; c'est une inflammation des glandes parotides qui bouche le gosier et empêche la respiration. Lorsque cette inflammation a pris un certain degré d'accroissement, l'animal éprouve alors une difficulté de respirer qu'il se vautre, se couche et se lève souvent, s'agite et se débat, comme s'il était attaqué de trachées.

Les avives proviennent ordinairement, ou du passage subit du chaud au froid, ou d'un excès de travail, ou de faire boire l'animal après un violent exercice, sans lui avoir laissé le temps de se ressuyer, ou de lui avoir donné trop d'avoine, d'orge, de blé ou de seigle.

Quelques praticiens prétendent que, pour guérir un cheval des avives, il suffit de les saisir d'une main et de les saigner de l'autre, et de faire cette opération sur chacune des glandes. D'autres sont pour les topiques, et prescrivent la décoction suivante : Prenez fleurs de sureau, de camomille, de chacune une poignée, faites-les bouillir légèrement dans deux setiers d'eau, passez le tout et ajoutez-y une demi-once sel-ammoniac, trois onces de sirop anti-scorbutique, demi-setier de vinaigre. Coulez et injectez de cette décoction avec une seringue dans le gosier du cheval, et réitérez cette opération plusieurs fois par jour.

ÉTRANGUILLON.

On confond souvent le mal des avives avec celui de l'étranguillon ; et en cela on a tort. L'étranguillon est une inflammation des amygdales et de presque toutes les parties du gosier, et comme le mal fait souvent en peu de temps

des progrès rapides, il faut d'abord saigner l'animal des deux côtés du cou. On lui injectera ensuite le gargarisme indiqué à l'article AVIVES ci-dessus, avec une seringue faite exprès pour cet usage. Ensuite prenez deux onces sel de nitre, deux onces sel de tartre, trois dragmes safran de mars apéritif. Réduisez le tout en poudre fine, et mêlez avec du miel purifié : faites-en un électuaire dont vous donnez au cheval malade, deux fois par jour, la grosseur d'une noix. Prenez une once onguent d'althéa, une once de bouillon blanc, une once de linairé, deux dragmes savon noir. Mêlez le tout, et faites-en un onguent avec lequel vous frottez intérieurement les glandes du gosier.

MAUX DES YEUX EN GÉNÉRAL.

Lorsqu'un cheval sera attaqué du mal d'yeux, c'est-à-dire lorsque les yeux seront rouges, fermes et pleurants, qu'elle qu'en soit la cause, il faut les laver le plus souvent possible avec un peu d'eau tiède, dans laquelle on aura mis quelques gouttes d'eau-de-vie; plus ils seront rouges et malades, plus il faudra se garder de les laver avec de l'eau fraîche, et surtout d'y souffler du sucre, le vit iol blanc ou autres drogues, qui ne feraient qu'augmenter le mal et retarder la guérison.

Si le mal provient d'une fluxion, ou d'un coup, il faudra alors saigner le cheval, le mettre au son et à l'eau blanche, lui appliquer un cataplasme de lait, de safran et de mie de pain, ou faire tremper un linge dans l'eau préparée avec la pierre merveilleuse, l'appliquer en quatre doubles sur l'œil, et mettre par-dessus une compresse trempée dans de l'eau-de-vie.

ÉPANCHEMENTS DU SANG DANS L'ŒIL.

Les signes de cette maladie se manifestent par de petites taches rouges semées sur la cornée de l'œil. Insinuez de l'eau-de-vie simple dans l'œil.

VERRUES.

On désigne sous le nom de verrues des durillons ou des excroissances de chair qui paraissent sur le bord intérieur des paupières. Coupez ces excroissances ou durillons avec des ciseaux, et pansez la plaie avec de l'eau et de la tutie (oxide de zinc).

ONGLÉE.

L'onglée est une peau membraneuse qui s'aperçoit au petit coin de l'œil du cheval. Elle avance quelquefois sur l'œil au point d'en couvrir la moitié. Le seul moyen de remédier à ce mal est de faire couper avec précaution cette peau par un maréchal expert.

FLUXION LUNATIQUE.

Ce mal aux yeux est très-dangereux et difficile à guérir. Si un cheval éprouve les accidents de la fluxion lunatique et que le mal se passe et revienne par intervalles périodiques, il est constant qu'il perdra tôt ou tard la vue. On a fait usage du remède suivant pour cette fluxion, et il n'a pas toujours été sans succès. Prenez demi-dragma nitre ou salpêtre, demi-dragma de vitriol de Chypre, demi-dragma alun de montagne. Réduisez le tout en poudre très-fine, et infusez dans quatre onces d'eau de pluie, faites chauffer cette eau sur une plaque chaude, et faites dissoudre dedans cinq grains de camphre. L'eau refroidie à une tiédeur convenable, trempez un linge dedans, avec lequel baignez l'œil extérieurement jusqu'à dix fois par jour pour le plus, mais toujours de manière qu'il s'introduise tant soit peu de cette eau dans l'œil, et continuez jusqu'à parfaite guérison. Nous ferons observer qu'il faut renouveler cette eau tous les deux jours. Pour aider l'effet de ce collyre, donnez au cheval l'électuaire dont voici la recette : Prenez deux onces de racine de fougère, deux onces *id.* de dent de lion, deux onces *id.* d'oseille, une once et demie herbe de méniante, une once et demie *id.* de cochléaria, deux onces fleur romarin, deux onces d'aurone, une once semence d'anis, une once *id.* de persil, une once *id.* de roquette sauvage, une once et demie tartre soluble. Réduisez le tout en poudre très-fine, et mêlez avec trois onces oximel scillitique deux onces *essentia lignorum*, et du miel dépuré autant qu'il en faut pour composer un électuaire ; donnez-en au cheval tous les jours, le matin et le soir, la grosseur d'une noix, et continuez ce traitement pendant quinze jours.

CHANCRE DANS L'ŒIL.

Ce chancre se manifeste par des boutons rouges, les uns plus petits, les autres plus grands, qu'on aperçoit vers le

grand angle de l'œil, près du nez ; on le voit au-dedans et au dehors de l'œil, même sur les paupières ; et l'œil paraît rouge.

Mettez le cheval au régime, donnez-lui de l'acier, et ensuite du foie d'antimoine ; lavez le chancre avec de la décoction de graine de fenouil, que vous saupoudrez de tutie et de poudre de cloporte passée sur le porphyre, ou de couperose blanche, de sucre candi et de tutie en parties égales.

TAIES.

On distingue deux sortes de taies : l'une est comme un nuage qui couvre entièrement l'œil, l'autre est une tache ronde, blanche et épaisse, à laquelle on a donné le nom de perle, parce qu'il en a ressemblance.

Ces taies peuvent provenir d'un coup ou d'une fluxion. On les dissipe dans le commencement, en mettant sur elles un mélange de couperose blanche, de sucre de candi et de tutie en parties égales.

CHEVAL ÉPAULÉ, ÉCART À L'ÉPAULE.

Ce mal est causé par l'extension d'un ou de plusieurs tendons de muscles, ou par une fourbure mal guérie et invétérée, dont le principe est une lymphe extravasée, devenue âcre ; il faut des remèdes résolutifs qui dissipent ces humeurs, et qui rendent au muscle leur ressort naturel. Commencez par la saignée pour empêcher l'amas des humeurs.

Prenez ensuite de l'esprit de vin camphré, une livre ; infusez de l'esprit de sel ammoniac et de l'esprit de fourmi, de chacun deux onces ; de l'ambre en poudre, une once et demie : frottez tous les jours deux ou trois fois l'épaule du cheval avec cette composition, et principalement sous l'aisselle, et continuez ce frottement jusqu'à ce que vous observiez que le mouvement de la partie s'exécute sans douleur. Pour l'intérieur, faites la préparation suivante : prenez herbe de sanicle, une once ; baies de laurier, deux onces ; semence d'anis, demi-once ; sel de tartre, deux dragmes ; antimoine diaphorétique, trois dragmes. Réduisez le tout en poudre très fine, mêlez-le avec huit onces de miel, et deux onces d'esprit de sel ammoniac : faites un opiat, et appliquez-en la grosseur d'une noix à la racine de la langue.

Donnez de cet électuaire pendant quinze jours, tous les jours au matin, et mettez le cheval au régime de l'eau blanche.

EFFORTS DES REINS.

Ces efforts, provenant de la chute du cheval et lorsqu'il se relève, cause une extension considérable des tendons des muscles de l'arrière-main du cheval; cette extension est quelquefois si grande qu'elle ôte au cheval tout mouvement, et qu'elle produit la fièvre. Donnez sur-le-champ à l'animal des lavements annodins, composés de mauve, semences de lin, camomille cuite dans du lait; ajoutez-y de l'huile de laurier, mettez ensuite sur ses reins des draps trempés dans de l'esprit-de-vin chaud, dans lequel des gerbes aromatiques auront été infusées; enfin faites usage de la composition de l'esprit de vin camphré, mentionné dans l'article CHEVAL ÉPAULÉ OU ÉCART A L'ÉPAULE, et continuez de frotter deux fois par jour les reins du cheval avec cette composition.

RECETTES DIVERSES.

REMÈDE POUR GUÉRIR LES CHEVAUX QUI JETTENT PAR ÉCHAUFFEMENT, OU PAR TOUTE AUTRE CAUSE.

Faites avaler à l'animal à jeun, pendant quatre jours de suite, une chopine d'eau de miel un peu d'eau tiède, par chaque jour. Ensuite faites-lui prendre, pendant neuf jours, tous les matins à jeun, un quart d'once de fleur de soufre mêlée dans de l'avoine ou du blé; et dans le cours de la journée, chaque fois que vous lui donnerez du son ou de l'avoine, mêlez y une poignée de graines de genièvre pilées; ou bien, si vous pouvez vous procurer un genêt, coupez-en la tige bien menu, et mettez-en une poignée dans le son ou l'avoine.

Si l'animal est glandé et que sa glande soit dure, vous vous servirez, pour l'adoucir et même pour la faire percer, si le mal l'exige, des remèdes indiqués pour la gourme, page 60.

DES DIVERS ACCIDENTS QUI PEUVENT SURVENIR À UN
CHEVAL, SOIT EN MANGEANT, SOIT EN BUVANT.

Le cheval peut, en buvant dans des ruisseaux ou marais, avaler une sangsue qui s'attache à son estomac, et lui cause une hémorragie capable de lui donner la mort.

Remède.—Faites avaler à l'animal de l'huile d'olive ou de l'eau salée pour tuer la sangsue.

Il arrive quelquefois que le cheval avale de l'arsenic, qui aura été mis dans un grenier pour faire mourir les rats et les souris, parce que ces animaux malfaisants, après avoir avalé l'arsenic, seront venus vomir dans l'avoine, ou sur le foin, que l'on donne aux chevaux.

Remède.—Faites boire à l'animal deux livres d'huile d'olive, et réitérez la boisson, si vous vous apercevez que le premier essai n'a pas tout-à-fait réussi.

La fiente de poule est une espèce de poison pour le cheval qui en a avalé ; il bat du flanc, et jette de vilaines matières par le fondement.

Remède.—Rafraîchissez l'animal, purgez-le avec du miel et de l'aloës, et donnez-lui des lavements.

DE LA PIQURE DES MOUCHES.

Les mouches tourmentent quelquefois les chevaux, au point de les empêcher de manger, de les faire maigrir et tomber fourbus.

Remède.—Prenez de la morelle, de la chicorée sauvage, de l'eau d'artichauts, des feuilles de noyer, du brou de noix, ou d'autres plantes amères ; frottez-en le cheval dans les endroits les plus exposés à la piquûre de ces insectes ; le vinaigre pur les éloignera aussi, mais pas aussi efficacement que le suc de plantes amères.

ONGUENT PROPRE À OTER L'INFLAMMATION, ET À CICA-
TRISER LES PLAIES DES CHEVAUX.

Mettez dans un bassin sept livres d'huile d'olive ; versez dedans une livre de céruse et une livre un quart de litharge d'or ou d'argent avec une pinte d'eau ; battez-les bien ensemble, et mettez le tout dans un pot de terre ; agitez le tout avec une spatule de bois, pendant un quart d'heure ;

puis, ayant mis le pot sur un bon feu de charbon, faites cuire, remuant sans cesse jusqu'à ce que l'eau soit évaporée, ce qui s'effectuera dans l'espace d'une heure ; et alors les matières seront abais-ées ; ôtez le pot du feu, et ajoutez une demi-livre de cire blanche coupée par morceaux. Pilez en poudre fine, et passez par un tamis fin une demi-livre de myrrhe et deux onces d'aloës ; mettez le tout avec de la cire dans la première composition, et remuez sans discontinuer pour bien incorporer ensemble les espèces ; et, sans remettre le pot sur le feu, continuez de remuer, jusqu'à ce que l'onguent se refroidisse.

POUR FAIRE REVENIR LE POIL, TOMBÉ PAR GALE OU BESOIN SERA.

Prenez partie égale de populéum et de miel blanc, frottez-en deux fois par jour, quinze jours de suite, les endroits où le poil sera tombé ; et si c'est en été, à cause des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquinte, ou de la poudre d'aloës succotrin.

MANIÈRE DE REMPLIR LES SALIÈRES.

Prenez partie égale d'orge mondé et de vesse qu'on donne aux pigeons, pilez-les l'un et l'autre, et les faites cuire dans l'eau-rose jusqu'à ce que cela soit en bouillie ; remplissez-en tous les jours les salières du cheval, avec un bandeau fait exprès, et continuez trois semaines ou un mois.

ONGUENT DE PIED.

Cire jaune, poix-résine, poix grasse, colophane, suif de mouton, saindoux, miel, térébenthine, huile d'olive : il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre, les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'espace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron soit assez grand, de peur qu'en cuisant, les drogues ne sortent, et lorsqu'elles commencent à ne plus s'élever, et qu'ils ne paraît plus d'écume, l'onguent est fait. Il se garde tant qu'on veut. Afin qu'il opère bien, il faut en frotter le pied autour de la couronne, environ deux doigts en descendant, entourer ensuite la partie avec une lisière, pour conserver et faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop serrer la

bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remède, il se formerait un cercle à l'endroit de la lisière, qui empêcherait la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne se dessèchent à l'écurie, il faut les frotter deux fois par semaine avec cet onguent, et il n'est point besoin de lisière, quand ce n'est que pour entretenir et nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui se fait à peu de frais : une livre de tarc ou goudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel, le tout incorporé ensemble et mis dans un pot de terre vernisé, pour s'en servir au besoin.

MANIÈRE DE FAIRE AVALER AUX CHEVAUX TOUTES SORTES DE BREUVAGES ET MÉDICAMENTS SOLIDES.

Il suffit souvent, lorsqu'on veut faire avaler quelque breuvage à un cheval, de lui tenir la tête haute et la bouche ouverte à l'aide d'un baillon ; dans cette position, on lui verse doucement la potion avec une corne préparée à cet effet, mais cette méthode n'est pas toujours sans danger. Ainsi il est possible que, la tête étant trop haute, une portion du breuvage tombe dans la trachée artère et suffoque le cheval ; cela pourrait arriver surtout si on lui versait la potion trop vite. Il est donc important, dès que le cheval tousse, de suspendre l'opération.

Il arrive aussi que dans certaines maladies, l'animal ne peut lever la tête, ni ouvrir la bouche. Dans ce cas, il faut lui faire prendre la potion en l'introduisant dans les naseaux à l'aide de la corne. Cette méthode est, en outre, employée lorsque les naseaux sont ulcérés.

Pour faire avaler au cheval des médicaments solides, on lui prend la langue, que l'on tient fortement d'une main, tandis que de l'autre on pose le médicament dessus, et l'on y verse quelques gouttes d'huile, afin que le tout tombe plus aisément dans l'oesophage. Dans cette circonstance, il faut avoir grand soin de ne pas tirer la langue trop fort, car on pourrait l'arracher, et il suffirait pour cela, d'un mouvement brusque du cheval, les adhérences de la langue étant très-faibles.

Le procédé le plus convenable et le plus généralement employé consiste à faire prendre les médicaments aux chevaux

à l'aide d'un *billot*, c'est le nom que l'on donne à une espèce de mors en bois autour duquel on met les drogues, que l'on retient avec un linge. Ce mors est maintenu par deux cordes que l'on attache par dessus les oreilles; on le laisse dans la bouche du cheval assez longtemps pour qu'il puisse avaler le médicament. On peut remplacer ce billot par un simple linge dans la bouche du cheval, et l'on en attache les deux bouts comme nous venons de le dire.

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS DE CHIRURGIE LE PLUS ORDINAIREMENT PRATIQUÉES SUR LES CHEVAUX (1)

DE LA SAIGNÉE.

La saignée est une des opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux, et particulièrement sur le cheval. Cette opération n'est autre chose qu'une incision faite aux vaisseaux qui en contiennent, savoir les veines et les artères. On fait aussi incision à ces deux vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines et des artères; il n'y aurait point non plus de partie exempte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisait les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernières ramifications des vaisseaux, que l'on nomme les *extrémités capillaires*, fourniraient trop peu de sang, et les gros vaisseaux, tels que les grosses artères, en fourniraient tant, et avec tant d'impétuosité, que l'on aurait de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant ou à peu près les saignées praticables ou du moins nécessaires : on fait communément cette opération à la langue, au palais, au con, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la queue.

(1) Cet article est extrait de l'excellent ouvrage du célèbre Lafosse, publiée en 1749. La méthode de ce savant professeur n'a pas cessé d'être pratiquée jusqu'à ce jour, et nous l'avons retrouvée dans plusieurs ouvrages modernes.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur les vaisseaux dont ils veulent tirer du sang pour en intercepter le cours : les vaisseaux de l'homme étant extrêmement fins, déliés et roulants, ils auraient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement et les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les chevaux, cette précaution devient inutile ; c'est pourquoi on les fait presque toutes sans ligature.

SAIGNÉE AU COU.

La ligature étant nécessaire et même indispensable pour cette saignée, on serre le cou près des épaules avec une corde où l'on a fait un nœud coulant ; on introduit un bâton dans la bouche de l'animal afin de lui faire remuer les mâchoires, ce qui facilite le gonflement de la veine ; celle-ci étant suffisamment gonflée, on pose la flamme dessus ; d'une main et de l'autre, on frappe sur cet instrument avec le manche d'un marteau ou quelque chose de semblable. Il ne faut donner qu'un coup sec et bien mesuré ; car si l'on frappait trop fort on estropierait le cheval, et si l'on frappait trop doucement on enlamerait le cuir sans atteindre la veine, et il faudrait recommencer : ce qui est dangereux.

Après avoir tiré la quantité de sang suffisante, on appuie les doigts ou la corde qui a servi de ligature sur les environs de la plaie, puis on la ferme en rapprochant les bords que l'on attache avec une épingle garnie de quelques crins de cheval que l'on noue par-dessus.

La partie où l'on doit pratiquer cette saignée est située à environ deux pouces et demi de la fourchette.

On pourrait cependant la pratiquer plus bas, mais la difficulté serait plus grande, en raison de l'épaisseur des chairs ; et plus haut le vaisseau est trop petit pour qu'on en puisse extraire la quantité de sang nécessaire.

SAIGNÉE À LA LANGUE.

Après avoir tiré doucement la langue hors de la bouche, on la retourne avec précaution, et, à l'aide de la flamme ou d'une lancette, on coupe les vaisseaux que l'on aperçoit à la partie inférieure. Il est bon, avant de faire l'incision, de

laver la langue avec une éponge. Il est inutile de panser la plaie ; le sang ne tarde pas à s'arrêter de lui-même.

SAIGNÉE AU PALAIS.

Pour celle du palais, rien n'est plus commun. Les palefreniers sont dans l'usage de la faire sans demander avis, aussitôt qu'ils voient leurs chevaux dégoûtés ; ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé et pointu par le bout ; une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisième ou quatrième sillon du palais. Cette saignée, si on la faisait plus loin, ne serait pas sans danger ; car on aurait de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumaceau avec de la filasse, et le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, et par-dessus mettre un gros tapon de filasse, que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, et on attache le cheval avec son licol un peu haut par les deux côtés ; il faut le laisser cinq ou six heures sans le délier et sans lever l'appareil, ni, par conséquent, lui donner à manger. Cette saignée se pratique pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

SAIGNÉE AUX FLANCS.

Quoique cette saignée ne soit pas plus difficile que la précédente, on met cependant quelquefois plus de temps à la faire.

Il passe tout du long des côtes du cheval, de la partie antérieure et de la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, et quelquefois paraît très-peu.

Quand il paraît peu, on est obligé de mouiller le poil avec l'eau chaude et une éponge, et on coupe cette veine, avec la flamme, en donnant, comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelque personne qui, sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme ; mais cette manière est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

SAIGNÉE AU PLAT DE LA CUISSE EN DEDANS.

On ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, et on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre ; on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, et on se retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du cheval.

Il y a cependant des maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes : ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup de manche du brochoir, et ensuite en font la ligature comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tranchées, et celle du plat de la cuisse en dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de reins.

SAIGNÉE À LA QUEUE.

On saigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de différentes façons : ou en coupant un, ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une incision curiale, ou en figure de T, ou en donnant dedans plusieurs coups de flamme.

Si c'est un cheval à courte queue, on n'en coupe point le nœud, parce que la moëlle allongée, perçant jusqu'au trois ou quatrième, il pourrait en survenir des accidents, outre la difformité qui en résulterait ; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, et une transversale au bout ; ou bien on fait l'incision transversale à un ou deux pouces de distance au bout, ce qui forme une croix : c'est ce que les maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un cheval à la queue pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de rendre la queue, ni de faire d'incision curiale, ni d'en couper de nœuds ; mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dessus sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espèce de saignée à la queue dans cette maladie, et leur raison est que tous les coups de flamme que l'on donne sont autant de plaies douloureuses, qui, pour former

leurs cicatrices, se couvrent de nouvelles gales plus incommodes que la première, et obligent le cheval à se frotter de nouveau et remuer la queue perpétuellement; c'est pour quoi on préfère de la bassiner avec de l'eau et du sel ou autres remèdes convenables.

A ceux qui ont la queue longue on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins; car le restant du tronçon les fournit assez longs après; quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile et plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces saignées, on laisse couler le sang aussi abondamment qu'il peut, et on ne cherche point l'étancher, excepté quand on coupe deux nœuds; alors on arrête le sang avec le feu, qu'on y met avec le brûle-queue; on met ensuite de la poix ou du crin tortillé sur l'endroit que l'on vient de cautériser, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même manière.

DU SÉTON ET DE L'ORTIE.

Le séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre et moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelque autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir et chair par une ouverture, et que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matières qui étaient enfermées et qui croupissaient dans quelque partie.

L'ortie est un pareil morceau de corde, cuir ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, et que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la crinière, au garrot, et à d'autres parties; mais la principale étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un séton ou une ortie à l'épaule, si c'est un cheval qui ait le poitrail fort large, et, par conséquent, qui ait les épaules fort grosses, on commence par broyer les épaules avec une tuile, une brique, ou quelque corps qui soit dur, pour que la peau se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le cheval sur le fumier ou de la paille, surtout s'il est méchant, car il y a des chevaux si patients qu'il suffirait de

les retenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis, avec une spatule de fer lisse et polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusque vers le garot ou le bas de la crinière, promenant la spatule en long et en large devant et derrière l'épaule, afin que les sérosités et les glaires s'amassent dans cet espace; ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, et large de sept à huit lignes; et, afin qu'il ne glisse pas, et qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite coche entre cuir et chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédant de ce cuir. C'est ainsi que se pratiquent l'ortie. Pour en faire un sétou, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, et mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié erin et moitié filasse, et la remuer tous les jours dans le pansement pour la nettoyer et l'enduire de nouveau de suppuratif ou de quel qu'autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entièrement pour cela, on ne fait que la passer et repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la première de suppuratif, et on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car, quoique les maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours, par complaisance pour des particuliers impatients, qui veulent voir promptement la décision de la cure, soit en bien, soit en mal, l'expérience fait voir, dans les maux un peu graves, que ce terme est trop court.

Il faut, après que l'opération est faite, empêcher le cheval de se coucher pendant tout le temps qu'il porte le sétou ou l'ortie, pour donner une pente continue aux humeurs, ce que l'on fait communément en le suspendant, car tout le monde sait que les chevaux dorment aisément debout. Le régime qu'il faut faire observer au cheval consiste à lui ôter son avoine, le mettre au son et à la paille pour nourriture, et l'eau de son pour boisson.

Il faut pas oublier, après l'opération, de frotter l'épaule avec l'onguent ou huile rosat, et l'eau-de-vie. et, les jours

suivants, d'y appliquer matin et soir, une charge résolutive et spiritueuse, pour fortifier la partie ; on peut employer, par exemple, l'emmiellure rouge, et, à son défaut, l'emmiellure commune, et y ajouter un demi-setier d'eau-de-vie.

Quand on passe des sétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au cou, sur les rognons et ailleurs, on fait l'ouverture et le détachement de la peau proportionnés à la grandeur de la partie.

Quelquefois on passe un seton au travers d'une tumeur ; en ce cas, la matière a creusé dessous suffisamment, et il est inutile de séparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des maréchauds très-sensés qui prétendent, avec quelque apparence de raison, que cette opération, pratiquée comme on vient de la décrire, ne sert qu'à dessécher le défaut de l'épaule. Or, comme cette opération ne se pratique que pour des écarts, ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang remplisse le vide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, et que, cette lymphe épanchée, venant à prendre, dans son séjour, une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue pour empêcher un cheval de boiter, ils prétendent avec raison que le seton passé au-dessus n'en peut aucunement procurer l'issue, et en proposent deux autres, qui y remédieraient fort bien, si elles étaient sans danger.

L'une est de faire faire au seton le tour des bords de l'omoplate (c'est l'os de l'épaule qu'on nomme vulgairement le *paleron* ou la *palette*) ou, au moins, le demi-tour de ces bords qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre est de cerner l'épaule par-dessus, en commençant sur le pli du coude, au-dessus de l'ars, et faisant faire à la spatule le chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus, dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette manière d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être infiltrées, par un écart entre l'épaule et le coffre.

MANIÈRE DE DESSOLER.

Il y a des chevaux si doux qu'on peut les dessoler à la main, mais quand ils sont méchants, ou qu'on s'en méfie, on

les met dans le travail, ou bien on les renverse par terre. On les prépare ordinairement, la veille, en y mettant une emmiellure ; ensuite on pare les pieds le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, et avec le bouterolle même on coupe et on cerne la sole tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le bouterolle ; il suffit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite rosée de sang. Quand, avec le bouterolle, on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la sole, on repasse le bistouri dans la rainure qui a été faite, et, en soulevant la sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frappant légèrement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir. Les côtés étant bien détachés, on enlève la sole avec un instrument appelé *lève-sole* ; on la saisit avec les triquoises, et on l'arrache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du paturon pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, et se donner le temps de reconnaître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons et donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les sucs qui y sont étranglés. S'il se trouve des chairs fongueuses, baveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir, ce serait rendre le mal incurable ; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de renette, pour la même raison ; on fait lâcher ensuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le paturon, pour laisser couler le sang et arroser la partie, et lui servir de baume. Quand on croit la partie assez dégorgée, on fait resserrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat, ou de l'eau-de-vie, on serre à quatre ou cinq clous, et ensuite on applique des plumasseaux couverts de térébenthine, ou imbibés seulement d'eau-de-vie et d'oxycrat, et des éclisses par-dessus, retenues par une autre éclisse transversale qui s'arrête entre les éponges du fer et les deux côtés du talon, et on ne doit lever l'appareil au plus tôt que quatre jours après ; car c'est une règle générale que moins une plaie est exposée à l'air, plus prompte-

ment elle guérit. C'est la pourriture seule, la trop grande quantité de pus, et la crainte, qui font lever le premier appareil ; car on a vu des chevaux auxquels un seul appareil a suffi, après avoir été dessolés, et la sole entièrement revenue au bout de quinze jours, pendant lesquels on n'avait point levé l'appareil pour quelque raison particulière.

Il faut avoir soin de mettre un restrinctif avec bol et vinaigre, ou avec la suie de cheminée, le vinaigre et les blancs d'œuf autour du boulet tous les vingt-quatre heures de crainte que la matière ne souffle au poil.

AMPUTATION DE LA QUEUE.

Toutes les saisons de l'année ne sont pas propres à faire cette opération : le grand froid la rend mortel, le grand chaud la rend incommode à cause des mouches, et de la gangrène, qui peut s'y mettre.

Elle se fait de diverses manières : on se sert du bistouri, on se sert du boutoir ; on se sert du couteau. A un jeune poulain, on peut la couper dans un joint avec le bistouri, sans aucune difficulté. A un cheval fait, on la coupait anciennement en mettant le boutoir sous la queue à l'endroit où on voulait la couper, et en donnant dessus un grand coup de maillet ; mais c'était faire au cheval un double mal, meurtrissure d'un côté, incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre manière : on met la queue sur une bûche debout, on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on va la séparer, on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau ; on penche le couteau un peu pour la couper en flûte, afin que le cheval la porte par la suite de meilleure grâce, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut, avec le brûle-queue, qui est un fer fait comme une clef des roues d'un carrosse, avec cet différence que l'extrémité utile est ronde, et non carrée, afin que la queue y puisse entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de poix noire sur le bout de la queue, et poser le fer, qui aura perdu un peu de sa chaleur, sur la poix pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier après cette opération, afin qu'il ne puisse pas se frotter, ce qui cause quelquefois de grands accidents. Il faut, après l'opération, frotter avec de l'eau-de-vie le tron

con de la queue, jusque sur les rognons, pendant quelques jours, soir et matin. Si la queue était meurtrie ou trop brûlée, ou que le cheval se fut frotté, il faudrait se servir de l'esprit de térébenthine et eau-de-vie, partie égale, battues ensemble, et frotter ci-dessus.

DU FEU.

Il n'y a point de remède qui soit d'un usage si universel que ce-ci dans les maladies des chevaux. Il était même anciennement en grande faveur dans la médecine pour les hommes, et ce serait peut-être une question qui ne serait pas mal fondée, de savoir si la même application de ce remède a dû être une raison suffisante pour le faire tomber dans un si grand discredit. Si la chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main, et si elle a fait les opérations les plus hardies, elle a peut-être été dérangée, en s'attachant trop à la main, une chose certaine, c'est qu'elle a traité un nombre de maladies que l'antiquité ne lesait par le moyen du feu, et que la chirurgie moderne a regardées comme incurables, ou qu'elle entreprend sans succès, malgré le haut point de perfection auquel elle est parvenue. Laissons ces conjectures qui ne sont pas de notre ressort, et revenons à la manière de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons, et à peu près dans les mêmes cas pour lesquels on emploie le séton et l'ortie, c'est-à-dire lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, causée par l'extravasation d'un sue qui, par son séjour, peut se corrompre, altérer et même détruire une partie, ou, par son déplacement, en embrasser le mouvement. Les trémblements violents et fréquents, les suppurations abondantes, qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuses et ligamenteuses, qui sont dans le voisinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu et se gangrènent plutôt que de s'allonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort ; par ces raisons, dis-je, on a banni de ces parties l'usage du séton et de l'ortie, que l'on emploie que dans les parties grasses et charnues, où tous ces accidents, lors même qu'ils arrivent, sont moins dangereux. Outre cet avantage du feu sur le séton et l'ortie, il y en a un autre à considérer, c'est que le

l'on est résolu, il par lui-même. Ce n'est pas assez de donner une issue à un suc étranger à une partie, il faut encore donner à ce suc, souvent épaissi, la fluidité et la facilité nécessaires pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'est ce qu'on appelle *diger, résoudre* une humeur. Or il est dans tous les corps animaux des matières d'une nature singulière, ou qui acquièrent cette nature par leur déplacement et leur séjour, et qu'il y a, et les uns comme une gelée épaissie, d'autres semblables à du suif, d'autres à la cire, d'autres à la poix, d'autres à du résine fine mêlée de matières terrestres, etc. Ces matières animales ne peuvent que rarement, par le contact des sucs, acquies une sorte de consistance, se dissolvent par des sucs, et forment des plaques, dont on compose les charmes, ou autres formes de bois : la chaleur active du feu, au contraire, dissout, par sa pénétration de tous côtés, pour ainsi dire, tous les principes du fond de ces matières, et de ses qualités, et les qualités extrinsèques et intrinsèques, qui, en liant les particules d'un fluide, et embrassant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolu de tous les remèdes. Il faut plus d'un moment à tout le filon, l'expérience a été faite, en présentant un more au feu, de cuir à l'ardeur du feu), et, par conséquent, rétablit leur ressort, qui, quoique d'une manière imperceptible, ne laisse pas d'être dans une alternance de contraction et de relaxation et de relâchement. Cette action se fait inutile sur des sucs épaissis à un certain point, et à la nature s'en est guérie rarement ces maux : mais ces sucs sont fondus par la chaleur du feu, et ce ressort ramené, cette humeur achève de se briser et de s'attacher à la longueur et de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cavité que laisse le feu ayant, d'ailleurs, durci les environs de la tumeur, ou plutôt le cuir, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. Ceci, par cette raison que si le feu ne diminue pas une tumeur du moins l'empêche-t-il de croître.

Quelques personnes sont scrupuleuses sur le choix des matériaux dont ces instruments doivent être faits ; les uns prétendent qu'on doit préférer l'or ; d'autres tiennent pour l'argent ; quelques-uns pour le cuivre, et le plus grand nombre pour le fer.

Le feu d'or et d'argent est reconnu presque universellement pour être trop violent ; le cuivre serait plus doux ; mais les maréchaux sont plus accoutumés à connaître le juste degré de chaleur du fer que des autres métaux.

Quant aux diverses manières de l'appliquer, la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure ; par exemple, on barre les veines avec le feu, et cet usage est moins douloureux et moins dangereux que la manière précédente ; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particulièrement aux jambes, que l'on a vues quelquefois devenir de la grosseur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus deux ou trois petites raies ; on évite, outre cela, le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, etc,

On perce des abcès avec des pointes de feu, surtout au garrot, au toupet pour le mal de taupe, sur les rognons, et autres endroits où nous avons dit que venaient les cors, quand il y a plus de pus.

À l'épaule, pour un écart, ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de roue ; quelquefois, au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu les armes du maître, un pot de fleurs, une couronne, une autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille ; mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies et de boutons de feu, on peut y faire quelque dessin, mais il serait ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un suros, où une petite étoile suffit ; à une fusée, où on le met en fougère, ou patte d'oie, c'est-à-dire à peu près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies disposées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge et semence de feu, c'est la même chose : ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, et que l'on sème sur les lignes où on a déjà passé légèrement le feu.

A la couronne, lorsque la matière souffle au poil, ou qu'on veut relargir le sabot et lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Quand la corne est éclatée, on y met un S de feu pour réunir les deux quartiers séparés par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réunir. On appelle avalure une corne plus tendre, formée par un suc gélatineux qui succède à la place de la corne qui a été emportée, et qui est moins sèche et moins cassante que la corne vieille, et qui, par conséquent, donne le temps au reste du sabot, qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remèdes qu'on y applique, ou plutôt qui sert d'une espèce de glu pour réunir la division. S'il y avait inflammation à la seime, au lieu d'une S on mettrait aux deux côtés deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, etc., on le met en palme ou fougère.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner utilement le feu, qui ordinairement est un remède très efficace.

Premièrement, le temps est celui de nécessité, sans s'embarrasser du cours de la lune ni des planètes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remèdes émollients, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troisièmement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, et que, par sa vivacité, il ronge les couteaux et y fait des dents (au lieu de les conserver lisses et unies), mais seulement à celui du charbon de bois; et il faut en faire chauffer sept ou huit à la fois, ou du moins plusieurs en même temps, afin de n'en pas manquer pendant l'opération et de la pouvoir achever tout de suite.

Quatrièmement, il faut qu'ils soient rouges non flam-bants.

Cinquièmement, il faut avoir la main légère; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer assez pour que la chair prenne une couleur de cerise et de ne pas se contenter de brûler seulement le poil, mais ne pas enfoncer lourdement jusqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Quand on a appliqué le feu, on frotte la brûlure avec du miel et du saindoux, ou du miel et de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroène avec la cire jaune fondue avec partie égale de poix noire, et de la tondure de drap ou des os calcinés, ou de la savatte brûlée par-dessus ; mais le miel et l'eau-de-vie font l'escare moins grande. Les jours suivants on applique dessus de l'onguent d'althéa ou rosat pendant dix, douze ou quinze jour.

AMPUTATION DE LA LANGUE.

Il y a des chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, et qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soient d'ailleurs de très-beaux chevaux, rien n'est plus désagréable à la vue. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, aussi bien que de mauvaise habitude. On essaie différents moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âpres et désagréables sur le bout de la langue pour la leur faire retirer ; on la pince, on la pique, on y cingle de petits coups pendant plusieurs jours et quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois à force de soins et d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation ou d'un relâchement dans la partie, et que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté. Ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant fermée dans la main, ou sur un petit bout de planche, et coupant avec un rasoir bien tranchant les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toujours un peu pointue, parce que si on la coupait transversalement, elle passerait par la suite par-dessus le mors, et, outre cela, le cheval aurait de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

CHAPITRE V

DE LA FERRURE.

Il n'est pas de meilleur traité de la ferrure que l'ouvrage du célèbre M. Burgelat, intitulé *Essai historique et pratique sur la ferrure, à l'usage des élèves des écoles royales et vétérinaires*.

Il y a, dit ce savant professeur, quatre règles principales pour bien ferrer les chevaux qui ont de bons pieds, savoir : 1o. *Pincer devant, talon derrière* ; 2o. *ne pas ouvrir les talons* ; 3o. *employer des clous dont la lime soit bien défilée* ; 4o. *faire les fers à la mesure des pieds, et le plus légers possible.*

Le fer doit être fait de telle sorte que les éponges ne débordent que très-peu ; s'il en était autrement, le cheval se défererait facilement. Il faut aussi que le fer ne soit pas percé trop en dedans, et qu'il porte bien sur la corne ; car, s'il pénétrait en la son, le cheval boiterait. Il en serait de même si les clous étaient brochés, les uns plus haut que les autres ; afin les clous doivent être bien rivés, car si les rivets étaient saillants, le cheval se couperait infailliblement. C'est pourquoi, lorsque le cheval est ferré, il faut raper le pied tout autour.

La plupart des maréchaux ont la mauvaise habitude de brûler le pied, s'ils veulent ferrer, en y appliquant le fer tout chaud, et en font leur dénombré, expressément d'en agir ainsi, à moins qu'il ne s'agisse de chevaux de trait dont le pignon du fer doit entrer dans la corne ; tout-fois ce pignon doit seul être chauffé. Il est vrai qu'après avoir brûlé le pied, on le pare plus facilement ; mais en même temps on le dessèche et on l'altère.

Si les pieds d'un cheval étaient tellement durs qu'il fut impossible de lui enfoncer le clou convenablement, on pourrait l'attendrir en le trempant pendant vingt quatre heures dans la fiente humide.

DES TALONS BAS.

Il y a deux sortes de talons bas : quelques chevaux ont le talon bas et la fourchette grasse, d'autres ont le talon bas et serré.

Les talons bas et la fourchette grasse sont de très-mauvais pieds ; on a coutume, pour suppléer à ce défaut, d'épaissir le fer à l'endroit des éponges ; mais cela ne dure qu'autant qu'il est neuf : c'est pourquoi il faut nécessairement mettre à ces sortes de chevaux des crampons pour empêcher le talon et la fourchette de porter à terre, et afin que la nourriture se jette du côté du talon, il ne faut presque point creuser dans les quartiers, mais passer la fourchette

plate ; par ce moyen, le talon se fortifiera ; il faut aussi, à chaque ferrure, couper un peu de la pince et percer le fer maigre en pince, de peur d'enclouer.

A l'égard de ceux qui ont le talon bas et serré, il faut leur donner un fer à pantoufle, avec l'éponge droite et épaisse en dedans, pour élargir et pousser le talon en dehors à mesure qu'il croîtra ; ne point creuser les talons, rogner la pince à chaque ferrure. Comme ces sortes de fers ne manqueront pas de causer quelque douleur aux pieds les premiers jours, il faut les tenir dans la fiente mouillée pour adoucir la corne et la faire pousser.

Les quartiers des pieds de certains chevaux s'élargissent trop en dehors, ce qui finit par les faire boiter ; c'est ce qu'on appelle des *pieds plats*. Ces chevaux doivent être ferrés avec des fers dont la pince et les branches soient plus droites que la forme des quartiers et de la pince du pied. Chaque fois qu'on les ferre, on ôte avec le rogne-pied ce qui déborde de la pince et des quartiers.

Si les pieds poussent trop vers la sole et se resserrent du côté des talons, il faut se servir du fer à pantoufle, afin de les élargir, d'empêcher la sole de trop pousser, et de faire passer la nourriture du côté du talon ; et il ne faut point, dans cette occasion, que les branches du fer soient droites.

Le pied comble est celui qui a la sole la plus haute que la corne, les uns plus, les autres moins. Ce défaut, qui est ordinaire aux chevaux élevés dans les pays marécageux, vient de ce que la nourriture pousse trop à la pince et à la sole, au lieu de passer au talon ; c'est aussi pour cela que presque tous les pieds combles, quoiqu'ils s'élargissent du côté des quartiers, se serrent au talon, qui se trouve privé de nourriture.

Suivant la structure de ces pieds, il est aisé de voir qu'il faut leur donner des fers à pantoufle avec les éponges étroites et épaisses en dedans, afin d'ouvrir les talons et de contraindre la nourriture superflue à la pince et à la sole de passer au talon. Il faut aussi, pour la même raison, raccourcir à chaque ferrure la pince du fer, et percer maigre en pince.

Il y a quelques maréchaux qui se servent de fers voûtés pour ces sortes de pieds. Cette méthode ne vaut rien, car,

bien loin de soulager les pieds, on les ruine par la suite, parce que le pied prenant la forme du fer, la nourriture pousse toujours à la sole ; ce qui rend le pied comble et difforme de plus en plus, et empêche le cheval de marcher sûrement, n'appuyant que sur le milieu du fer. Il y a pourtant des pieds auxquels la sole surmonte plus dans un endroit que dans l'autre, ce que les maréchaux appellent *ognons*. Pour se servir de ces chevaux, on est obligé nécessairement de voûter le fer.

Il y en a qui font barrer les veines dans les paturons, pour arrêter en haut la nourriture qui va à la sole, ce qui réussit quelquefois ; mais pour les chevaux qui ont les pieds si combles qu'on ne peut les rétablir par cette méthode, il faut les envoyer à la charrue dans un pays dont le terrain soit doux ; ils pourront peut-être se rétablir, en observant la méthode de les ferrer comme il a été dit ci-dessus.

DES PIEDS ENCASTELÉS.

On appelle cheval encastelé, comme nous l'avons déjà dit, celui dont les talons sont si serrés et pressent si fort le petit-pied qu'il l'empêche de marcher à son aise, et le font souvent boiter.

Il n'y a guère que les chevaux de légère taille et élevés dans les pays secs qui soient sujets à l'encastelure. La cause de ce mal vient de la mauvaise forme du pied, qui, au lieu d'avoir la rondeur ordinaire jusqu'auprès des talons, se serre et s'étrécit dans cet endroit. Les pieds trop longs, secs et privés d'humeur, sont, pour la plupart, encastelés. Une ferrure mal ordonnée cause souvent aussi cet accident. Comme les chevaux encastelés marchent ordinairement de la pince pour éviter la douleur du talon, cette démarche leur racourcit le nerf, et leur rend par la suite les jambes arquées. Pour prévenir et corriger ce mal, il faut, en parant les pieds, abattre les talons plats, sans creuser les quartiers ; il faut aussi parer la fourchette plate, et laisser la sole forte au talon : car, comme on l'a déjà dit, en creusant les quartiers on affaiblit les talons, et l'on ôte la force du pied ; en sorte que les quartiers, venant surnaturellement à se rapprocher pour remplir le vide, ils pressent nécessairement le petit pied, et causent de la douleur dans cette partie, qui fait boiter le cheval.

Après avoir ainsi paré le pied, il faut le ferrer à pantoufle (le propre de cette ferrure étant d'élargir les talons), parce que le dedans de l'éponge étant de beaucoup plus épais que le dehors, la corne est obligée de pousser en dehors ; et, en renouvelant plusieurs fois cette sorte de ferrure, le talon s'élargit, et cette partie prend de la force. Il faut que le dedans de l'éponge soit trois fois plus épais que le dehors, et qu'elle soit étroite, afin que la partie de dedans porte peu sur la sole.

Comme les chevaux encastelés ont ordinairement le pied sec, il faut, avant de les ferrer, leur tenir les pieds dans la fiente mouillée, environ l'espace d'une demi-journée ; l'humidité leur attendrit la corne : la rend plus aisée à parer, et prépare le talon à s'élargir plus facilement. J'ai vu beaucoup de chevaux guérir de l'encastelure par ce moyen. Il faut aussi, de deux jours l'un, graisser les talons et le tour de la couronne avec de l'onguent de pied décrit dans la troisième partie.

Lorsqu'on est obligé de faire un voyage avec un cheval encastelé, il ne faut pas lui battre les talons, comme il est expliqué ci-dessus, car on doit lui conserver cette partie dans sa force afin qu'il puisse fournir la route ; mais, après le voyage, il faut reprendre la méthode ci-dessus.

Quand un cheval est absolument si encastelé que la ferrure seule ne peut y remédier, parce qu'il aura été négligé ou mal ferré, le remède est de le desseler, suivant la manière expliquée au Traité des opérations.

Lorsqu'on s'aperçoit qu'un talon veut serrer, il faut le ferrer à demi-pantoufle, dont l'éponge du fer est un peu tournée en talus du côté de dehors, et un peu plus épaisse du côté de dedans, de façon pourtant que le dedans des éponges ne porte pas tout-à-fait sur la sole. Il faut avec cela observer la même manière de le parer, comme les pieds tout-à-fait encastelés, c'est-à-dire ne point creuser dans les quartiers, parer la fourchette plate, raccourcir le pied à la pince à chaque ferrure, et percer maigre en pince.

Les chevaux qui ont des seimes (accident qui provient ordinairement de sécheresses et de talons serrés) doivent aussi être ferrés à demi-pantoufle, pour les raisons que nous

avons dites ci-dessus ; et si les talons continuent de se ser-
rer, il faut leur donner un fer à pantoufle.

DES CHEVAUX DROITS SUR MEMBRES, BOULETÉS, QUI ONT
LES JAMBES ARQUÉES, ET QUI SONT RAMPINS.

La manière de ferrer les chevaux qui sont droits sur
membres, qui ont les jambes arquées et qui sont rampins,
c'est de leur abattre les talons fort bas, sans pourtant creu-
ser les quartiers, cela leur fait baisser le boulet, et contraint
le nerf de s'étendre. Il faut aussi que le fer déborde à la
pince d'environ un demi doigt et qu'il soit plus épais en
cet endroit, parce que ces chevaux usent plus le fer en pince
qu'ailleurs.

Quand le cheval est tout à fait bouleté, c'est à-dire que
l'os du boulet se pousse si fort en avant qu'il paraît sortir de
sa place, il faut lui battre le talon jusqu'au vif, faire dé-
border le fer de deux doigts à la pince, lui graisser le nerf
de la jambe avec de l'onguent décrit dans la troisième par-
tie, le promener tous les jours au petit pas sur un terrain
doux, jusqu'à ce que le boulet ait repris sa place. C'est la
seule manière de ferrer ces sortes de pieds ; mais elle réus-
sit rarement s'ils ont été négligés.

Il y a beaucoup de personnes qui font énerver un cheval
aux ars, lorsqu'il est bouleté ou qu'il a les jambes arquées :
cette méthode est fort bonne ; on en trouvera l'explication
dans le Traité des opérations.

DES CHEVAUX QUI BRONCHENT ET DE CEUX QUI SE
COUPENT.

Lorsqu'un cheval est sujet à broncher, on a coutume de
lui abattre la pince en pied et de raccourcir le fer en pince
afin qu'il ne rencontre pas si facilement les pierres : mais
ce défaut, qui est ordinaire aux chevaux qui sont faibles de
devant, ou qui ont les jambes usées, se raccommode rare-
ment par la ferrure.

A l'égard des chevaux qui se coupent en marchant, cela
arrive aux uns parce qu'ils n'ont pas l'habitude de marcher ;
en sorte que, portant mal leurs jambes, ils s'attrapent avec
le fer ; d'autres, par faiblesse de reins, traînent les jambes
au lieu de les lever et de les porter droites ; souvent aussi

la mauvaise ferrure cause ce désordre, soit parce que le fer déborde, soit que les rivets sont trop longs ; d'autres enfin, par lassitude après un long travail ; le repos est le seul remède pour ces derniers.

C'est l'usage aux chevaux qui se coupent du devant, de leur abattre le quartier de dehors de chaque pied ; on serre aussi l'éponge de dedans et on la coupe courte et au niveau du talon ; il faut avec cela river les clous de façon que les rivets entrent dans la corne et qu'ils ne débordent pas. Aux jambes de derrière on observe la même chose, et l'on met un petit crampon en dedans, sans qu'il déborde ; le cheval en marche plus ouvert et plus à son aise. Voilà la seule façon de ferrer ces sortes de chevaux ; mais si c'est par mauvaise habitude, par faiblesse, ou par lassitude, qu'un cheval se coupe, la ferrure seule ne leur ôte point ce défaut.

Il y a certains chevaux qui, sans se couper, portant si mal leurs pieds en marchant qu'ils usent tous leurs fers en dehors : il faut leur mettre un crampon en dehors.

A l'égard des chevaux fourbus, il ne faut pas leur parer, ni abattre la pince, afin de conserver dans sa force la sole, qui, dans ces accidents, pousse et s'abaisse du côté de la pince et vers le milieu du sabot ; mais avec toutes les précautions qu'on peut apporter, lorsque la fourbure est tombée sur la sole, on ne rétablit que très-difficilement ces sortes de pieds par la ferrure.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE FERS.

Les fers dont on se sert communément sont : le fer ordinaire, le fer à tous pieds, le fer à lunette, le fer à pantoufle et le fer à demi-pantoufle.

Le fer ordinaire est entièrement plat, ne convient qu'à un pied sans défauts.

Le fer à tous pieds est fait de telle sorte qu'il peut se rétrécir ou s'élargir en le pliant au bout de la pince.

Le fer à lunette ne diffère du fer ordinaire qu'en ce que les éponges sont coupées jusqu'au premier trou.

On appelle fer à pantoufle celui qui a le dehors de l'éponge plus mince que le dedans, ce qui forme une sorte de talus.

Le fer à demi-pantoufle est une modification du précédent.

CHAPITRE VI

DE L'ART DU MANÈGE, D'APRÈS LE SAVANT OUVRAGE
DE M. DE LA BROUE.

MANIÈRE DE MONTER À CHEVAL.

Avant de monter un cheval, il faut visiter d'un coup d'œil tout son équipage ; cette attention qui est l'affaire d'un moment, est absolument nécessaire pour éviter les inconvénients qui peuvent arriver à ceux qui négligent ce petit soin. Il faut d'abord voir si la sougorgue n'est point trop serrée, ce qui empêcherait la respiration du cheval ; si la musserolle n'est point trop lâche ; car il faut, au contraire, qu'elle soit un peu serrée, tant pour la propreté que pour empêcher certains chevaux d'ouvrir la bouche, et pour prévenir, dans d'autres, le défaut qu'ils ont de mordre à la botte. Il faut ensuite voir si le mors n'est point trop haut, ce qui ferait froncer les lèvres ; ou trop bas, ce qui le ferait porter sur les crochets ; si la selle n'est point trop avant ; car, outre le danger d'estropier un cheval sur le garot, on lui empêcherait le mouvement des épaules ; si les saugles ne sont point trop lâches, ce qui ferait tourner la selle ; ou si elles ne sont point trop tendues, d'où il arrive souvent de fâcheux accidents. Il y a, par exemple, certains chevaux, qui s'enflent tellement le ventre par malice, en retenant leur halaine lorsqu'on veut les sangler, qu'à grande peine les sangles peuvent approcher des contre-sangles ; il y en a d'autres qui, si on les monte dès qu'ils sont sanglés, ont la dangereuse habitude d'essayer, en sautant, de casser leurs sangles, et quelquefois même de se renverser. Pour corriger ces défauts, on les tient sanglés dans l'écurie quelque temps avant de les monter, et on les fait trotter en main quelques pas. Il faut aussi voir si le poitrail est au-dessus de la jointure des épaules ; car, s'il était trop bas, il en empêcherait le mouvement ; et enfin si la croupière est d'une juste mesure, ni trop lâche, ce qui ferait tomber la selle en avant, ni trop courte, ce qui écorcherait le cheval sous la queue, et lui ferait faire des sauts et des ruades très-incommodes.

Après avoir fait ce petit examen, il faut s'approcher près de l'épaule gauche du cheval, non-seulement pour être à

prêtée de monter facilement dessus, mais pour éviter de recevoir un coup de pied, soit avec la jambe de devant, si l'on était vis-à-vis de l'encolure, soit avec celle de derrière, si l'on était vis-à-vis du ventre. Il faut ensuite prendre le bout des rênes avec la main droite, pour voir si elles ne sont point à l'envers, ni détournées : et, en ce cas, il faudrait les remettre sur leur plat, en tournant le tourlet du bas de la branche. Il faut tenir la gable la pointe en bas dans la main gauche, et de la même main, prendre les rênes un peu longues de peur d'accident, avec une poignée de erin près du garot, et bien serrer ces trois choses. Il faut ensuite, avec la main droite, prendre le bas de l'étrivière près de l'étrier, tourner l'étrivière du côté du plat du cuir : ensuite on met le pied gauche à l'étrier, on porte la main droite sur l'arçon de derrière, on s'élève au-dessous de la selle, en passant la jambe droite et assise jusqu'à la pointe du pied : et enfin, on entre dans la selle, en se tenant le corps droit. Toute cette suite d'actions, qui est plus longue à d'écrire qu'à exécuter, doit se faire avec beaucoup de grâce, de promptitude et de légèreté, afin de ne pas tomber dans le cas de certains cavaliers, qui affectent un air de suffisance dans la pratique de choses qui, quand on les sait faire, une fois, sont très faciles et très simples, mais nécessaires.

Lorsqu'on est en selle, il faut passer la gable dans la main droite, la pointe en bas : avec la même main, prendre le bout des rênes, pour les tenir égales, ensuite les ajuster dans la main gauche, en les séparant avec le petit doigt de la même main, renfermer le bout des doigts dans le creux de la main, et étendre le pouce dessus les rênes, afin de les assurer et de les empêcher de couler de la main.

La main de la bride gouverne l'avant-main. Elle doit être placée au-dessus du cou du cheval, ni en dedans, ni en dehors, à la hauteur du coude, deux doigts au-dessus et plus avant que le pommeau de la selle, afin qu'il n'empêche pas l'effet des rênes ; elles doit être, par conséquent, détachée du corps, et éloignée de l'estomac, avec les ongles un peu tournées en dessus, vis-à-vis du ventre, et le poignet un peu arrondi.

La main droite doit être placée à la hauteur et près de la main gauche, quand on mène un cheval les rênes égales ;

mais lorsqu'on se sert de la rêne droite, pour la plier de la main droite, il faut qu'elle soit plus basse que la main gauche, et plus près de la batte que de la selle.

Immédiatement après avoir placé la main de la bride, il faut s'asseoir juste dans le milieu de la selle, la ceinture et les fesses avancées, afin de n'être point assis près de l'arçon de derrière ; il faut tenir ses reins pliés et fermés, pour résister au mouvement du cheval. Un cavalier doit avoir deux parties mobiles et une immobile. Les premières sont le corps jusqu'au défaut de la ceinture, et les jambes, depuis les genoux jusqu'aux pieds ; l'autre est depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Suivant ce principe, les parties mobiles d'en haut sont : la tête, les épaules et les bras. La tête doit être placée droite et libre au-dessus des épaules, en regardant entre les oreilles du cheval ; les épaules doivent être aussi fort libres et un peu renversées en arrière ; car si la tête et les épaules étaient en avant, le derrière sortirait du fond de la selle, ce qui, outre la mauvaise grâce, ferait aller un cheval sur les épaules, et lui donnerait occasion de ruer par le moindre mouvement. Les bras doivent être pliés au coude, et joints au corps sans contrainte, et tombant naturellement sur les hanches.

A l'égard des jambes, qui sont les parties mobiles d'en bas, elles servent à conduire et à tenir en respect le corps et l'arrière-main du cheval ; leur vraie position est d'être libres du genou en bas, près du cheval sans le toucher, les cuisses et les jarrets tournés en dedans, afin que le plat de la cuisse soit, pour ainsi dire, collé le long du quartier de la selle. Il faut pourtant que les jambes soient assurées, quoique libres, car si elles étaient incertaines, elles toucheraient incessamment le ventre : ce qui tiendrait le cheval dans un continuel désordre ; si elles étaient trop éloignées, on ne serait plus à temps d'aider ou de châtier un cheval à propos, c'est-à-dire dans le temps qu'il commet la faute ; si elles étaient trop avancées, on ne pourrait pas s'en servir pour le ventre, dont les aides sont les jambes ; au contraire, si elles étaient trop en arrière, les aides viendraient dans les flancs, qui sont une partie trop chatouilleuse et trop sensible, pour y appliquer les éperons ; et si enfin les jambes

étaient trop raccourcies, lorsqu'on pèserait sur les étriers, on serait hors de la selle.

Le talon doit être un peu plus bas que la pointe du pied, mais pas trop, parce que cela tiendrait la jambe roide ; il doit être tourné tant soit peu plus en dedans qu'en dehors, afin de pouvoir conduire l'éperon facilement et sans contrainte, à la partie du ventre qui est à quatre doigts derrière les sangles. La pointe du pied doit déborder l'étrier d'un pouce, ou deux seulement, suivant la largeur de la grille ; si elle était trop en dehors, le talon se trouverait trop près du ventre, et l'éperon chatouillerait continuellement le poil ; si, au contraire, elle était trop en dedans, alors le talon étant trop en dehors, la jambe serait estropiée.

A proprement parler, ce ne sont point les jambes qu'il faut tourner à cheval, mais le haut de la cuisse, c'est-à-dire la hanche, et alors les jambes ne sont point tournées, et le sont autant qu'elles doivent être, aussi bien que le pied.

Il ne suffit pas de savoir précisément comment il faut se placer à cheval, suivant les règles que nous venons de donner ; le plus difficile est de conserver cette posture, lorsque le cheval est en mouvement ; c'est pour cela qu'un habile maître a coutume de faire beaucoup trotter les commençants, afin de leur faire prendre le fond de la selle. Rien n'est au-dessus du trot pour donner de la fermeté à un cavalier. On se trouve à son aise après cet exercice dans les autres allures, qui sont moins dures. La méthode de trotter cinq ou six mois sans étriers est encore excellente : par là nécessairement les jambes tombent près du cheval, et un cavalier prend de l'assiette et de l'équilibre. Une erreur dans laquelle on tombe trop ordinairement, c'est de donner des sauteurs aux commençants, avant qu'ils aient attrapé au trot cet équilibre, qui est au-dessus de la force des jarrets, pour se bien tenir à cheval. Ceux qui ont l'ambition de monter trop tôt des sauteurs, prennent la mauvaise habitude de se tenir avec les talons, et, au sortir de l'académie, ils ne laissent pas, avec leur prétendue fermeté, de se trouver très embarrassés sur de jeunes chevaux. C'est en allant par degrés, qu'on acquiert cette fermeté qui doit venir de l'équilibre, et non de ces jarrets de fer, qu'il faut

laisser aux casse-cous des maquignons. Il faut pourtant, dans de certaines occasions, se servir de ses jarrets, et même vigoureusement, surtout dans des contre-temps qui sont si rudes et subits qu'on ne peut s'empêcher de perdre son appétit ; mais il faut se remettre en selle, et se relâcher d'abord après la bourrasque, autrement le cheval commencerait à se défendre de plus belle.

Dans une école bien réglée, on devrait, après le trot, mettre un cavalier au piaffer dans les piliers ; il apprendrait, dans cette occasion, à se tenir de bonne grâce. Après le piaffer, il faudrait un cheval qui allât à demi-courbette ; ensuite un à courbette ; un autre à balotade ou à croupade, et enfin un à capriole. Insensiblement, et sans s'en apercevoir, un cavalier prendrait, avec le temps, la manière de se tenir ferme et droit, sans être roide ni gêné ; deviendrait libre et aisé sans mollesse ni nonchalance, et surtout il ne serait jamais penché ; ce qui est le plus grand de tous les défauts, parce que les chevaux sensibles vont bien ou mal, suivant que le contre-poids du corps est régulièrement observé ou non.

DES AIDES ET DES CHATIMENTS NÉCESSAIRES POUR DRESSER LES CHEVAUX.

Des cinq sens de la nature, dont tous les animaux sont doués, aussi bien que l'homme, il y en a trois sur lesquels il faut travailler un cheval pour le dresser ; ce sont : la vue, l'ouïe et le toucher.

On dresse un cheval sur le sens de la vue, lorsqu'on lui apprend à approcher des objets qui peuvent lui faire ombre ; car il n'y a point d'animal si susceptible d'impression des objets qu'il n'a point encore vus que le cheval.

On le dresse sur le sens de l'ouïe, lorsqu'on l'accoutume au bruit des armes, des tambours et des autres rumeurs guerrières, lorsqu'on le rend attentif et obéissant à l'appel de la langue, au sifflement de la gaule, et quelquefois au son doux de la voix, qu'un cavalier emploie pour les caresses, ou à un ton plus rude, dont on se sert pour les menaces.

Mais le sens du toucher est le plus nécessaire, parce que c'est par celui-là qu'on apprend à un cheval à obéir au

moindre mouvement de la main et des jambes, en lui donnant de la sensibilité à la bouche et aux côtés, si ces parties en manquent, ou en leur conservant cette bonne qualité si elles l'ont déjà. On emploie pour cela les aides et les châtimens : les aides pour prévenir les fautes que le cheval peut faire ; les châtimens, pour le punir dans le temps qu'il fait une faute ; et comme les chevaux n'obéissent que par la crainte du châtiment, les aides ne sont autre chose qu'un avertissement qu'on donne au cheval, qu'il sera châtié s'il ne répond à leur mouvement.

DES AIDES.

Les aides consistent dans les différens mouvements de la main de la bride ; dans l'appel de la langue ; dans le sifflement et le toucher de la gâule ; dans le mouvement des cuisses, des jarrets et des gras de jambes ; dans le pincer délicat de l'éperon, et enfin dans la manière de peser sur les étriers.

Nous avons expliqué dans le chapitre précédent les différens mouvements de la main de la bride et leurs effets : ainsi nous passerons aux autres aides.

L'appel de la langue est un son qui se forme en recourbant le bout de la langue vers le palais, et en la retirant ensuite tout-à-coup en ouvrant un peu la bouche. Cet aide sert à réveiller un cheval, à le tenir gai en maniant, et à le rendre attentif aux aides ou aux châtimens qui suivent cette action, s'il n'y répond pas. Mais on doit se servir rarement de cette aide ; car n'y a rien de si choquant que d'entendre un cavalier appeler continuellement de la langue ; cela ne fait plus alors d'impression sur l'ouï, qui est le sens sur lequel elle doit agir. Il ne faut pas non plus appeler trop fort : ce son ne doit, pour ainsi dire, être entendu que du cheval. Il est bon de remarquer, en passant, qu'il ne faut jamais appeler de la langue, lorsqu'on est à pied et que quelqu'un passe à cheval devant nous : c'est une impolitesse qui choque le cavalier ; cela n'est permis que dans une seule occasion, qui est lorsqu'on fait monter un cheval pour le vendre.

Quoique la gâule soit plus pour la grâce que pour la nécessité, on ne laisse pas de s'en servir quelquefois utile-

ment. On la tient haute dans la main droite, pour acquérir une manière libre de se servir de son épée.

La gaule est en même temps aide et châtiment : elle aide, lorsqu'on le fait siffler dans la main, le bras haut et libre pour animer un cheval ; lorsqu'on le touche légèrement avec la pointe de la gaule sur l'épaule de dehors pour la relever ; lorsqu'on tient la gaule sous main, c'est-à-dire croisée par dessous le bras droit, la pointe au-dessus de la croupe, pour être à portée d'animer et de donner du jeu à cette partie ; et enfin lorsqu'un homme à pied touche de la gaule devant, c'est-à-dire sur le poitrail, pour faire lever devant, ou, sur les genoux, pour lui faire plier les bras.

La gaule n'est pas propre pour les chevaux de guerre, qui doivent obéir de la main à la main, et en avant pour les jambes, à cause de l'épée qui doit être à la place de la gaule de la main droite, qu'on appelle aussi pour cela la main de l'épée. Dans un manège on doit tenir la gaule toujours opposée au côté où l'on fait aller le cheval, parce qu'on ne doit s'en servir que pour animer les parties de dehors.

Il y a dans les jambes du cavalier cinq aides, c'est-à-dire cinq mouvements : celui des cuisses, celui des jarrets, celui des gras des jambes, celui du pincer délicat de l'éperon, et celui que l'on fait en pesant sur les étriers.

L'aide des cuisses et des jarrets se fait en serrant les deux cuisses, ou les deux jarrets, pour chasser un cheval en avant, ou en serrant seulement la cuisse ou le jarret de dehors, pour le presser sur le talon de dedans, ou en serrant celui de dedans pour le soutenir, s'il se presse trop en dedans. Il faut remarquer que les chevaux qui sont chatouilleux, et qui retiennent leurs forces par malice, se déterminent plus volontiers pour des jarrets vigoureux que pour les éperons, et ordinairement ils se retiennent quelque temps à l'éperon avant que de partir.

L'aide des gras des jambes, qui se fait en les approchant délicatement du ventre, est pour avertir le cheval qui n'a point répondu à l'aide des jarrets que l'éperon n'est pas loin, s'il n'est point sensible à leur mouvement. Cet aide est encore une des plus gracieuses et des plus utiles dont un cavalier puisse se servir pour rassembler un cheval

dressé, et, par conséquent, sensible, lorsqu'il ralentit l'air de son manège.

L'aide du pincer délicat de l'éperon se fait en l'approchant subtilement près du poil du ventre, sans appuyer ni pénétrer jusqu'au cuir : c'est un avis encore plus fort que celui des cuisses, des jarrets et des gras de jambes. Si le cheval ne répond pas à tous ces aides, on lui appuie vigoureusement les éperons dans le ventre, pour le châtier de son indocilité.

DES CHÂTIMENTS.

Les aides n'étant, comme nous venons de le dire, qu'un avis qu'on donne au cheval qu'il sera puni s'il ne répond pas à leur mouvement, les châtiments ne sont, par conséquent, que la punition qui doit suivre de près la désobéissance du cheval à l'avis qu'on lui donne ; mais il faut que la violence des coups soit proportionnée au naturel du cheval, car souvent les châtiments médiocres, bien jugés et faits à temps suffisent pour rendre un cheval aisé et obéissant ; d'ailleurs on a l'avantage de lui conserver, par ce moyen, la disposition et le courage de rendre l'exercice plus brillant, et de faire durer longtemps un cheval en bonne école.

On emploie ordinairement trois sortes de châtiments, celui de la chambrière, celui de la gaulle, et celui des éperons.

La chambrière est le premier châtiment dont on se sert pour faire craindre les jeunes chevaux, lorsqu'on les a fait trotter à la longe, et c'est la première leçon qu'on doit leur donner, comme nous l'expliquerons dans la suite. On se sert encore de la chambrière pour apprendre un cheval à piaffer dans les piliers ; on s'en sert aussi pour chasser en avant les chevaux paresseux qui se retiennent et s'endorment ; mais elle est absolument nécessaire pour les chevaux rétifs et ceux qui sont ramingues et insensibles à l'éperon, parce qu'il faut remarquer que le propre des coups qui fouettent, lorsqu'ils sont bien appliqués et à temps, est de faire beaucoup d'impression, et de chasser bien plus un cheval malin, que ceux qui le piquent ou qui le chatouillent.

On tire de la gaulle deux sortes de châtiments. Le premier, lorsqu'on en frappe un cheval vigoureusement derrière

la botte, c'est-à-dire sur le ventre et sur les fesses, pour le chasser en avant. Le second châtiment de la gaule, c'est d'en appliquer un grand coup sur l'épaule du cheval qui détache continuellement des ruades par malice, et ce châtiment corrige plus ce vice que les éperons, auxquels il n'obéira que lorsqu'il les craindra et les connaîtra.

Le châtiment qui vient des éperons est un grand remède pour rendre un cheval sensible et fin aux aides, mais ce châtiment doit être ménagé pour un homme sage et savant ; il faut s'en servir avec vigueur dans l'occasion, mais rarement ; car rien ne désespère et n'avilit plus un cheval que les éperons trop souvent et mal-à-propos appliqués.

Pour bien donner des éperons, il faut approcher doucement le gras des jambes, ensuite appuyer les éperons dans le ventre. Ceux qui ouvrent les jambes et appliquent les éperons d'un seul temps, comme s'ils donnaient un coup de poing, surprennent et étonnent un cheval, et il n'y répond pas si bien que lorsqu'il est prévenu et averti par l'approche insensible des gras des jambes. Il y en a d'autres, qui, avec des jambes ballantes, chatouillent continuellement le poil avec leurs éperons, ce qui accoutume un cheval à quoailler, c'est-à-dire à remuer sans cesse la queue en marchant, action fort désagréable pour toutes sortes de chevaux, et encore plus pour un cheval dressé.

DES AIRS OU ALLURES ARTIFICIELLES.

LE PASSAGE.

Le *passage* est un pas au trot mesuré et cadencé ; dans cet air, le cheval doit tenir plus longtemps ses jambes en l'air, l'une devant et l'autre derrière, croisées et opposées comme au trot ; mais il doit être plus raccourci et plus soutenu que le trot ordinaire, de telle sorte qu'il n'avance pas de plus d'un pied à chaque pas.

LE PIAFFER.

Lorsqu'un cheval *passage* dans une place sans avancer, reculer, ni se traverser, et qu'il lève et plie les bras haut et de bonne grâce dans cette action, on appelle cette démarche *piaffer*. Cette allure, qui est très noble, était fort recher-

chée dans les carrousels et dans les fêtes à cheval, est encore fort estimée en Espagne ; les chevaux de ce pays et les napolitains y ont beaucoup de disposition.

GALOPADE.

La galopade ou le galop de manège est un galop uni, bien ensemble, raccourci du devant, et diligent des hanches, c'est-à-dire qui ne traîne pas le derrière, et qui produit, par l'égalité des ressorts du cheval, cette belle cadence qui charme autant les spectateurs qu'elle plaît au cavalier.

CHANGEMENT DE MAIN.

Contre-changer de main, c'est lorsqu'après avoir mené un cheval jusqu'au milieu du manège, comme si on voulait le changer tout-à-fait, et après l'y avoir placé la tête à l'autre main, on le ramène sur la ligne de la muraille que l'on vient de quitter, pour continuer à la même main où il était avant que d'avoir changé de main.

Dans le changement de main renversé, la première ligne que décrit le cheval est, jusqu'au milieu du manège, la même que celle du changement de main ordinaire ; mais en revenant à la muraille qu'on vient de quitter, comme si on voulait contre-changer de main, au lieu de le faire, on retourne et on renverse l'épaule du cheval pour reprendre à l'autre main ; en sorte que si, en changeant de main de droite à gauche, dans le contre-changement de main, on se trouve à la même main, qui est la droite, mais dans le changement de main renversé, on se trouve à gauche en arrivant à la muraille, et cela par le renversement d'épaule qu'on a fait.

Les changements de main, les contre-changements, et les changements renversés, se font d'une piste ou de deux pistes, suivant que le cheval est plus ou moins obéissant à la main et aux talons.

VOLTE.

Le mot *volte* est une expression italienne, qui signifie *cercle rond*, ou *piste circulaire*. Il faut remarquer qu'on entend en Italie, par volte, le cercle que décrit un cheval qui va simplement d'une piste, et ce que nous entendons par

volte, ils l'appellent *radoppio* ; mais, en France, le mot de volte signifie aller de deux pistes de côté, le cheval formant deux cercles parallèles, ou un carré dont les coins sont arrondis.

La demi volte est la moitié d'une volte, ou une espèce de demi-cercle de deux pistes. On fait les demi-voltes, ou dans la volte même, ou aux deux extrémités d'une ligne droite.

Il y a encore des voltes renversées, et des demi-voltes renversées.

Par volte renversée, on entend le chemin que décrit un cheval qui va de deux pistes, avec la tête et les épaules du côté du centre ; et alors les pieds de devant décrivent la ligne la plus près du centre ; et ceux de derrière la plus éloignée ; ce qui est l'opposé de la volte ordinaire, où la croupe est du côté du centre de la volte.

La demi-volte renversée se fait comme le changement de main renversée, excepté que le cheval doit aller de deux pistes pour la demi-volte.

PASSADE.

Faire des passades, c'est mener un cheval sur une même longueur de terrain, en changeant aux deux bouts, de droite à gauche, et de gauche à droite, passant et repassant toujours sur la même ligne.

Il y a des passades au petit galop, et des passades furieuses.

Les passades qui se font au petit galop sont celles où l'on tient le cheval rassemblé dans un galop raccourci et écouté, tant sur la ligne droite de la passade que sur les demi-voltes des deux extrémités de la ligne.

Dans les passades furieuses, on mène le cheval au petit galop jusqu'au milieu de la ligne droite, et de là on le fait partir à toutes jambes, jusqu'à l'endroit où on le rassemble pour commencer la demi-volte.

PIROUETTE.

La piroquette est une espèce de volte qui se fait dans une même place et dans la longueur du cheval ; la croupe reste dans le centre, et la jambe de derrière de dedans sert comme le pivot autour duquel tournent tant les deux jambes de devant que celle de dehors de derrière.

TERRE-À-TERRE.

M. le duc de Newcastle a fort bien défini le terre-à-terre un galop en deux temps, qui se fait de deux pistes. Dans cette action, le cheval lève les deux jambes de devant à la fois, et les pose à terre de même; celles de derrière suivent et accompagnent celles de devant, ce qui forme une cadence tride et basse, qui est comme une suite de petits sauts fort bas, près de terre, en allant toujours en avant de côté.

Quoique le terre-à-terre soit mis avec raison au nombre des airs bas, parce qu'il est près de terre, c'est pourtant cet air qui sert de fondement à tous les airs relevés; parce que généralement tous les sauts se font en deux temps, comme au terre-à-terre.

AIRS RELEVÉS.

On appelle airs relevés tous les sauts qui sont plus détachés de terre que le terre-à-terre. On en compte sept, qui sont : la pesade, le mézair, la courbette, la croupade, la balotade, la cabriole, le pas et le saut.

PESADE.

La pesade est un air dans lequel le cheval lève le devant haut dans une place sans avancer, tenant les pieds de derrière fermes à terre sans les remuer, en sorte qu'il ne fait point de temps avec les hanches, comme à tous les autres airs. On se sert de cette leçon pour préparer un cheval à sauter avec plus de liberté, et pour lui gagner le devant.

MÉZAIR.

Mézair est un terme qui signifie moitié air; c'est un saut qui, quoiqu'au nombre des airs relevés, ne l'est pourtant qu'un peu plus que le terre-à-terre, mais moins écouté et plus avancé que la courbette; on l'appelle *moitié-air*, *mézair*, parce qu'il est entre l'un et l'autre; et c'est pour cela que quelques écuyers l'appellent *demi-courbette*, ce qui exprime assez bien le mouvement que fait un cheval dans cette action.

COURBETTE.

La courbette est un saut dans lequel le cheval est plus relevé du devant, plus écouté et plus soutenu que dans le

mézair, et où les hanches rabattent et accompagnent avec une cadence basse et tride les jambes de devant dans l'instant qu'elles retombent à terre.

CROUPADE.

La croupade est un saut plus élevé que la courbette, tant du devant que du derrière, dans lequel le cheval étant en l'air, trousse et retire les pieds et les jambes de derrière sous le ventre, et les tient dans une hauteur égale à celle des pieds de devant.

BALOTADE.

La balotade est un sot dans lequel le cheval ayant les quatre pieds en l'air et dans une égale hauteur, au lieu de retirer et de retrousser ses jambes et ses pieds de derrière sous le ventre, comme dans la croupissade, il présente ses fers de derrière, comme s'il voulait ruer, sans pourtant détacher la ruade, comme dans la capriole.

CAPRIOLE.

La capriole est le plus élevé et le plus parfait de tous les sauts. Lorsque le cheval est en l'air et dans une égale hauteur de devant et du derrière, il détache la ruade avec autant de force que s'il voulait, pour ainsi dire, se séparer de lui-même, en sorte que ses jambes de derrière partent comme un trait. On appelait autrefois cette action *séparer*, *nouer l'aiguillette*.

Il faut bien remarquer que ces trois derniers airs, de croupade, de balotade et de capriole, diffèrent entre eux, en ce que le cheval dans la croupade, ne montre point des fers de derrière, lorsqu'il est au haut de son saut ; qu'au contraire, il les retire sous le ventre ; que dans la balotade, il montre ses fers et s'offre à ruer, sans pourtant détacher la ruade, et que, dans la capriole, il détache la ruade aussi vivement qu'il le peut.

LE PAS ET LE SAUT.

Cet air se forme en trois temps, dont le premier est un temps de galop raccourci, ou terre-à-terre ; le second une courbature, et le troisième est une capriole, et ainsi alternativement. Les chevaux qui ne se sentent pas assez de

force pour redoubler, à caprioles, prennent d'eux-mêmes cet air ; et les plus vigoureux sauteurs, lorsqu'ils commencent à s'user, prennent aussi cet air pour se soulager et pour prendre mieux le temps du saut.

DU TROT.

La longe attachée au caveçon sur le nez du cheval, et la chambrière, sont les premiers et les seuls instruments dont on doit se servir dans un terrain uni, pour apprendre à trotter aux jeunes chevaux qui n'ont point encore été montés ou à ceux qui l'ont déjà été, et qui pèchent par ignorance, par malice ou par froideur.

Lorsqu'on fait trotter un jeune cheval à la longe, il ne faut point, dans les commencements, lui mettre de bride, mais un bridon ; car un mors, quelque doux qu'il soit, lui offenserait la bouche dans les faux mouvements et les contre-temps que font ordinairement les jeunes chevaux, avant qu'ils aient acquis la première obéissance qu'on leur demande.

DU PAS.

Quoique je regarde le trot comme le fondement de la première liberté qu'on doit donner aux chevaux, je ne prétends pas pour cela exclure le pas, qui a aussi un mérite particulier.

Il y a deux sortes de pas : le pas de campagne, et le pas d'école.

Nous avons donné la définition du pas de campagne dans le chapitre des mouvements naturels, et nous avons dit que c'est l'action la moins élevée et la plus lente de toutes les allures naturelles ; ce qui rend cette allure douce et commode, parce que, dans cette action, le cheval, étendant ses jambes en avant et près de terre, il ne secoue pas le cavalier comme dans les autres allures, où les mouvements étant relevés et détachés de terre, on est continuellement occupé de sa posture, à moins qu'on ait une grande pratique.

Le pas d'école est différent de celui de campagne, en ce que l'action du premier est plus soutenue, plus raccourcie, plus rassemblée : ce qui est d'un grand secours pour faire la bouche à un cheval, lui fortifier la mémoire, le repatrier

avec le cavalier, lui rendre supportable la douleur et la crainte des leçons violentes qu'on est obligé de lui donner pour l'assoupir, et le confirmer à mesure qu'il avance dans l'obéissance de la main et des jambes. Voilà les avantages qu'on tire du pas d'école ; ils sont si grands qu'il n'y a point de cheval, quelque bien dressé qu'il soit, auquel cette leçon ne soit très-profitable.

Mais comme un jeune cheval, au sortir du trot, où il a été entendu et allongé, ne peut pas sitôt être raccourci dans une allure rassemblée comme celle du pas d'école, je n'entends pas non plus qu'on le tienne dans cette sujétion avant qu'il n'y ait été préparé par les arrêts et les demi-arrêts.

Si l'on s'aperçoit que le pas soit contraire au naturel d'un cheval paresseux et endormi, parce qu'il ne sera point encore assez assoupi, il faudra le remettre au trot vigoureux et hardi, et même le châtier des éperons et de la gaulle, jusqu'à ce qu'enfin il prenne un pas sensible et animé.

DE L'ÉPAULE EN DEDANS.

Nous avons dit ci-devant que le trot est le fondement de la première souplesse et de la première obéissance que l'on doit donner aux chevaux, et ce principe est généralement reçu de tous les habiles écuyers ; mais ce même trot, soit sur une lignée droite, soit sur des cercles, ne donne à l'épaule et à la jambe du cheval qu'un mouvement en avant, lors qu'il marche sur la ligne droite, et un peu circulaire de la jambe et de l'épaule du dehors, lorsqu'il va sur le cercle ; mais il ne donne pas une démarche assez croisée d'une jambe par dessus l'autre, qui est l'action que doit faire un cheval dressé, connaissant les talons, c'est-à-dire qui va librement de côté aux deux mains.

Pour bien concevoir ceci, il faut faire attention que les épaules et les jambes d'un cheval ont quatre mouvements. Le premier est celui de l'épaule en avant quand il marche droit devant lui ; le deuxième mouvement est celui de l'épaule en arrière, quand il recule ; le troisième mouvement, c'est lorsqu'il lève la jambe et l'épaule dans une place, sans avancer ni reculer, qui est l'action de piaffer ; et le quatrième est le mouvement circulaire et croisé que doivent faire l'épaule et la jambe du cheval lorsqu'il tourne étroit, ou qu'il va de côté.

Les trois premiers mouvements s'acquièrent facilement dans le trot, l'arrêt et le reculer ; mais le dernier mouvement est le plus difficile, parce que, dans cette action, le cheval étant obligé de croiser et de chevaler la jambe de dehors par-dessus celle de dedans, et dans ce mouvement le passage de la jambe n'étant pas avancé au circulaire, le cheval s'attrape la jambe qu'il pose à terre, et sur laquelle il s'appuie, et la douleur du coup peut lui donner une atteinte, ou du moins lui faire faire une fausse position, ce qui arrive souvent aux chevaux qui ne sont pas assez souples des épaules.

Lorsqu'un cheval saura trotter librement aux deux mains sur le cercle et sur la ligne droite, qu'il saura, sur les mêmes lignes, marcher un pas tranquille et égal, et qu'on l'aura accoutumé à former des arrêts et des demi-arrêts, et à porter la tête en dedans, il faudra alors le mener au petit pas lent et peu raccourci le long de la muraille, et le placer de manière que les hanches décrivent une ligne, et les épaules une autre. La ligne des hanches doit être près de la muraille, et celle des épaules détachée et éloignée du mur environ d'un pied et demi ou deux, en le tenant plié à la main où il va. C'est-à-dire, pour m'expliquer plus familièrement, qu'au lieu de tenir un cheval tout-à-fait droit d'épaules et de hanches sur la ligne droite le long du mur, il faut lui tourner la tête et les épaules un peu en dedans vers le centre du manège, comme si effectivement on voulait le tourner tout-à-fait ; et, lorsqu'il est dans cette posture oblique et circulaire, il faut le faire marcher en avant et le long du mur, en l'aidant de la rêne et de la jambe de dedans : ce qu'il ne peut absolument faire dans cette attitude, sans croiser ni chevaler la jambe de devant de dedans par-dessus celle de dehors, et de la même jambe de derrière de dedans par-dessus celle de derrière de dehors.

Pour changer de main dans la leçon de l'épaule en dedans, par exemple, de droite à gauche, il faut conserver le pli de la tête et du cou en quittant le mur, faire marcher le cheval droit d'épaules et de hanches sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans cette posture sur la ligne de l'autre muraille ; et là il faudra lui placer la tête gauche et les épaules en dedans, et détachées de la ligne de la mu-

raille, en l'élargissant et lui faisant croiser les jambes de dedans ; cette main par-dessus celle de dehors, le long du mur et de la même manière que nous venons de l'expliquer pour la droite.

Lorsque le cheval commencera à obéir aux deux mains à la façon de l'épaule en dedans, on lui apprendra à bien prendre les coins, ce qui est le plus difficile de cette leçon. Pour cela, il faudra, à chaque coin, c'est-à-dire au bout de chaque ligne droite, faire rentrer les épaules dans le coin, lui conservant la tête placée en dedans ; et, dans le temps qu'on tourne les épaules sur l'autre ligne, il faut faire passer les hanches à leur tour dans les coins par où les épaules ont passé. C'est avec la rêne de dedans et la jambe de dedans qu'on porte le cheval en avant dans les coins ; mais, dans le temps qu'on le tourne sur l'autre ligne, il faut que ce soit avec la rêne en dehors, en portant la main en dedans, et prendre le temps qu'il ait la jambe de dedans en l'air et prête à retomber, afin qu'en tournant la main dans ce temps là, l'épaule de dehors puisse passer par-dessus celle de dedans ; et comme l'aide de tourner est une espèce de demi arrêt, il faut, en tournant la main, le chasser un peu en avant avec le gras des jambes.

DE LA CROUPE AU MUR.

Ceux qui mettent la tête d'un cheval vis-à-vis du mur, pour lui apprendre à aller de côté, tombent dans une erreur dont il est facile de faire voir l'abus. Cette méthode le fait plutôt aller par routine que par la main et les jambes ; et lorsqu'on l'ôte de la muraille, et qu'on veut le ranger de côté dans le milieu du manège, n'ayant plus alors d'objet qui lui fixe la vue, il n'obéit qu'imparfaitement à la main et aux jambes, qui sont les seuls guides dont on doit se servir pour conduire un cheval dans toutes ses allures. Un autre désordre qui naît de cette leçon, c'est qu'au lieu de passer la jambe de dehors par-dessus celle de dedans, souvent il la passe par-dessous, dans la crainte de s'attraper avec le fer de la jambe qui est à terre, ou de se heurter le genou contre le mur, dans le temps qu'il lève la jambe et qu'il la porte en avant pour la passer par-dessus l'autre.

Lorsqu'un cheval est obéissant aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, et qu'il sait, par conséquent,

passer librement les jambes de dedans par-dessus celle de dehors, il faut, en le travaillant, par exemple, à droite, après l'avoir tourné dans le coin à un des bouts du manège, l'y arrêter, la croupe vis-à-vis et environ deux pieds de distance de la muraille, de peur qu'il ne se frotte la queue contre le mur ; et, au lieu de continuer d'aller en avant, il faut le retenir de la main, et le presser de la jambe gauche, pour lui dérober quelque temps de côté sur le talon droit, et, s'il obéit deux ou trois pas, l'arrêter et flatter, pour lui faire connaître que c'est là ce qu'on lui demande.

Comme la nouveauté de cette leçon embarrasse un cheval les premiers jours qu'on la lui fait pratiquer, il faut, dans les commencements, le mener les rênes séparées et très doucement, afin de pouvoir mieux retenir les épaules, et ne point chercher à le plier, mais lui donner seulement une simple détermination pour aller de côté, sans observer de justesse. Sitôt qu'il fuira la jambe deux ou trois fois sans hésiter, il faudra l'arrêter un peu de temps, le flatter et reprendre ensuite de côté, en continuant toujours de l'arrêter et de le flatter, pour peu qu'il obéisse, jusqu'à ce qu'enfin il soit arrivé dans cette posture au bout de la ligne le long du mur et à l'autre coin du manège. Après l'avoir laissé reposer quelque temps dans la place où il a fini, on revient ensuite à gauche sur la même ligne, en se servant de la jambe droite pour le faire aller de côté, et observer la même attention, qui est de le flatter dès qu'il aura obéi trois ou quatre pas de bonne volonté, et continuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit arrivé au coin d'où l'on est parti d'abord.

Lorsque le cheval commence à obéir et à aller librement de côté aux deux mains, la croupe au mur, il faut le placer dans la posture où il doit être pour fuir les talons avec grâce : ce qui se fait en observant trois choses essentielles.

La première, c'est de faire marcher les épaules avant les hanches ; autrement le mouvement circulaire de la jambe et de l'épaule du dehors, qui fait voir la grâce et la souplesse de cette partie, ne se trouverait plus. Il faut tout au moins que la moitié des épaules marche avant la croupe ; en sorte que (supposant, par exemple, qu'on aille à droite), la position du pied droit de derrière soit sur la ligne du

piéd gauche de devant, comme on le peut voir dans le plan de terre. Car, si la croupe marche avant les épaules, le cheval est entablé, et la jambe de derrière de dedans, marchant et se plaçant plus avant que celle de devant du même côté, rend le cheval plus large du derrière que du devant, et, par conséquent, sur les jarrets; car, pour être sur les hanches, un cheval, en marchant, doit être détreéci de derrière.

La seconde attention qu'on doit avoir lorsqu'un cheval commence à aller librement de côté, la croupe au mur, c'est de le plier à la main où il va. Un beau pli donne de la grâce à un cheval, lui attire l'épaule du dehors et en rend l'action libre et avancée. Pour l'accoutumer à se plier à la main où il va, il faut, à la fin de chaque ligne de la croupe au mur, après l'avoir arrêté, lui tenir la tête avec la rêne de dedans, en faisant jouer le mors dans la bouche; et, lorsqu'il cède à ce mouvement, le flatter avec la main du côté qu'on l'a plié. On doit observer la même chose en finissant à l'autre main, sur l'autre talon; et par ce moyen le cheval prendra peu à peu l'habitude de marcher plié et de regarder son chemin en allant de côté.

La troisième chose qu'on doit encore observer dans cette leçon, c'est de faire en sorte que le cheval décrive les deux lignes, savoir: celle des épaules et celle des hanches, sans avancer ni reculer; en sorte qu'elles soient parallèles. Comme cela vient en partie du naturel du cheval, il arrive ordinairement que ceux qui sont pesants ou qui tirent à la main, sortent de la ligne en allant trop en avant; c'est pourquoi il faut retenir ceux-ci de la main de la bride, sans aider des jambes. Il faut, au contraire, chasser en avant ceux qui ont la mauvaise habitude de se retenir et de s'acculer, en se servant des jarrets, des gras de jambes, et quelquefois même des éperons, suivant qu'ils se retiennent plus ou moins. Avec ces précautions on maintiendra les uns et les autres dans l'ordre et l'obéissance de la main et des jambes.

CHAPITRE VII

DES HARAS.

On entend par haras des chevaux de l'un et de l'autre sexe, destinés à la propagation de l'espèce; mais on emploie

ordinairement ce mot pour désigner les lieux où les chevaux sont établis, et uniquement employés à se produire.

Le but de tout haras est l'augmentation de l'espèce, ou la correction des défauts de la race dominante. La nature paraît avoir attaché à chaque pays l'espèce et la race d'animal qui lui est propre et la plus relative à ses besoins. Un pays, par exemple, dont le sol est humide ou marécageux, qui ne produit qu'une herbe grossière et de mauvaise qualité, ne peut donner des chevaux fins, vifs et légers, et de la qualité des chevaux arabes ou barbes. Ces races, quelque soutenues qu'elles pussent être, ne pourraient que dégénérer. La nature cependant nous indique les moyens d'affaiblir et de corriger certains défauts attachés à certains pays ou cantons. L'expérience prouve que si l'on donne à une jument dont la tête est grosse, pesante et charnue, un étalon à la tête fine, sèche et légère, le poulain qui naît de cette union a cette partie moins grosse que celle de la mère, en approchant de celle du père, mais que si ce défaut est attaché au pays, au canton, que si c'est le vice dominant de la race, il faut le combattre sans cesse, en se servant d'étalons étrangers. Sans cette précaution, la race retomberait bientôt dans son premier état, par les influences perpétuellement agissantes du sol et du climat.

Dans l'établissement d'un haras, il est essentiel de connaître parfaitement la nature du terrain, et le climat du pays ou du canton où l'on forme cet établissement. Ce n'est que par la combinaison de l'un et de l'autre que l'on peut déterminer la race des chevaux qui doit y réussir et s'y soutenir. Les climats chauds, les terrains secs, montagneux, fertiles en pâturages fins, produisent des chevaux de légère taille, qui ont de la finesse, du nerf et de la vivacité, des chevaux de selle; tandis que les climats froids, des prairies grasses, fraîches et abondantes, ne donnent que des chevaux de trait plus ou moins étoffés, suivant les degrés de température ordinaire, et les qualités plus ou moins marquées du sol. L'étendue, la nature du terrain, le climat et la température ayant déterminé le nombre et la quantité d'étalons dont le haras doit être composé, il faut partager le sol en plusieurs enclos, fermés de haies ou d'autres barrières. L'un sera destiné pour les juments qui

n'ont point été saillies ; l'autre, pour celles qui allaitent, et le dernier ou le troisième pour les poulains sevrés. Il est avantageux qu'un ruisseau traverse les parcs, et qu'il y ait des arbres, pour que les chevaux puissent s'y abreuver et se mettre à l'ombre, qu'il y ait des hangars pour servir d'abri contre les chaleurs ou les grandes pluies.

ÉTALON.

On donne le nom d'étalon aux animaux mâles qui servent à couvrir un certain nombre de femelles. Un cheval entier, un taureau, un âne, un bœuf, un verrat, sont regardés comme étalons lorsqu'on les destine spécialement à l'accouplement. Le plus ordinairement, quand on parle d'un étalon, c'est d'un cheval entier qu'il s'agit.

Un étalon doit réunir, autant qu'il est possible, toutes les qualités propres à son espèce, et être exempt de certains défauts qui le détériorent. Parmi ces défauts sont ceux de la conformation dans les os, tels que le chanfrein renforcé, la grosse ganache, la côte plate, la croupe avalée, les épaules serrées et chevillées, le pied plat, les éparvins, les courbes, les jardons, les suros, et toujours le trop de volume des os ; la disproportion choquante des différentes parties, et tous les vices de mécanique ; un étalon naturellement hargneux, rétif, produit des poulains qui ont ce même naturel.

Parmi les bonnes qualités de l'étalon, on exige qu'il soit grand, âgé de six ans, sain, relevé de devant, ayant la tête sèche, les oreilles déliées et bien situées, le front un peu convexe, les salières remplies, les yeux vifs, assez gros et à fleur de tête ; la ganache décharnée et un peu épaisse, les naseaux bien ouverts, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé et tranchant, les épaules sèches et plates, le poitrail large, le dos uni, égal, les flancs pleins et courts, la croupe ronde et bien fournie, un bon poil ; le genou rond sur le devant, le jarret ample et bien évidé, les canons minces, sur le devant, et large sur les côtes ; le canon bien détaché, le boulet de même, le fanon peu garni, le paturon ni gros, ni court, ni long ; la couronne peu élevée, la corne noire, unie et luisante ; le sabot haut, les quartiers ronds, les talons larges et médiocrement élevés ; la fourchette de même et maigre ; la sole épaisse et concave. On exige en-

core qu'il soit docile, ardent, agile, qu'il ait de la sensibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules et de la souplesse dans les hanches.

JUMENT.

On ne lui demande pas la perfection de l'étalon. Il suffit qu'elle ait de la beauté dans la tête, l'encolure et le poitrail ; qu'elle ait du corps et du ventre ; qu'elle soit bien coffrée, afin que le poulain soit logé à son aise, puisse profiter, croître et s'étoffer ; dès l'âge de trois ans au moins, elle peut être saillie ; si elle en avait plus, son fruit serait plus parfait, se trouvant mieux formée et plus vigoureuse. En général, la jument doit être plus basse que l'étalon, et lui être assortie le plus qu'il sera possible. On n'oubliera pas surtout de changer les étalons tous les quatre ou cinq ans, pour croiser les races, et de ne jamais prendre de ces mêmes races pour servir d'étalon dans le même haras.

DES JUMENTS POULINIÈRES.

L'assortiment des juments doit se faire de bon poil et de différentes grandeurs, ordinairement médiocres, mais plutôt grandes que petites, bien ouvertes devant et derrière ; il faut aussi qu'elles soient larges et bien faites, point trop grasses, et le flanc grand. Il y en a néanmoins de taille légère et approchant de la petite, qui produisent de grands et beaux poulains, pourvu qu'on les assortisse avec des chevaux épais : mais c'est ordinairement l'expérience qui fait connaître l'effet qu'on doit en attendre.

Les juments ne doivent être mises aux haras qu'à quatre ans.

Celles qu'on y destine doivent auparavant avoir été domptées, soit pour les rendre moins farouches et plus faciles à la monte, soit pour mieux connaître leur vigueur et leur force, afin de les assortir à des étalons convenables, soit pour les faire promener sous l'homme pendant qu'elles sont pleines, ce qui les fait facilement pouliner et les maintient en santé, soit enfin pour qu'en cas qu'on reconnût dans la suite qu'elles ne sont pas propres aux haras, on pût les mettre à d'autres usages, comme au tirage ou à la selle.

Les principaux défauts d'une jument poulinière, mais qu'on ne peut guère connaître qu'avec le temps, sont : si

elle n'est pas bonne nourrice, si elle est par trop chatouilleuse, et si elle ne peut souffrir que son poulain la tète.

En général, la jument doit être plus basse que l'étalon, et lui être assortie le plus possible.

SOINS QU'EXIGE LA JUMENT PLEINE.

On doit la ménager tout le temps qu'elle porte, éviter avec grand soin tout ce qui pourrait la blesser, ou lui occasionner quelque commotion forte, capable de la faire avorter. la nourrir suffisamment avec du bon foin et de l'eau blanchie avec la farine d'orge : il importe encore qu'elle ne soit point surchargée de graisse, parce qu'un excès d'embonpoint devient ordinairement dangereux, en rendant l'accouchement laborieux et difficile.

DU TEMPS OU LA JUMENT MET BAS.

On doit ménager la jument pendant tout le temps qu'elle porte, éviter avec grand soin tout ce qui pourrait la blesser ou lui occasionner quelque commotion forte capable de la faire avorter. la nourrir suffisamment avec du bon foin, et l'eau blanchie avec la farine d'orge : il importe encore qu'elle ne soit pas surchargée de graisse, parce qu'un excès d'embonpoint devient ordinairement dangereux, en rendant l'accouchement laborieux et difficile.

Si la jument a de la peine à jeter son poulain, on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou de la thériaque dans du vin, pour l'aider et lui donner de la force. L'huile d'olive et la fleur de soufre sont bonnes aussi pour cela. D'autres versent, dans les naseaux, du vin bouilli avec du fenouil et de l'huile d'olive, ce qui, les faisant ébrouer fortement, peut pousser le poulain dehors ; quelquefois même, en lui serrant simplement les naseaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine pourra la faire pouliner.

Lorsqu'il arrive qu'une jument est prête à jeter son poulain, dans le temps qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne soit rétablie et son poulain fortifié. On doit la tenir quelque temps à l'écurie, lui donnant de bonne nourriture pour la raffermir dans son travail, et mettre son poulain en état de la suivre au pâturage.

Si le poulain est mort dans le ventre de la mère, ce qui se connaît lorsque, les derniers jours de son terme, et même

auparavant, en mettant le plat de la main sur le flanc de la jument, on ne sent plus remuer son fruit, lequel accident arrive par chute, coup de pied ou effort extraordinaire, il faut alors, pour conserver la jument, prendre une pinte de lait de jument, d'ânesse, ou de chèvre, une pinte d'huile, trois chopines de lessive forte, et une chopine de jus d'oignon blanc, faire tiédir le tout ensemble, et le faire avaler en deux fois à la jument, en laissant deux heures d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remède n'a point d'effet, il faut qu'une personne adroite, après s'être bien huilé la main et le bras, tâche de tirer le poulain, entier ou par pièces ; ou si la tête se présente, on attache une grosse ficelle au menton, en forme de nœud coulant, ce que aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois aussi que le poulain, sans être mort, se présente de travers (c'est toujours du côté de la tête qu'il doit se présenter) ; il faut, dans ce cas, se servir de la main et du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du sens qu'il doit se présenter. Dans le cas où la mère manque de forces, ou si le poulain est mort, on le tire avec des cordes, après avoir fait entrer de l'huile dans la matrice afin de faciliter la sortie.

La jument met bas au commencement du douzième mois. Le terme est regardé ou avancé de quelques jours, suivant que la mère et le poulain sont vigoureux. La plupart des juments restent debout dans l'accouchement ; après quelques efforts, elles jettent leur poulain, qui, en tombant, rompt le cordon ombilical, et donne une secousse à l'arrière-faix, pour en faciliter la séparation et la sortie. Cette opération s'exécute sans effusion de sang ; le cordon se dessèche et tombe par la suite. Dans l'accouchement naturel, le poulain présente la tête la première ; s'il est mal tourné, ou s'il se présente par une autre partie, on le remet en situation avec la main.

MANIÈRE D'ÉLEVER LES POULAINS ET DE LES SEVRER.

Dès que le poulain est né, il essaie de se tenir debout ; mais les articulations étant sans force, il arrive souvent qu'elles ne peuvent le soutenir, et qu'il tombe. Dans un parc, les chutes n'ont aucune suite fâcheuse ; mais si le

poulain naît dans une écurie, on doit l'éloigner des murailles, et mettre autour de lui beaucoup de paille, afin d'amortir les heurts, toujours dangereux sur un corps aussi tendre.

Pour que le développement du poulain se fasse promptement, il faut lui fournir un aliment sain et abondant, tel que le foin, un peu de luzerne, du sainfoin, de l'eau blanche avec de la farine d'orge et de froment. Cette nourriture convient même à la jument qui allaite. On ne doit point encore la faire travailler, parce que le travail échauffe le lait, diminue sa sécrétion. Il est donc essentiel de la laisser tranquille avec son poulain. Celui-ci, en s'égayant, en courant et en bondissant dans le parc, se fortifie ; son accroissement en est plus prompt et plus parfait. Il s'habitue peu à peu aux aliments solides ; il tète moins fréquemment, et insensiblement au point d'être sevré sans inconvénient.

Les poulains ne doivent têter que six ou sept mois, car l'expérience fait voir que ceux qui tètent jusqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils aient plus de chair et une taille plus avantageuse, ne valent pas ceux qu'on sevre plus tôt. Les derniers ayant été nourris d'abord avec des aliments secs et chauds, leur taille devient plus dégagée, leur sang plus vif, et leur tempérament plus vigoureux.

Lorsqu'on les sevre, il faut les mettre dans une écurie bien nette avec de bonne litière fraîche, nuit et jour, ayant soin de nettoyer leur écurie deux fois le jour, pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'aient trente mois, et il ne faut pas les panser de la main avant ce temps, parce que leurs museles et leurs ossements étant encore trop tendres, on les empêcherait de profiter. Si la mangeoire et le râtelier étaient trop élevés, cela les obligerait de lever la tête trop haut et pourrait leur donner un tour d'encolure fausse et renversée. Lorsque le temps est beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou ou autres choses semblables qui puissent les estropier.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulue mêlée avec du son, soir et matin. On peut aussi leur donner un peu de foin, pourvu que ce soit du plus fin. Cette nourriture, dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les fait boire,

leur donne du corps, des forces, du nerf. On leur retranche au printemps cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenue assez grande; car lorsqu'elle est nouvelle et trop tendre, elle lâche le ventre et peut, par conséquent, affaiblir un poulain et même le faire mourir.

SEVRAGE.

On sèvre le poulain à six mois. Un plus long usage de lait le rend mou et flasque. D'un autre côté, la jument, fatiguée d'avoir nourri pendant tout ce temps, dépérit si le poulain continue à la téter. Il est quelquefois des accidents qui obligent de le sevrer au bout de trois mois, mais il est toujours plus avantageux de ne le faire qu'à six, les poulains en étant plus forts, plus en état de supporter la rigueur de l'hiver, et le changement de nourriture du vert au sec.

Dans les premiers jours du sevrage, on doit diminuer la nourriture de la mère pour lui faire passer son lait; la traiter, quant au régime, avec l'eau blanchie, une diète plus ou moins sévère, selon la quantité du lait, en observant surtout de la tenir bien chaudement. Quant au poulain, il est à propos de placer dans les parcs des baquets remplis de farine, d'orge ou de petit lait. Mais il faut avoir soin de renouveler deux fois par jour cette boisson, sans quoi elle s'aigrit et contracte des qualités malfaisantes. On ne doit toucher les poulains que le moins possible, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge de deux ans, parce que leur délicatesse en souffre. Dans la belle saison, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'en septembre ou octobre, suivant les climats, on abandonne les poulains dans les parcs qui leur ont été destinés, pourvu qu'ils soient garnis d'herbages, ou dans les grands pâturages, les y laissant nuit et jour jusqu'à l'hiver, temps où ils doivent être retirés dans les écuries. Il doit y avoir sous les hangars des parcs, des auges, où l'on puisse mettre tous les jours quelques poignées d'orge concassée, ou quelque peu d'avoine cartellée. Les poulains retirés dans les écuries, on doit les nourrir avec de bon foin, l'orge cartellée, et l'eau blanchie, les laisser en liberté sans les attacher, placer les auges et les râteliers à une certaine hauteur; si les râteliers sont trop hauts, les poulains en contractent l'habitude de porter la tête relevée. Le fumier leur gâte les pieds: il convient

donc de les tenir proprement. Si l'on est à portée d'une rivière, il faut les faire baigner journellement, pourvu toutefois que l'eau ne soit pas trop froide. Nous observons que les poulains élevés sur les bords des rivières, obligés de passer l'eau plusieurs fois le jour, sont plus nerveux. A un an ou dix-huit mois, il est d'usage de leur tondre la queue, pour rendre leurs crins plus forts et plus touffus.

MANIÈRE DE DRESSER LES POULAINS.

On les dresse en leur mettant d'abord une selle légère et aisée, en les accoutumant à recevoir un bridon dans la bouche, et à se laisser laver les pieds. Tout cela exige de la patience et de la douceur : un moment d'impatience, des coups, sont souvent capables de les rendre indociles. S'ils sont destinés à la selle ou au labour, on leur met une selle ou un harnais, sans bride, ni pour les uns, ni pour les autres ; on les fait trotter à la longe, avec un caveçon sur le nez, sur un terrain uni, sans les monter, et seulement avec la selle ou le harnais sur le corps. Lorsque le cheval de selle tourne facilement, et vient volontiers auprès de celui qui tient la longe, c'est alors qu'il faut le monter et le descendre à la même place, sans le faire marcher, et cela jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quatre ans. C'est seulement à cet âge qu'on doit faire monter le cheval de selle, pour le faire marcher au pas ou au trot, et toujours à petites reprises.

Quant au cheval de labourage, lorsqu'il est accoutumé au harnais, le laboureur doit l'attacher avec un autre cheval fait, et, pour peu d'adresse qu'il ait, il le dressera bientôt à la charrue en lui apprenant ce que c'est que le *dia* ou le *haunt*. Il commencera à lui faire sentir plusieurs fois son fouet : il l'intimidera plus dans la suite par le bruit que par les coups, et prendra garde de jamais le surcharger ou de le trop pousser au travail ; ce serait un vrai moyen de l'abattre et de le rebuter.

PRÉCAUTION POUR LA DÉSINFECTION DES ÉCURIES.

Les précautions à prendre relativement aux écuries, aux équipages, et à tous les ustensiles qui, ayant servi aux chevaux morveux ou suspects, auraient pu se charger des particules du virus morbifique, sont plus importantes pour

l'extinction de la morve que tous les remèdes prescrits contre cette maladie ; en effet, les soins à donner aux chevaux qu'on veut préserver, le régime auquel on doit les soumettre, l'administration des substances médicinales, les plus propres à s'opposer aux effets de la morve, seraient des moyens insuffisants, si l'on négligeait ceux capables de mettre les animaux à l'abri de l'influence des particules de ce virus.

Les écuries qui ont besoin d'être nettoyées et rétablies sont celles dont les murs de face et de retour sont plus ou moins dégradés et couverts, ainsi que les râteliers et les auges, de croûtes ou de traînées noires, épaisses, qui deviennent gluantes lorsqu'elles sont mouillées, et qui, quelquefois sont mêlées de traînées de sang ; celles dont le fond des auges mal joint retient les aliments, le flux, la bave, qui y fermentent, s'y putréfient, exhalent une mauvaise odeur, et se mêlent aux nouveaux aliments qu'on y remet, et sont ainsi avalés par les chevaux ; celles dont le sol est irrégulier, qui sont mal pavées ; enfin celles qui ont été blanchies à la chaux, à la portée où les animaux peuvent atteindre.

Le plafond, les fenêtres, seront bien nettoyées ; on n'y laissera ni poussière, ni toiles d'araignées, ni rien enfin qui puisse se charger de particules virulentes.

On décrépira et recrépira les murs de face et ceux de retour ; ils seront recrépis depuis le sol jusqu'à la hauteur de sept pieds, au moins.

Le fond ou le sol de l'écurie, s'il est terre, sera renouvelé à un pied de profondeur.

On préférera, pour le remplacer, s'il est possible, les graves ou le mache-fer.

Si l'écurie est pavée, et que le pavé soit fixé à chaux et ciment, il suffira de laver à grande eau, de bien balayer et racler les pavés, et surtout leurs interstices ; si les pavés ne sont fixés qu'avec de la terre, on les lavera ; quand ils seront lavés, on ôtera la terre qui les entourait, et on les remplacera avec de nouvelle terre.

On aura l'attention, dans ce déplacement, de conserver au pavé la pente qu'il doit avoir pour l'écoulement des

eaux, et si le sol de l'écurie était trop bas, on profiterait de cette circonstance pour le relever.

Les murs de dehors de l'écurie, aux endroits où l'on attache ordinairement les chevaux, seront aussi lavés, raclés ou grattés, recrépis, s'ils en ont besoin, et les anneaux passés au feu avec un brandon de paille allumée.

Toutes ces précautions prises, on laissera sécher les écuries avant d'y remettre des chevaux. Le temps nécessaire pour cette exsiccation doit être relatif à la saison, ainsi qu'au genre d'enduit dont on se sera servi pour recrépir les murs.

MOYENS DE FAIRE AVALER AUX CHEVAUX LES BREUVAGES, PILULES ET MASTICATOIRES.

Lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un cheval, il faut lui lever la tête, lui tenir la bouche ouverte avec un baillon et lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les naseaux, et le breuvage passe par la communication de la voûte du palais entre la bouche et le nez. On le fait boire de la même manière lorsqu'il serait dangereux de lui faire lever la tête. Pour les pilules, on se saisit de la langue, on la tient ferme et on met la pilule dessus avec un bâton : elle se fond ou tombe insensiblement dans l'œsophage : si elle ne coulait pas aisément, on lui ferait tomber sur la langue quelques gouttes d'huile pour faciliter la descente. Les pilules prises, on peut couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de les précipiter. Mais voici ce qu'il faut observer :

1o. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le cheval s'engoue plus facilement ;

2o. Que, quand il tousse, il faut cesser pour un moment le breuvage et les pilules et lui baisser la tête, parce qu'on a vu des chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la quantité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui était tombée dans la trachée-artère et avait suffoqué le cheval ;

3o. De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant faibles, on pourrait l'arracher ;

40. De ne lui point faire avaler trop vite, par la même raison ;

50. De laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvénients, c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicaments convenables, incorporés, s'il le faut, avec suffisante quantité de beurre ou de miel, et que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout ; aux deux bouts de ce mors est attachée une corde que l'on passe par-dessus les oreilles comme une têtère. On laisse le cheval à ce billot, jusqu'à ce qu'il ait sucé tout le médicament. Cette manière de faire prendre les remèdes est assez commode et sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot ; ils mettent le médicament sur un linge, qu'ils roulent ensuite et nouent par les deux bouts, et ils l'attachent comme le précédent.

RECETTE POUR FAIRE REVENIR LE POIL TOMBÉ PAR SUITE DE GALE, PLAIE, ETC.

Prenez parties égales de populéum et de mil blanc, frottez-en deux fois par jour, pendant une quinzaine, les endroits où le poil sera tombé, et, si c'est en été, à cause des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquinte ou de la poudre d'aloès succotrin.

MALADIES AUXQUELLES LES CHEVAUX SONT SUJETS.

ETOURDISSEMENT.

En hiver, il faut tenir le cheval qui en est attaqué dans une écurie bien chaude, avec de bonne litière, afin qu'il ne puisse se blesser. En été, on le met dans un lieu frais : sa nourriture doit se composer de foin, d'avoine et de son mouillé. Il sera bon de lui donner de temps en temps, pour breuvage, de l'eau dans laquelle on aura délayée un peu de farine d'orge. Quelquefois aussi on lui fera avaler des pelottes faites de froment, de son, de miel, de baies de lau-

rier, le tout bien pétri. Sa nourriture ne doit pas être abondante d'abord, afin que la digestion soit facile.

L'étourdissement se dissipe aussi par la saignée ; dans ce cas, on saigne abondamment le cheval des flancs ou des jambes, et quatre jours après, on le purge avec le remède suivant :

Faites infuser trois onces de séné dans quatre livres d'eau ; ajoutez-y deux onces d'agaric ratissé et six onces de miel ; faites bouillir le tout, passez le, et faites-le avaler au cheval quatre heures après qu'il aura été débridé. Il ne faudra lui donner à manger que quatre heures après qu'il aura pris ce remède.

HÉMORRAGIE.

C'est une perte de sang par les naseaux, qui peut venir à un cheval pour avoir trop travaillé pendant de grandes chaleurs.

Faites saigner d'abord le cheval, et soufflez-lui dans les naseaux de la poudre d'agaric pour arrêter l'hémorragie ; ensuite, pour le rafraîchir, prenez plantain, laitue, pourpier, mauve, guimauve et chicorée, une poignée de chacun, et faites-en une décoction dans deux pintes et chopine d'eau, ajoutez-y une once et demie de polychrest pulvérisé, et donnez cette décoction en lavements au cheval.

REMÈDE CONTRE LA JAUNISSE.

Prenez un demi-boisseau de cendres de sarment, et faites-en une lessive avec quatre pintes d'eau de rivière, que vous passerez quatre fois sur les cendres toutes bouillantes ; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive et un quarteron de baies de laurier en poudre dans cette lessive passée à clair.

Faites saigner le cheval aux flancs, et laissez-le bridé toute la nuit. Le lendemain matin, faites-lui avaler deux verres de cette composition bien mélangée, et laissez-le encore deux heures après ; puis vous le débriderez et lui donnerez à boire de l'eau blanche et à manger du son mouillé pendant un quart d'heure ; rebridez-le ; deux heures après donnez-lui deux autres verres de la dite lessive, et donnez-lui en ainsi quatre à cinq reprises par jour ; puis mettez-le en lieu obscur, sur de bonne litière, éloigné de tout bruit et dans une écurie à part, pour éviter la contagion

MAL DE TÊTE.

Les chevaux sont quelquefois atteints de violents maux de tête, dont les symptômes sont : la tête baissée, l'œil enflammé, le front chaud.

Il faut commencer par saigner le cheval ; trois ou quatre heures après, on fera avaler au malade un remède composé d'une poignée de sauge et autant de marjolaine, d'une once de gaïac et d'une demi-once d'assa-fœtida, le tout infusé dans deux pintes d'eau. Cinq ou six heures après, on lui donnera un lavement ainsi composé :

Prenez mauve, guimauve, pariétaire et violette, chacune une poignée ; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau que vous réduirez à trois chopines ; ajoutez-y trois onces de d'hièble et de coloquinte ; après, donnez ce lavement tiède au cheval : vous continuerez les lavements tous les soirs jusqu'à parfaite guérison. Si le cheval est dégoûté, faites le remède suivant :

Prenez demi-livre de mie de pain émié, demi-once de muscade, autant de poudre cordiale et pareille dose de canelle ; pulvériser toutes ces drogues, mêlez-les dans du vinaigre, et donnez le tout au cheval dégoûté.

ERREUR DE LA MARÉCHALERIE.

Les erreurs de la maréchalerie sont aussi anciennes que les maréchaux ; le temps, qui détruit tout, ne fait que les fortifier. Bien loin de se dissiper en vieillissant, elles n'ont fait que prendre de la force et de l'accroissement ; elles ont trouvé des sectateurs et des partisans crédules qui nous les ont transmises non-seulement telles qu'elles étaient dans leur origine, mais on peut dire qu'elles ont fait des progrès entre leurs mains. Elles se sont tellement multipliées, qu'un volume entier suffirait à peine pour en faire l'énumération.

Ces erreurs ont été enfantées par l'ignorance, c'est par l'ignorance qu'elles ont été perpétuées.

Les anciens, peu instruits sur la connaissance des parties et encore moins sur la nature des maladies, n'ont pu faire et n'ont fait que des raisonnements dénués de fondement ; ils ont donné essor à leur imagination, ils ont mis au jour des idées extravagantes, donné des assertions folles et en-

fanté des systèmes superstitieux : de là est venu ce chaos de sentiments ridicules, cet amas d'opinion absurdes qui déshonorent, qui avilissent et qui décréditent la maréchalerie.

Les uns ont avancé que le cheval n'avait point de cerveau ; les autres, que la lune avait des influences sur le corps du cheval, et qu'elle était la source de plusieurs maladies. D'autres ont prétendu qu'il y avait dans le cheval un ver qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue, que ce ver est la cause d'une infinité de maladies, et ont conseillé de mettre, au-dessus du toupet, des pointes de feu pour le brûler et l'empêcher de gagner le cerveau.

D'autres ont prétendu qu'il ne fallait pas saigner dans certains jours du mois ; que les douze signes du zodiaque avaient chacun sous sa direction une partie du corps ; que le Bélier gouvernait la tête ; le Taureau, le cou ; les Gémeaux, les épaules et les bras ; le Cancer, l'estomac, etc. ; que le cheval n'a qu'une veine qui va dans le foie, qui est la fontaine d'où partent les ruisseaux qui courent par toutes les parties du corps.

D'autres ont recommandé, pour guérir du farcin, d'attacher au crin du cheval, avec de la ficelle neuve, un peu d'arsenic enveloppé dans de la toile écrue. D'autres recommandent encore d'attacher des araignées, et parce que souvent les chevaux ont guéri, ils se sont félicités du succès de leur remède, lui attribuant la guérison qui n'était que l'ouvrage de la nature et du temps.

D'autres ont conseillé, pour faire venir du boyau, de rompre deux petites cordes que le cheval a auprès des bourses.

D'autres ont recommandé, pour guérir un cheval encloué, de retirer le clou, de prendre un peu de crin de la queue du cheval, de l'entortiller autour de la pointe du clou, et de jeter le tout au feu, ou de le planter dans un mur, ou à un arbre, ou à quelque autre chose : le cheval guéri, ils ont publié la vertu et l'infailibilité du remède, sans faire attention que l'enclouure était sans danger, et que le cheval a guéri de lui-même ;

D'enlever les glandes de la ganache, quand un cheval est morveux ;

D'introduire dans le nez, pour les étourdissements, un morceau de drap trempé dans le saron de Bayberie ;

De jeter dans les yeux, pour guérir la toux, de l'eau de fontaine où l'on aura fait tremper de la couperose et de la poudre d'iris de Florence ;

De prendre les arives ou glandes pirotides, dans les tranchées, et de les arracher avec des tenailles pour substituer du sel dans les trous.

D'autres ont conseillé de les battre : d'autres, de les ouvrir pour les arracher, comptant que c'est du gravier ;

De couvrir un cheval morfondu de langes mouillés, et de lui mettre deux plumes d'oie dans les naseaux.

D'autres ont dit que la morce est une maladie engendrée par un vieux rhume, qui pénètre jusqu'au milieu du cerveau, où il entre beaucoup de vent et de froid, contre lequel la chaleur naturelle ne peut résister. Ce rhume, disent-ils, en se multipliant, attaque les parties nobles, et le corps est grandement infecté de cette humeur : les vapeurs contraignent la cervelle de lui faire place, elle se congèle de façon que le cheval ne peut respirer. Alors la nature opposant toutes ses forces à les repousser, le cheval tombe en langueur. La curation répond à la description de la maladie. Il faut faire, disent-ils, manger en bas, afin que les humeurs aient cours, et donner des parfums au cheval, avant de l'abreuver tous les matins, et en graisser un drapeau, qu'il faut mettre dans les naseaux du cheval.

D'autres ont dit que le cheval mange quelquefois l'escargot : ce qui se connaît, disent-ils, lorsque le cheval a le membre toujours roide et étendu ; il faut lui faire prendre, disent-ils, une poignée de poivre, de pyrèthre et de staphisaigre en poudre, mêlée avec une tierce partie de vinaigre.

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter toutes les absurdités qu'on trouve dans les anciens auteurs qui ont écrit sur la maréchalerie. Les exemples que je viens d'exposer suffisent pour faire voir dans quel pitoyable état était la maréchalerie dans son origine ; il n'est pas besoin d'en faire la critique ; tout le monde en sent assez le ridicule.

Cependant ces sentiments, quelque absurdes et quelque ridicules qu'ils soient, n'ont pas laissé de trouver des sectateurs. Les maréchaux du second âge, personnages sans

études, sans connaissance, sans teinture même de leur profession, bien loin de chercher des lumières dans l'hippomotomie, et de fouiller dans les entrailles du cheval, pour en examiner l'économie et fonder leur pratique sur une saine théorie, ne se sont pas même avisés de raisonner; ils ont cru, avec une aveugle soumission, tout ce qu'ils ont trouvé dans les livres de leurs prédécesseurs; ils ont pris pour règle de leur conduite les égarements de leurs pères; ils ont adopté avec entêtement leurs systèmes, et suivi scrupuleusement leur doctrine: pleins de vénération pour les vieilles idées, ils auraient cru manquer à l'obéissance et à la soumission qu'ils leur devaient, s'ils s'étaient écartés des préceptes qu'ils en avaient reçus, et s'ils n'avaient fait, par respect pour leur mémoire, les mêmes fautes qu'eux.

C'est par un travers de cette nature que se sont conservés dans la maréchalerie une foule d'abus qui se commettent tous les jours, et la pratique meurtrière qui est encore en usage chez la plupart des maréchaux.

Ainsi il n'est pas rare de voir encore aujourd'hui attribuer, d'après Solleysel et Garsault, la cause d'une certaine maladie inflammatoire, qui survient ordinairement au dedans de la cuisse du cheval, à la morsure ou piquûre d'un petit animal qu'on appelle *musaraigne*; et ordonne, en conséquence, *de battre fortement la partie malade avec une branche de groseillier blanc, après avoir lié fortement la partie, de peur que l'enflure ne gagne*. On a peine à revenir de cette erreur; quoique mon père ait démontré le siège et la cause de la maladie, dans un mémoire qu'il a donné à l'Académie royale des sciences, et qu'il en ait trouvé le remède, qu'il a rendu public par le même mémoire qui a été lu, examiné et approuvé par l'Académie.

On barre encore aujourd'hui, pour chef-d'œuvre, la veine de haut et en bas, comme si la ligature supérieure était de quelque utilité, sans faire attention que la ligature de la veine arrête la circulation du sang; que, le sang arrêté, la sérosité se prépare de la partie rouge, transsude à travers les tuniques de la veine, se dépose dans le tissu cellulaire, et forme l'œdème ou l'engorgement de la jambe.

On soutient encore, d'après Solleysel, et Solleysel l'a dit d'après Gazoni, que *certaines inflammations de l'œil, dans*

lesquelles les dessous de la prunelle est de couleur feuille-morte, c'est-à-dire de couleur jaune, viennent des influences de la lune ; et, en conséquence de ce préjugé, Solleysel défend les saignées, qui sont le remède le plus efficace dans cette maladie. Il faut être bien ignorant dans l'histoire des maladies pour s'en prendre à la lune. Pourquoi accuser la d'une maladie qui n'a rien d'extraordinaire ? Il faudrait donc aussi l'accuser d'être la cause de presque toutes les inflammations, car, dans les inflammations un peu fortes, le sang force les vaisseaux lymphatiques, pénètre dans leur cavité, se mêle intimement avec la lymphe, et lui donne sur la fin de l'inflammation cette couleur jaune. Le larmoie-ment qui existe dans cette maladie vient de l'irritation que produit l'inflammation.

On voit encore couper, par un autre abus, un prolongement de gencives naturel et assez ordinaire aux jeunes chevaux, qu'on appelle *lampas* ou *fève*. Cet abus vient du peu de connaissances des parties du cheval, de leurs différents progrès et états.

Solleysel conseille, pour les avives ou tranchées (et plusieurs suivant son conseil), “ *de pincer les glandes parotides avec les tricoises, et de battre tout doucement la tumeur avec le brochoir, afin de corrompre et de broyer les glandes, et de faire sortir les esprits flatueux par l'insensible transpiration ;* ” mais on ne fait par là que faire souffrir le cheval, augmenter le mal, et détruire un des principaux organes de la salive.

Il n'est rien de plus ordinaire que de voir percer le palais avec une corne de chamois bien pointue, pour déchirer les téguments du palais, dans l'intention de remédier au dégoût : comme si la cause du dégoût était dans le palais ! Dans cette opération, on déchire souvent l'artère palatine, et on cause une hémorragie qu'on a bien de la peine à arrêter.

Pour les écarts, on lie un pied sain pour faire appuyer le cheval sur le pied malade ; ou bien on fait coucher le cheval, suivant le conseil de Solleysel, et on le gêne de façon qu'il ne puisse pas se mouvoir, afin qu'on puisse lui broyer l'épaule avec un grès ou une brique, jusqu'à ce que l'épaule soit meurtrie, et cela pour détacher la peau ; en-

suite on fait deux ouvertures, par lesquelles on pousse deux spatules de bois jusqu'à la crinière ; après quoi on introduit de grandes plumes d'oie chargées de basilicum, pour détacher, dit-on, la pituite qui est attachée et qui cause la maladie. On ne peut rien voir de plus cruel et de plus absurde ; le pauvre cheval est la triste victime des égarements de celui qui a inventé une telle pratique, et de l'ignorance de celui qui la suit. Les écarts sont plus rares qu'on ne pense : on place souvent dans l'épaule le mal qui a son siège dans le pied ; et lorsqu'il se fait un écart, ce sont les muscles du bras qui sont affectés, et non ceux de l'épaule.

Dans la fourbure, on serre fortement les jambes avec des liens de paille, ou avec un ruban, pour empêcher la fourbure de descendre dans le sabot ; comme si la fourbure était un animal qui court dans le corps du cheval, ou une humeur hors des routes de la circulation, à qui il faut couper chemin : quelle absurdité ! La ligature forte n'a d'autre effet que de favoriser l'enflure, et souvent la gangrène, en empêchant la circulation du sang et de la lymphe.

Il y a un autre usage qui n'est pas moins dangereux : on suspend un cheval qui ne peut pas se soutenir sur ses jambes. Qu'arrive-t-il ? Le cheval s'abandonne sur sa soupenle, les viscères sont comprimés, la circulation du sang est gênée, et il y a grand danger de gangrène et de suffocation.

On est encore en usage d'énervier, c'est-à-dire de couper un tendon qui est au bout du nez. L'effet de cette opération est de priver la lèvre supérieure d'une grande partie de son mouvement et de causer bien souvent une si grande inflammation dans l'œil, que le cheval en perd quelquefois la vue.

On est encore aujourd'hui dans la croyance qu'il y a un ver dans la tête du cheval, qui est la cause du vertigo ; c'est pourquoi on perce le toupet, proche l'occipital, avec un fer rouge pour détruire ce prétendu ver. On brûle souvent, dans cette opération, le ligament cervical, et on fait un grand mal sans faire aucun bien. C'est une idée superstitieuse de croire qu'il y ait un ver dans la tête du cheval. L'ouverture du crâne des chevaux morts de cette maladie prouve évidemment cette superstition.

J'ai vu enfoncer un porreau dans la bouche d'un cheval, pour guérir une toux qu'on croyait venir d'une plume qu'il avait avalée ; une partie de ce porreau entra dans la trachée-artère, et le cheval périt dans l'opération : j'en fis l'ouverture, et je trouvai en effet des parcelles de porreau, jusque dans les bronches du poumon. On est dans une pleine persuasion que, lorsque le cheval tousse, il a avalé une plume. Cependant il est certain que c'est la cause la moins ordinaire ; car j'ai fait avaler souvent des plumes avec du foin, sans qu'il soit arrivé aucun accident, et sans causer la toux.

On voit quelquefois des maréchaux qui, pour guérir des écarts et des efforts, font des incisions sur la peau, comme si le mal était dans la peau.

Saigner dans le mois de mai, sans nécessité, des chevaux qui se portent bien, c'est un abus ; il faut saigner dans tous les temps, lorsque le cas l'exige, et ne jamais saigner sans nécessité, dans un temps plutôt que dans un autre.

On dit souvent du cheval qui boîte, qu'il est froid dans les épaules, ou qu'il est pris des épaules : mais il est rare que la cause qui fait boiter le cheval soit dans les épaules ; elle est bien plus souvent dans les articulations : ce qui me le persuade, c'est que les chevaux atteints de ce mal ont le mouvement des épaules libre, et celui des articulations au-dessous du genou, pris et gêné. Mon père a fait des observations sur ces maladies ; il a presque toujours trouvé dans ces cas la synovie diminuée et altérée dans les articulations du sabot : je l'ai aussi observé dans plusieurs chevaux que j'ai ouverts.

Il y a certaines maladies où le cheval est triste et abattu : on croit alors qu'il veut jeter, et on est dans l'usage de lui mettre dans l'oreille du beurre frais, ou de l'huile d'amandes douces ; mais, si on savait qu'il ne peut rien passer de l'oreille externe dans l'interne, puisqu'elles sont séparées par une membrane appelée membrane du tympan, on verrait que tout cela est au moins inutile : je dis au moins inutile, parce que ces drogues peuvent fort bien relâcher la membrane du tympan, déranger l'organe de l'ouïe et rendre le cheval sourd.

On est dans l'usage de faire aux chevaux pousseifs *un rossignol*, c'est-à-dire un trou au-dessous de l'anüs. Cela ne guérit pas la cause, puisqu'elle est dans la poitrine, et qu'il n'y a point de communication de la poitrine avec le bas-ventre.

On s'imagine que, pour délasser un cheval fatigué, il faut le déferer des quatre pieds ; on se trompe. 1o. Cela est inutile, parce que le cheval déferé a ses pieds sur le pavé ou sur la terre, qui sont des corps presque aussi durs que le fer.

2o. Cela est dangereux, parce que l'on risque de faire éclater la corne, surtout si le pied est mauvais et si la sole est nouvellement parée.

On voit des maréchaux qui ôtent la graisse des salières pour remédier, disent-ils, à la vue grasse ; c'est ignorer totalement l'usage des parties.

La plupart des maréchaux pensent que le siège de la morve est dans les reins, dans le foie ; dans la rate, ou dans l'estomac, ou dans le poumon. C'est un abus fort commun, mais que j'ai assez démontré et réfuté dans un mémoire que j'ai donné et lu moi-même à l'Académie des sciences, au mois d'avril 1761. Je crois avoir convaincu un grand nombre de curieux et de maréchaux, que la morve proprement dite a son siège dans la membrane pituitaire, par l'ouverture des chevaux morveux que j'ai faite plusieurs fois à Paris et à Versailles.

On voit, par ce que je viens de dire, dans quelles ténèbres la maréchalerie était plongée dans son origine ; qu'elle n'était guère plus éclairée dans le second âge, et qu'elle est encore infectée d'une infinité d'abus et d'erreurs qu'il serait trop long de rapporter ici. Je me suis contenté d'exposer les plus ordinaires, moins pour en faire la critique que pour les réformer, s'il est possible, et pour les faire reconnaître aux curieux, afin qu'ils puissent eux-mêmes les empêcher ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces abus, quelque absurdes qu'ils soient, ont enfanté en leur faveur des préjugés qu'il n'est pas facile de détruire : on voit tous les jours nombre de personnes qui se piquent d'être connaisseur, publier comme des merveilles les recettes dont j'ai parlé ci-dessus, et préconiser des remèdes

qui n'ont aucun rapport avec les maladies pour lesquelles ils les conseillent. J'ai vu, par exemple, plusieurs fois des particuliers, préoccupés du préjugé que leurs chevaux étaient boiteux d'un écart, faire appeler mon père pour les visiter, et s'emporter contre lui, parce que, après les avoir examinés, il déclarait que le mal était dans le pied. Quoique mon père fût bien assuré que le mal n'était point dans l'épaule, et qu'il eût pour lui ses observations et l'expérience sur ces maladies, ces particuliers persistaient opiniâtement dans leur préjugé, parce qu'ils avaient lu dans les anciens auteurs que le cheval fait souvent des écarts, ce qui est cependant contraire à la vérité et à l'expérience, et faisaient appliquer inutilement des remèdes sur l'épaule, tandis que le mal était dans le pied.

Comme la maréchalerie est remplie d'ignorants, il n'est pas difficile de se faire passer pour savant dans la médecine des chevaux. Quantité de personnes, pour s'attirer cette réputation, ont feuilleté, lu et relu avec avidité tous les livres de la maréchalerie, ont copié servilement certaines recettes qu'ils ont trouvées intitulées *bonnes pour telles maladies*, et ont conçu pour ces recettes un tel préjugé, qu'ils ont juré, sur la foi des auteurs qu'ils ont copiés, qu'ils avaient un remède infaillible pour telle maladie. Mais bien loin d'être devenues habiles dans la médecine des chevaux, ces personnes n'ont appris qu'à faire les fautes de ceux qu'ils ont copiés, et ne sont enfin, si j'ose le dire, que de mauvais maréchaux et de dangereux charlatans. C'est ce qui fait qu'on voit tous les jours faire, dans certaines maladies, des remèdes qui, s'ils ne sont pas nuisibles, sont du moins si étrangers à la maladie, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

Ce qui trompe les amateurs, c'est qu'ils se sont imaginé que les anciens avaient des connaissances dans la maréchalerie que les modernes n'ont pas : c'est à la faveur de ce préjugé qu'on voit tous les jours ces prétendus possesseurs de secrets si bien accueillis des curieux dont ils viennent surprendre la crédulité. Ces imposteurs, pour accréditer leur secret et pour gagner plus sûrement la confiance des amateurs, ne manquent pas de dire que c'est le fruit des méditations pénibles de quelqu'un de leurs ancêtres qui a

passé toute sa vie à en chercher la composition ; que c'est un bien héréditaire dans leur famille ; que c'est un remède pour toutes sortes de maladies ; qu'il n'y entre que des simples, qu'il purifie la masse du sang, qu'il évacue les mauvaises humeurs et les impuretés du corps. Ces grands mots qui ne disent rien, et qui n'offrent aucune idée nette, ne manquent pas d'avoir l'effet qu'ils en attendent : ces amateurs, prévenus et bien disposés à se laisser tromper, leur donnent toute confiance, deviennent leurs protecteurs et les préconiseurs de leur mensonge ; ils sont si préoccupés du mérite du prétendu secret, qu'ils lui prêtent avec prodigalité des vertus qu'il n'a pas ; s'il vient à produire de mauvais effets, comme cela arrive ordinairement, ils ont toujours des raisons prêtes pour les excuser ; c'est toujours la faute ou des remèdes qui ont précédé, ou de ce qu'on n'a pas mis en usage le secret assez tôt, mais ce n'est jamais la faute du secret. En vain voudrait-on leur opposer le raisonnement et leur démontrer que le secret ne peut pas avoir la vertu de remplir les indications que présente la maladie ; il serait même dangereux de le faire, on ne veut pas de représentations ni de raisonnement ; c'est un secret ; la raison est inutile, on ne raisonne pas contre le mystère. Si le cheval, malgré le secret, vient à mourir, on se tait ; on n'aime pas à faire voir qu'on a été la dupe de trop de crédulité : on est intéressé à ne rien dire. Mais, si malgré le secret, le cheval vient à guérir, comme il arrive presque toujours dans les maladies de peu de conséquence, on ne cesse de crier au miracle ; on prodigue les louanges au secret. Cependant l'obligation qu'on doit lui avoir, c'est de n'avoir pu empêcher la guérison du cheval.

Mais voici un cas où l'on croit ne devoir pas douter de l'efficacité du secret.

Je suppose ce qui m'est arrivé : un particulier me donne à traiter un cheval d'une maladie sérieuse et longue : la plaie va bien, mais, comme la partie a beaucoup souffert et a été délabrée par l'inflammation et la suppuration qui ont précédé, la guérison va lentement. Le particulier à qui appartenait le cheval, lassé de voir que cela n'allait pas assez vite, retire son cheval d'entre mes mains, et le met entre celle d'un homme à secret ; on applique le secret, et

dans peu de temps le cheval guérit. Dans ce cas je passe pour un ignorant, et le charlatan est un homme à talent ; il n'est pas permis de douter de l'efficacité de son remède. Cependant, dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, l'homme à secret n'est qu'un imposteur, et son secret qu'une tromperie ; le cheval a été guéri non par le secret, mais par la suite de l'effet des remèdes dont je me suis servi ; il a été guéri en peu de temps, parce que la guérison, parvenue à un certain degré, s'achève promptement. On donne alors à ce charlatan les louanges qu'on m'a données quelquefois sans les avoir méritées, c'est-à-dire pour avoir guéri, sans y toucher, des chevaux qui avaient été très-bien traités par mes confrères, mais qu'on avait retirés d'entre leurs mains, pour les mettre entre les miennes sur la fin de la guérison.

J'ai eu souvent à traiter des maladies qui avaient résisté aux remèdes les plus propres et les mieux appliqués : lassé du traitement et désespérant de les guérir, je les abandonnais. La nature les guérissait : on était surpris, je l'étais moi-même ; on me donnait des louanges que j'avais honte de recevoir. Dans la plupart des maladies, je dois ce témoignage à la vérité, la nature fait les trois quarts de la guérison, les remèdes font le reste. Tout l'art consiste à aider la nature et à ne point s'opposer à ses opérations.—M. LA FOSSE.

GARANTIE ET VICES REDHIBITOIRES.

On appelle *vices redhibitoires*, certains défauts qui font annuler la vente. L'action qui en provient, s'appelle action *redhibitoire* ; elle est la conséquence naturelle de l'obligation du vendeur de garantir la chose vendue exempte des défauts qui sont de nature à rendre cette chose inutile et même nuisible à l'acheteur, de la prendre et de remettre à l'acheteur le prix qu'il a payé. Elle s'étend également aux ventes de meubles et effets mobiliers comme aux ventes d'immeubles.

Pour qu'un vice de la chose vendue donne lieu à la garantie, il faut quatre conditions : 1o. que ce vice soit du nombre de ceux qui passent pour redhibitoires ; 2o. qu'il

n'ait pas été connu à l'acheteur; 3o. qu'il ne soit pas excepté de la garantie par une convention spéciale; 4o. qu'il ait existé au temps de la vente.

Première condition.—La pousse, la morve et la courbature, sont des vices redhibitoires à l'égard des chevaux. Certaines maladies épidémiques et contagieuses qui règent sur les animaux, en certains temps, sont aussi des vices redhibitoires. Si une poutre est pourrie, c'est un vice redhibitoire, puisqu'elle ne peut être d'aucun usage. Des trous dans une étoffe, sont un vice redhibitoire. Les vices apparents de la chose vendue ne sont pas des vices redhibitoires.

D'après les règles de l'équité et en conscience, tout vice un peu considérable qui aurait empêché l'acheteur d'acheter la chose s'il l'eût connu, est un vice redhibitoire; le vendeur ne devant pas profiter du peu de soin de l'acheteur à examiner la chose qu'on lui a vendue.

Deuxième condition.—Pour qu'il y ait lieu à la garantie, il faut que le vice redhibitoire n'ait pas été connu de l'acheteur lors de la vente; autrement, il ne serait pas recevable à se plaindre. Cela a lieu, lorsque les parties ne sont pas expliquées sur la garantie. Mais si l'acheteur connaissant le vice de la chose, a stipulé que le vendeur le garantirait de ce vice, le vendeur est tenu à la garantie. Cependant, si l'acheteur, par fraude, a dissimulé la connaissance qu'il avait de ce vice au vendeur qui ignorait qu'il existât, il a induit alors le vendeur en erreur. Dans ce cas, le vendeur a droit d'opposer à la demande de l'acheteur, la fraude qu'il a commise.

Troisième condition.—Si le vice a été de bonne foi, excepté de la garantie par une convention expresse, la garantie n'a pas lieu. Le vice est excepté de bonne foi de la garantie, lorsque le vendeur ne connaissant pas la chose qu'il vend, dans la crainte qu'elle n'ait un certain vice qu'il ne connaît pas, cependant, a stipulé qu'il ne garantit pas ce vice. Mais si le vendeur, lors de la vente, connaissait parfaitement l'existence de ce vice, et qu'au lieu de le déclarer franchement, il stipule qu'il ne le garantit pas, cette stipulation est une fraude qui le rend sujet à la garantie, nonobstant la convention de ne pas garantir.

Quatrième condition.—Si le vice est survenu depuis la vente, le vendeur n'en peut être tenu, à moins qu'il ne s'agisse de vices qui apparaissent et disparaissent de temps à autre. Dans ce cas, le vendeur est tenu de garantir la chose vendue.

L'action redhibitoire doit être intentée dans un temps plus ou moins long, suivant la nature ou l'espèce du vice de la chose vendue. Il est important d'intenter cette action aussitôt que l'on s'aperçoit du vice de la chose.

Outre l'action redhibitoire, l'acheteur a aussi l'*action en diminution* du prix de la chose vendue, pour obliger le vendeur à diminuer et à lui rendre sur le prix de vent, la somme que la chose sera estimée valoir de moins par suite d'un vice redhibitoire.

L'action redhibitoire ne peut avoir lieu à l'égard de ventes faites par autorité de justice, c'est-à-dire vente par le Shérif, par autorité de Cour, etc.

A l'égard des coutumes, nous pensons que le droit commun est d'accorder un délai de *neuf* jours pour l'action redhibitoire dans le cas de *morve, pousse et courbature* pour les chevaux.

Le vendeur n'est pas tenu de la garantie, lorsqu'il a stipulé que l'acheteur ne pourrait en exercer aucune. Que les vices fussent cachés ou apparents, l'acquéreur a bien voulu courir ce risque, il doit s'imputer d'avoir consenti à cette clause.

VICES REDHIBITOIRES DES CHEVAUX.

AMAUROSE, maladie des yeux que l'on appelle autrement *goutte sereine*. C'est un engourdissement de la rétine, qui fait que, sans aucune apparence de mal, elle est frappée par les rayons visuels, sans que la vision se fasse. Cette maladie prive de la vue, et il ne paraît pas néanmoins aux yeux la moindre trace de mal.

L'*amaurose* produit la même résultat que la *fluxion périodique*.

BOITERIE, défaut dont est atteint le cheval qui boite en marchant. On distingue plusieurs sortes de *boiteries* : la *boiterie à froid*, appelée autrement *éparvin sec*, et la *boiterie à chaud*, entre autres, qui sont les seules désignées par un nom précis.

La *boiterie à froid* est apparente quand l'animal sort de l'écurie et n'a pris aucun exercice, et elle disparaît lorsqu'il est échauffé par la marche.

La *boiterie à chaud* est, au contraire, produite par l'exercice, et disparaît quand le cheval a pris du repos, pendant un temps plus ou moins long, suivant la gravité de la *boiterie*.

CLAUDICATION DE VIEUX MAL, synonyme de *boiterie*.

CORDES, COURBES, CORBATURES, COURBATURES OU VEILLES COURBATURES.

Ces termes sont synonymes et servent tous à exprimer la même maladie, une espèce de lassitude, de défaillance générale, en un mot l'état d'un cheval qui n'a pas la respiration libre : soit qu'il ait été trop poussé, ou que le mal vienne d'une cause intérieure, telle qu'une pleurésie, ou une inflammation du poulmon, ou telle qu'une ancienne lésion organique, autre que la *morve* ou la *pousse*.

CORNAGE, affection des organes de la respiration, que l'on connaît au bruit de l'air qui passe dans les naseaux du cheval. La difficulté de respirer, qui est la suite du *cornage*, est quelquefois telle qu'elle produit une espèce de suffocation, mais ordinairement cette difficulté de respirer n'est pas continuelle.

EPOUSSES, maladie du cheval qui consiste dans une altération et un battement de flanc occasionnés par une oppression des vaisseaux pulmonaires.

Le mot *épousse* a la même signification que le mot *pousse*, plus généralement employé que le premier.

FARCIN, maladie contagieuse qui consiste dans un grand nombre de pustules, et même d'ulcères, au long des veines, et qui a sa cause dans un sang corrompu.

Le *farcin* est regardé comme une espèce de *morve* par quelques vétérinaires, et cependant considéré comme un vice distinct de la *morve* dans quelques localités qui admettent ces deux maladies comme redhibitoires.

FELLE DU DENT OU DE LA DENT, qualification donnée au cheval qui mord.

FLUXION PÉRIODIQUE, OU FLUXION DES YEUX, inflammation qui atteint l'organe de la vue, l'affecte d'abord d'une manière peu sensible, et le détériore ensuite au point que le cheval qui en est atteint devient aveugle.

Les sytômes de cette maladie sont plus prononcés que ceux d'une simple ophtalmie.

HALLEY. (Voyez *Sifflager*.)

IMMOBILITÉ, état du cheval atteint d'une espèce d'insensibilité, et qu'il est facile de reconnaître à des signes particuliers et caractéristiques de ce vice.

MAUVAISE DENTURE, difformité dans les dents, qui empêche le cheval de manger convenablement, et le prive de ses forces, faute de nutrition suffisante.

Ce vice ne peut donner lieu qu'à l'action *estimatoire*, avec d'autant plus de raison qu'aucun usage local ne le compte parmi les vices redhibitoires.

MORVE, maladie particulière aux chevaux et contagieuse, dont les principaux sytômes sont l'écoulement habituel par les naseaux d'une humeur glaireuse et sanguinolente, les ulcères de la membrane pituitaire, et l'engorgement des glandes de dessous la ganache.

La *morve* diffère de la *morfondure* en ce que cette dernière maladie n'est pas habituelle, et n'est qu'une espèce de fluxion qui fait jeter aux chevaux des humeurs par les naseaux et qui les fait tousser, et qui leur cause des battements de flanc.

La *morve des corbes et courbatures* est la suppuration des poumons, après l'inflammation qui ne s'est pas terminée par la résolution.

Il y a encore une autre espèce de *morve-pousse*. Quelquefois les chevaux jettent de temps en temps, et par flocons, une espèce de *morve* tenace et glaireuse : c'est ce qu'il faut appeler *morve de pousse*.

POUSSE, battement et altération du flanc, provenant d'une oppression causée par l'embarras des poumons.

REBOUS (rétif), qualification donnée au cheval qui rue.

SIFFLAGE, bruit plus ou moins fort que fait entendre le cheval en respirant. L'on confond ordinairement le *cornage* et le *sifflage*, comme ne faisant qu'un seul et même vice.

TIC, maladie qui consiste dans un mouvement convulsif de la tête. Un cheval qui a cette maladie est *ticqueur*.

TOUR DE LUNE, vice du cheval qui a la vue plus ou moins faible, suivant le cours de la lune.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I

Du cheval.....	3	Nourriture du cheval..	22
Des différentes races de chevaux	3	De la boisson.....	26
Des différentes robes ou couleurs de poils.....	5	De la distribution du fourrage	27
Connaissance du cheval	9	De la nourriture en vert	28
Choix du cheval.....	12	Pansement des chevaux	29
Indices de l'âge des che- vaux.....	16	Exercice du cheval.....	32
Des différentes allures du cheval.....	17	Des écuries.....	33

CHAPITRE II

Ruses des maquignons.	34	Les coudes.....	41
La nuque.....	34	Les genoux.....	42
Les oreilles.....	34	Le canon de la jambe	42
Le toupet.....	34	Les boulets.....	42
Le front.....	34	Les fanons.....	43
Les salières.....	36	Le sabot.....	43
Les yeux	37	La sole.....	43
L'angle de la mâchoire inférieure	37	Le dos.....	43
Le chanfrein.....	38	Les reins.....	43
Les naseaux.....	38	Les flancs....	44
La bouche.....	38	La queue.....	44
La langue.....	39	Les bourres et le four- reau	44
Les barres.....	39	Les jarrets.....	44
Les dents.....	40		
De l'encolure.....	41		

CHAPITRE III

Maladies du cheval :	Jovart	76
Traitements 45	Eaux aux jambes.....	77
Maladies inflamma-	Jambes enflées ou en-	
toires..... 46	gorgées.....	78
Fièvre 48	Entorse, dislocation du	
Du vertigo..... 48	boulet.....	78
Mal de cerf..... 50	Boulets enflés ou en-	
Mal de feu (ou d'Es-	gorgés	79
pagne) 51	Molettes.....	79
Gourme 51	Varice 79	
Morfondure..... 54	Pissement du sang.....	80
Morve 54	Flux d'urine ou pisse-	
Toux 55	ment froid.....	80
Pleurésie 56	Avant cœur 81	
Courbature..... 58	Efforts des muscles et	
Pulmonie..... 58	de l'aine.....	82
Pousse 58	Palpitation du cœur...	82
Des tranchées en général	Fortraiture.....	83
Suppression d'urine..... 60	Avives	83
Rétention d'urine..... 61	Etranguillon	83
Du cours de ventre ou	Maux des yeux en gé-	
dévoiement..... 62	néral.....	84
Gras-fondu..... 62	Epanchement du sang	
Rage 63	dans l'œil.....	84
Suppuration..... 63	Verrues.....	84
Gangrène 64	Onglée	85
Carie..... 67	Fluxion lunatique.....	85
Mal de garot..... 68	Chancre dans l'œil....	85
Farcin..... 69	Taies	86
Fourbure..... 71	Cheval épaulé, écart à	
Gale 73	l'épaule	86
Dartres 74	Efforts des reins.....	87
Du gras-cou..... 75		
Des blessures aux pieds. 75		

RECETTES DIVERSES.

Remèdes pour guérir les chevaux qui jettent par	
échauffement, ou par toute autre cause.....	87
Des divers accidents qui peuvent survenir à un cheval,	
soit en mangeant, soit en buvant.	88

De la piqure des mouches.....	88
Onguent propre à ôter l'inflammation et à cicatriser les plaies des chevaux.....	88
Pour faire revenir le poil tombé par gale où besoin sera.....	89
Manière de remplir les salières.....	89
Onguent de pied.....	89
Manière de faire avaler aux chevaux toutes sortes de breuvage et médicaments solides.....	90

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS DE CHIRURGIE LE PLUS ORDINAIREMENT PRATIQUÉES SUR LES CHEVAUX.

De la saignée.....	91	Saignée à la queue.....	94
Saignée au cou.....	92	Du sétou et de l'ortie..	95
Saignée à la langue....	92	Manière de dessoler....	97
Saignée au palais.....	93	Amputation de la queue	99
Saignée aux flancs.....	93	Du feu.....	100
Saignée au plat de la cuisse en dedans.....	94	Amputation de la langue	104

CHAPITRE V

De la ferrure.....	104
Des talons bas.....	105
Des pieds encastelés.....	107
Des chevaux droits sur membres, bouletés, qui ont les jambes arquées, et qui sont rampins.....	109
Des chevaux qui bronchent et de ceux qui se coupent.	109
Des différentes espèces de fers.....	110

CHAPITRE VI

DE L'ART DU MANÈGE, D'APRÈS LE SAVANT OUVRAGE DE M. DE LA BROUE.

Manière de monter à cheval.....	111
Des aides et des châtimens nécessaires pour dresser les chevaux.....	115
Des aides.....	116
Des châtimens.....	118

DES AIRS OU ALLURES ARTIFICIELLES.

Le passage.....	119	Mézair	122
Le piaffer.....	119	Courbette.....	122
Galopade	120	Croupage	123
Changement de main...	120	Balotade	123
Volte.....	120	Capriole.....	123
Passade.....	121	Le pas et le saut.....	123
Pirouette	121	Du trot.....	124
Terre-à-terre	122	Du pas.....	124
Airs relevés.....	122	De l'épaule en dedans..	125
Pesade	122	De la croupe au mur...	127

CHAPITRE VII

Des haras.....	129
Etalon	131
Jument	132
Des juments poulinières.....	132
Soins qu'exige la jument pleine.....	133
Du temps où la jument met bas.....	133
Manière d'élever les poulains et de les sevrer	134
Sevrage des poulains.....	136
Manière de dresser les poulains.....	137
Précaution pour la désinfection des écuries.....	137
Moyen de faire avaler aux chevaux les breuvages, pilules et masticatoires.....	139
Recette pour faire revenir le poil tombé par suite de gale, plaie, etc.....	140

MALADIES AUXQUELLES LES CHEVAUX SONT SUJETS.

Etourdissement	141
Hémorragie.....	141
Remède contre la jaunisse.....	141
Mal de tête.....	142

Erreurs de la maréchalerie.....	142
Garantie et vices redhibitoires.....	152

